This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 30.4.15

HARVARD COLLEGE LIBRARY

BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES.

TOME XIV. — 1850-1851.

NIORT,
IMPRIMERIE DE L. FAVRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-JEAN, N° 6.

1851.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE NOMINATIVE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE

Du département des Deux-Sèvres.

Année académique 1850 - 1851.

Composition du Bureau.

MM. LE PRÉFET DES DEUX-SÈVRES, *président honoraire;*
DAVID, *président titulaire;*
BEAULIEU, *vice-président;*
ARNAULD (Charles), *secrétaire;*
DELAVAULT, *secrétaire-adjoint;*
RAVAN, *trésorier.*

Conseil d'Administration.

L'abbé BIARD.
DE MARTIGNY.
DECEMME.
GIRAUD.
FRAPPIER.
LARY.
TAURY.

Digitized by Google

Commission de Statistique.

L'abbé BIARD.
RAVAN.
DE LASTIC.
LARY.
BAUGIER.
ARNAULD (Charles).
JAUDON.

Commission du Musée.

BAUGIER.
DE LASTIC.
GUILLON.
GENET.
DE MESCHINET.
PLASSE.

Commission d'Archéologie.

LARY
BAUGIER.
CHAVONNET.
ARNAULD (Charles).
L'abbé BIARD.
TAURY.

Commission de Numismatique.

DE LA VERGNÉE.
LARY.

Commission des Beaux-Arts.

BEAULIEU.
LOUBEAU.
RAVAN.
DECRUSSE.
LAFOSSE.

Commission pour le choix des mémoires à imprimer.

DE LASTIC.
DE LINIERS.
L'abbé BIARD.
DE BRÉMOND.
FRAPPIER.
TAURY.
PLASSE.

Commission de l'Annuaire.

RAVAN.
TAURY.
L'abbé BIARD.
DE MESCHINET.
ARNAULD (Charles).

Digitized by Google

Commission d'examen pour les Livres et Manuscrits.

LARY.
ARNAULD (Alexandre).
DE BRÉMOND.
L'abbé BIARD.
DECOLLARD.

Membres titulaires résidans.

ARNAULD (Charles).
ARNAULD (Alexandre).
AUDOUIN.
AVRIL DE LA VERGNÉE.
BARAUD.
BASTARD (Emmanuel).
BAUGIER.
BIARD (l'abbé).
BIZARD-MORILLON.
BOUCHET DE MARTIGNY.
BRÉMOND (Vte DE).
CHAVONNET.
DAVID.
DECEMME.
DELAVAULT (Eugène).
DECOLLARD.
FONTANT.
FRAPPIER (Alphonse).
GAUNÉ.
GENET.
GIRAUD.
GUILLON.
HÉLIE.
JAUDON.
LAMBERT.
LARY.
LASTIC-SAINT-JAL (le Vte DE).
LAUZON (DE).
LINIERS (Amaury DE).
LOUBEAU.
MAICHAIN (Joseph).
MARTIN-BEAULIEU.
MAUBUÉ (DE).
MESCHINET (DE).
NICOLAS.
PLASSE.
PARET.
RAVAN.
ROUGET-LAFOSSE (Charles).
ROUGET-LAFOSSE (Henri).
SCHMITT.
SORLIN.
SOUTAIN.
TAURY.
TRIBERT.

Digitized by Google

Membres non résidans.

CHAUVIN-LÉNARDIÈRE.
GAROTTEAU.
HILPERT.
LINIERS (Comte DE)
MONNET.
MORIN.
RICHARD (Jules).
RICHARD (Marcellin).
RONDIER.
ROUSSEAU (l'abbé).
SAUZÉ.
VIELBANC.

Digitized by Google

MORT DU CAPITAINE DE JOUSLARD.

(Siége de Rome.)

—

22 JUIN 1849.

MESSIEURS,

Bien des noms illustres ont été fidèlement consignés dans les annales de notre département par des panégyristes habiles et consciencieux, mais le temps dans sa marche féconde permet toujours d'ajouter à ce noble travail.

Interroger le passé est, sans doute, puiser à une source abondante, mais l'esprit, le cœur et l'amour-propre national ne sont-ils pas plus flattés, quand ils trouvent l'illustration dans le présent?

Ici, pour être admirée, ne faut-il pas qu'elle soit plus réelle, plus vraie? Tout ne se voit il pas sans prisme trompeur! ou sans qu'on ait à se défier de ce voile indécis que toujours l'imagination drape dans l'éloignement du passé autour des faits accomplis. Non, rien de douteux, rien d'incertain dans le présent; la vérité reste toujours inflexible pour glorifier ou pour flétrir.

Nous avons pris aujourd'hui la tâche de vous raconter, d'après les

Digitized by Google

documens les plus positifs, la vie, et surtout les derniers instans d'un enfant des Deux-Sèvres, soldat plein d'avenir, il y a quelques mois, mort à trente-deux ans, couronné des lauriers de la véritable gloire, et dont les restes précieux reposent aujourd'hui sous une dalle de marbre blanc, dans l'église de Saint-Louis-des-Français, à Rome.

Nous regrettons qu'une plume plus exercée n'ait pas entrepris de retracer dans vos annales la mort sublime du capitaine du génie de Jouslard; mais nous savons aussi combien, dans le récit de la mort d'un héros, les charmes du style sont secondaires. La vérité et la simplicité sont les deux règles qui doivent guider dans le récit des grandes choses.

Pour nous tous, Messieurs, de Jouslard était un compatriote; quelques-uns de vous le connaissaient, et pour nous, en particulier, il était un ami. C'est à ces différens titres que nous vous demandons quelques instans de votre bienveillante attention pour ce souvenir que nous sommes heureux de consacrer à la mémoire d'un ami.

François Hubert de Jouslard est né à Ardin, petit village des Deux-Sèvres, le 25 août 1816, d'une des familles les plus honorables du pays, et dont l'illustration reste encore aujourd'hui comme un témoignage des prérogatives municipales que la vieille monarchie avait accordées à certaines communes, entr'autres à celles de Poitiers et de Niort, successivement habitées par la famille de Jouslard.

Après avoir suivi des cours préparatoires commencés à Poitiers et terminés au collége Louis-le-Grand, et après avoir remporté un prix au concours général de la Sorbonne, de Jouslard entra à l'école Polytechnique, le 22 octobre 1836. Il y passa deux années après lesquelles il fut classé dans le génie militaire; c'était la carrière de son choix.

Il avait toujours manifesté le désir de servir sa patrie avec l'épée : C'est là, disait-il, la plus belle profession qu'un homme puisse embrasser. Noble aspiration vers la gloire! Il pressentait que, si la mort

Digitized by Google

était sur le champ de bataille, la gloire d'un nom déjà honorable veillait près d'elle, pour perpétuer les souvenirs en les confiant à l'histoire.

Lorsqu'il eût passé deux années à l'école d'application de Metz, sa première demande fut d'aller là où il y avait quelques dangers à servir sa patrie; Il part pour l'Afrique en 1842. A son arrivée, il est envoyé à Médéah, ville fatiguée par un blocus de six mois que venait de soutenir le brave général Duvivier, regrettable victime de la cause de l'ordre aux fatales journées de juin.

Après quelques mois de séjour à Médéah, de Jouslard rentre à Alger; et il est bientôt envoyé à Béni-Méred, petite localité située dans la plaine de Mitidja, entre Blidah et Bouffarik. Cette partie de la route d'Alger à Blidah, coupée par un ravin profond et boisé, était le repaire de maraudeurs arabes, que Ben-Salem jetait en embuscade pour les lancer sur nos correspondances et nos courriers. Le lieutenant de Jouslard fut chargé de bâtir en cet endroit un village fortifié.

C'est ici que le jeune officier devait inscrire pour la première fois son nom à la suite de nos illustrations militaires. Que ne nous est-il permis de transcrire la lettre qu'il adressait à ce sujet à Mme de Jouslard sa mère! Il y parle de sa magnifique action, comme de l'accomplissement du plus simple des devoirs. Ce n'est pas ainsi que l'avait jugée un des plus grands hommes de guerre des temps modernes, le maréchal Bugeaud qui, le 14 avril 1842, adressait à l'armée un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats,

« J'ai à vous signaler un fait héroïque; vingt-deux hommes, porteurs « de correspondances sont assaillis en plaine, entre Bouffarik et Méred, « par deux ou trois cents cavaliers arabes venant de l'est de la Mitidja. Un « combat acharné s'engage, mais bientôt le feu supérieur des Arabes a tué « ou mis hors de combat dix sept de nos braves. Le lieutenant du génie de « Jouslard qui exécute des travaux à Méred accourt avec un détachement « de 30 hommes. La horde de Ben-Salem fuit et laisse sur la place une

Digitized by Google

« partie de ses morts. Je témoigne ma satisfaction au lieutenant du génie « de Jouslard, qui n'a pas craint de venir avec trente hommes partager « les dangers de nos vingt-deux héros. » (*Moniteur* du 30 juin.)

Magnifique témoignage d'un noble début dans la vie des armes!

A l'occasion de cet acte courageux, de Jouslard fut proposé par le chef du génie à Alger, aujourd'hui le général Charon, pour la croix d'honneur. Mais il était le plus jeune, il fut donc selon les usages du génie, et malgré son action d'éclat, placé le dernier sur la liste des propositions de son corps.

Le maréchal Bugeaud qui se réservait ces propositions, ne trouvant pas que le lieutenant du génie qu'il avait mis lui-même à l'ordre du jour de l'armée, occupât la place qu'il méritait, biffa son nom de sa main et le porta en tête des propositions de son armée; et c'est à vingt-six ans, le 30 octobre 1842, que de Jouslard reçut des mains de son général le signe de la bravoure militaire, la croix de chevalier.

Après qu'il eût terminé ses travaux à Béni-Méred, il fut envoyé à Mostaganem, théâtre de la guerre. Là, il prit part à plusieurs expéditions; et, à la suite de fatigues multipliées, étant tombé malade, il obtint un congé et revint en France pour se rétablir, en recevant les soins affectueux de sa famille.

Ce voyage que de Jouslard fit dans les Deux-Sèvres devait être celui des adieux; il reçut, à son départ, les derniers embrassemens de son vieux père, dont la mort devait être pleurée par le même deuil que celui de son fils Hubert. Nous aussi, à ce départ, nous serrâmes la main de notre ami pour la dernière fois.

Son congé fini, de Jouslard rejoint le 3e régiment, en garnison à *Montpellier*, où il est nommé capitaine, le 25 janvier 1844. La spécialité des officiers du génie est d'être occupés aux fortifications; aussi dut-il quitter le régiment pour aller à Toulon, où se faisaient les travaux les plus importans de ce genre. Il fallait mettre ce vaste arsenal maritime, non seulement à l'abri d'une surprise, mais encore d'un bombardement.

Digitized by Google

Le système, adopté par le gouvernement, fut celui des fortifications de Paris, qui consiste en une ligne de forts détachés à une certaine distance de la ville, afin d'empêcher l'approche de l'ennemi. Le capitaine de Jouslard fut d'abord chargé de construire une redoute sur le sommet de la montagne du *Faron*, puis une caserne fortifiée au *Pas-de-la-Masque*. Ce fut par ces deux points importans dont la position domine tous les forts de ce côté, que les républicains pénétrèrent au siège de Toulon, sous le commandement d'un lieutenant d'artillerie, qui devait plus tard jouer avec les couronnes de l'Europe étonnée.

Les travaux achevés, de Jouslard fut employé au fort *Malbousquet*, situé à l'autre extrémité de la ligne. Ce fort est le plus important de l'enceinte, car là est le point d'attaque de Toulon et de ses batteries où commande la partie de la rade la plus près de l'arsenal et de la ville.

C'est au fort Malbousquet que les travaux exécutés par de Jouslard attirèrent pour la première fois l'attention de l'inspecteur du génie militaire, le général Levaillant. C'est là que, après deux années d'inspections, il prit pour ce jeune officier l'affection qui, plus tard, devait lui faire dire dans une lettre datée de Rome : « Je vous écris, les larmes aux « yeux; notre brave Jouslard est mort! »

Ainsi que le prescrivent les réglemens de l'arme du génie, après trois années passées aux fortifications de Toulon, de Jouslard dut rejoindre le régiment; il fut désigné pour le 1^er^, en garnison à Arras.

Cependant les évènemens avaient marché; depuis quelques mois les plus imprévus s'étaient rapidement succédé. Un de ces terribles ouragans, avec lesquels la Providence, depuis soixante années, a si souvent flagellé la France, venait de s'abattre sur notre malheureuse patrie. Une heure d'indécision et de stupeur avait mis à la discrétion d'une foule barbare, et surprise de sa victoire, la plus belle nation du monde, et la création

Digitized by Google

d'hier était impitoyablement flétrie. Le 24 février 1848 avait passé, en semant pour une triste récolte, du sang, des misères et des haines implacables.

Ce souffle maudit des révolutions, qui surexcite si puissamment les plus mauvais instincts, ne s'était pas arrêté sur la France ; il avait franchi les Alpes, parcouru l'Italie, pénétré jusque dans Rome : cette ville qui ne doit jamais finir, qui fut la capitale du monde païen, et qui est restée la métropole du monde nouveau fondé par le christianisme.

Rome est le cœur où vient se renouveler le sang qui fait vivre l'univers chrétien. Que Rome ne soit plus, que la tiare de Saint Pierre soit déchirée, et la mort se fera partout, et la civilisation s'éteindra dans les ténèbres de la barbarie.

Le 16 juin 1846, Jean-Marie Mastaï fut proclamé Pape sous le nom de Pie IX. Sa haute capacité, la noblesse et la dignité de ses manières, la douceur et la fermeté réunies en lui, en expliquant la merveilleuse rapidité de son élection, firent espérer tout d'abord les plus beaux jours pour l'église. L'enthousiasme fut universel dans les états romains, tous les partis ne formèrent qu'un faisceau de dévouement et d'amour : on pouvait le croire du moins.

Mais il y avait là, au milieu de la joie si légitime des vrais enfans de l'église, un enthousiasme factice dont la belle âme de Pie IX ne pouvait encore soupçonner les odieux calculs. Pontife aux idées sagement libérales, et dans un âge où l'on envisage avec calme, où l'on aborde avec résolution les difficultés, il crut pouvoir appliquer tout de suite à des maux réels, des remèdes qui avaient été impossibles entre les mains de son prédécesseur. Mais il ne tarda pas à reconnaître où des esprits pervers voulaient le conduire par leurs perfides applaudissemens, et il résista.

Les hommes de désordre qui s'étaient donné rendez-vous à Rome, commencèrent alors à se poser en ennemis du Saint-Père, tandis que les sociétés secrètes tramaient contre lui leurs complots.

Notre 24 février de France trouva donc la révolution romaine toute

Digitized by Google

prête, et elle fut inaugurée par le plus ignoble et le plus lâche des assassinats, celui du ministre Rossi, qui, dédaignant un prudent avertissement, vint seul, en se rendant à son poste, affronter le poignard de trente conjurés.

Un jour l'historien reculera devant le terrible récit de cette nuit d'orgie où l'assassinat, porté en triomphe par une foule éperdue, traversait les rues de Rome à la lueur des torches, et où des chants de triomphe inhumains vinrent insulter la veuve éplorée de l'infortuné Rossi, mort en prononçant ces magnifiques paroles : « On ne me fera pas reculer ; la « cause du Pape est celle de Dieu. »

La révolution est maîtresse de Rome. Le Saint-Père, naguères porté en triomphe, est assiégé dans son palais et se trouve heureux, à l'aide d'un déguisement et de quelques hommes généreux, de pouvoir sortir de sa ville pour se réfugier à Gaëte.

Chez les hommes en qui l'existence a été le plus agitée et qui ont le plus méconnu les meilleurs sentimens, il est des instans solennels où le cœur et les traditions de famille reprennent leur empire et leurs droits. Il en est ainsi des nations. Vis-à-vis des graves évènemens qui s'accomplissent en Italie, la France, bien que fortement agitée par son délire révolutionnaire, ne peut oublier qu'elle est aujourd'hui comme autrefois, la fille aînée de l'Eglise. Elle voit, par delà les murs de Rome, une minorité factieuse qui menace de frapper au cœur la société chrétienne; elle se rappelle aussitôt ses preux chevaliers allant en Terre-Sainte mourir pour Dieu au nom de la patrie. Alors elle met la main sur la garde de sa puissante épée, ouvre ses arsenaux, déroule au vent les voiles de son escadre, et envoie son intrépide armée sous les murs de Rome demander raison aux assassins de Rossi des outrages adressés au souverain du monde chrétien.

Digitized by Google

La ville éternelle eut autrefois à soutenir les attaques des barbares; maintenant, elle est tombée au pouvoir d'autres barbares, dignes émules de leurs devanciers, et les enfans de l'Eglise sont réduits à faire en règle le siège de Rome.

L'art des sièges est la spécialité des soldats du génie; cette arme devait donc se trouver là en première ligne. Le général Levaillant, qui avait la principale direction de cette partie de l'armée, n'oublia pas, pour former son état-major, l'officier du *Malbousquet*, et le capitaine de Jouslard reçut, à Arras, l'ordre de partir à la tête d'une compagnie, pour s'embarquer à Toulon, dans ce port, dont il avait bâti la défense.

Le voyage était long, et, en traversant la France, alors si agitée par les préoccupations politiques de toutes sortes, le brave officier, heureux et fier d'aller combattre pour la gloire de sa patrie, sut écrire sur son itinéraire les souvenirs les plus intéressans. Ses lettres à sa famille sont pleines de détails attachans et racontent l'enthousiasme de ses frères d'armes, qui, nouveaux croisés, vont laver dans le sang des parjures l'insulte faite au drapeau chrétien.

C'est dans ce voyage que nous rencontrons pour la première fois le nom de M. Guillemard, lieutenant et ami intime de l'infortuné de Jouslard; c'est à cet officier qu'une famille en deuil doit les détails les plus précis sur la mort d'un fils bien-aimé, et aussi ses derniers souvenirs; et c'est sous les murs où de Jouslard expira en héros, que cet ami dévoué reçut la croix d'honneur, précieux souvenir de l'intrépidité dont il fit preuve aussi dans ces mémorables journées.

A Toulon, l'enthousiasme est unanime en voyant ces *enfans de la* France s'armer pour une sainte croisade. Aussi, le 13 mai 1849, de Jouslard écrit-il à sa mère : « J'ai fait à Toulon une entrée presque « triomphale, si j'en juge par le bon accueil et les mille embrassades que « j'ai reçues et données dans toute la ville. »

Embarqué sur l'*Infernal*, il touche l'Italie à Civita-Vecchia, à la tête de

Digitized by Google

155 hommes, et, à marche forcée, il a bientôt rejoint, sous les murs de Rome, les compagnons d'armes qui l'y ont précédé.

Il nous serait facile de donner ici les détails les plus circonstanciés et les plus intéressans sur les incidens du siège. Le jeune officier, constamment occupé à des travaux d'art, n'en trouvait pas moins presque chaque jour quelques instans pour écrire les travaux successifs auxquels la résistance donnait lieu.

Ce correspondant, qu'il ne pouvait oublier au milieu des combats, était son frère qui, sous un autre uniforme, celui de la marine, avait comme lui consacré son existence à défendre l'honneur de sa patrie. Sur le cœur de ce second fils d'une famille privilégiée, brille aussi le signe de l'honneur, dictinction noblement gagnée dans des circonstances bien glorieuses, quoique tristes, ainsi qu'il s'en rencontre si souvent dans la vie des marins.

La famille a bien voulu nous confier pour quelques jours cet intéressant journal, écrit sous le feu de l'ennemi, avec une plume quelquefois frémissante des plus pénibles émotions ; car elle raconte la mort d'amis et de frères d'armes qui précédaient de quelques heures seulement celui qui savait si bien apprécier leur courage.

L'imagination du capitaine de Jouslard s'exalte devant ces murailles éternelles, témoins de tant de hauts faits dans les vieux âges, et de tant d'illustration et de sainteté depuis que Saint-Pierre les a bénies. Il épargnera ces magnifiques monumens, qui restent plus que les hommes pour dire à l'avenir ce que fut le passé. Dieu veuille que ces chefs-d'œuvre de l'art, qui se sont réfugiés à Rome comme dans un asile sacré, soient respectés par le fer de la guerre ! Mais il n'hésite pas, cependant ; la civilisation doit tuer la barbarie, et il veut vaincre, il veut replacer sur le dôme du Vatican, l'étendard du Christ qui civilise le monde depuis dix-huit siècles. Délégué par sa patrie pour défendre la cause de Dieu, son courage ne faillira pas à une si haute mission.

Dans une lettre datée du bivouac de San-Carlo (16 juin), de Jouslard,

Digitized by Google

après avoir raconté ses longs travaux pour une tranchée de 1200 mètres, ajoute : « Voilà donc une des choses les plus difficiles faite, malgré la « plus belle résistance que l'on puisse se figurer. Nous avons affaire à dix « mille forcenés chassés de partout, et qui préfèrent mourir maîtres de « Rome que pendus ailleurs. — Quant à moi, dit-il encore, je me porte « parfaitement et croyais ne pas pouvoir supporter si bien les fatigues « auxquelles je suis exposé depuis trois jours. A l'heure où j'écris « (à sa mère), le tonnerre et le canon se disputent les échos ; de plus, « la pluie est battante et l'ouragan déracine les arbres : on dirait « que la nature et les hommes se sont entendus pour la sublimité du « spectacle. »

Dans une lettre du 13 juin à son frère, après les plus intéressans détails sur les travaux du siège, il termine en disant : « Voilà, mon cher Isidore, « l'état où nous en sommes. C'est un beau et bon siège, dont le premier « point ne sera peut-être encore que le moment de l'assaut ; car qui sait « ce que nous trouverons derrière ? la ville n'est qu'une barricade, et ses « défenseurs n'ont rien à perdre. — Pour moi, je me porte très bien et « suis même dans la position la plus avantageuse, car je marche tou- « jours chef, quoiqu'un des plus jeunes capitaines. »

Dès l'ouverture de la tranchée, de Jouslard reçut l'ordre d'occuper une position près de la villa Pamphili, et de s'y établir au moyen d'une fortification passagère. Bientôt, les sapeurs du génie, la pelle à la main, ont construit un parapet, et la position est occupée.

C'est derrière cet abri provisoire que devait le surprendre la terrible journée du 4. Les assiégés, étonnés du travail exécuté pendant la nuit et dont ils reconnaissent toute l'importance, démasquent soudain une batterie qui, à mi-portée, vient foudroyer nos soldats, dont le travail n'est pas encore assez avancé pour les garantir complètement. C'est là que commencent pour de Jouslard ces terribles émotions, qui ne doivent plus le laisser jusqu'à l'instant fatal de sa mort.

M. Giraud, capitaine d'artillerie de marine, aide-de-camp de l'amiral

Digitized by Google

Casy, avait demandé l'autorisation de suivre, en amateur, les opérations du siège. Dans cette désastreuse journée du 4, ce malheureux officier se trouvait près de son ami de Jouslard, dont il admirait le sang-froid et le courage au milieu des balles et de la mitraille, quand un boulet le fait tomber aux pieds de cet ami, et il ne peut que lui presser la main, en lui offrant pour souvenir d'affection le sabre qu'il portait. La veille, il lui disait : « Quand nous serons dans Rome, je te donnerai mon sabre. » Hélas ! ni l'un ni l'autre ne devait y entrer.

De Jouslard accepte ce dernier souvenir d'un ami qui meurt, et ce sabre, porté par de si nobles mains, ne restera pas longtemps, hélas ! entre les mains de l'ami qui le reçoit, et qui ne voulut plus en avoir d'autre. Aujourd'hui, il est devenu un souvenir précieux et vénéré pour sa famille en deuil.

Grâce aux détails donnés depuis par des amis dévoués, il nous a été possible de connaître toutes les opérations auxquelles de Jouslard a assisté. Un plan, fidèlement tracé, nous a mis à même de le suivre pas à pas dans ces dernières et fatales journées. Ces souvenirs navrans, mais qu'une véritable affection ne fuit jamais, retracent les détails d'une mort douloureuse, et rappelleront pour toujours à une famille qu'ils doivent enorgueillir les derniers instans d'un héros.

Les opérations du siège continuaient. L'armée française occupait la rive droite du Tibre ; l'ennemi, la rive gauche, du côté de la ville. Le *Ponte-Molle* était entre les deux armées ; il fallait s'en rendre maître et occuper assez d'espace en avant sur la rive gauche pour surprendre l'ennemi et intercepter ses convois. Le capitaine de Jouslard fut chargé de ce soin. Il avait à construire, entre les deux armées, sur la rive gauche du Tibre, en avant du *Ponte-Molle*, une tête de pont fortifiée qui permit à nos troupes de déboucher à volonté sur cette rive. Depuis quelques jours, il était occupé à ce travail, pendant que les opérations du siège suivaient leur cours. Déjà on avait battu trois bastions différens, et trois brèches étaient praticables. L'ordre de préparer l'assaut était donné, les troupes

Digitized by Google

désignées ; le capitaine de Jouslard, se trouvant détaché pour un travail spécial, n'en faisait pas partie.

Il est de ces momens critiques où le véritable courage se montre toujours, où les cœurs que l'amour de la gloire et du danger électrisent, prennent toujours le premier rang. De Jouslard n'avait point à se créer une renommée de brave et habile officier ; ses combats d'Afrique, ses travaux de France, l'étoile de l'honneur brillant sur sa poitrine, tout en lui acquérant une juste réputation de bravoure et de distinction aux yeux de ses frères d'armes, lui assuraient un magnifique avenir militaire. Mais que lui importe ? Il veut aussi escalader les hautes murailles de l'antique Rome ; il veut partager les dangers de ses amis, de ses compagnons ; il se sent incapable d'assister de sang-froid et en sûreté à ce magnifique spectacle des soldats de la France bravant, sur des décombres et corps à corps, la colère d'ennemis implacables. Le Vatican est désert, et le monde chrétien est en deuil ; il veut replacer le Saint-Père sur son trône souillé par le parjure et l'impiété ; il entend une voix amie qui lui crie vengeance, et, le sabre du capitaine Giraud à la main, il se présente à son général, lui demande de changer les dispositions qui le tiennent à l'écart, et bientôt il a obtenu de quitter momentanément les travaux du *Ponte-Molle* et reçu l'ordre de prendre la direction de l'une des colonnes d'attaque.

C'était la nuit du 21 au 22 juin ; les Romains, dans la folle ivresse de leurs succès si faciles jusqu'à ce jour et pour témoigner de leur sécurité, avaient illuminé avec magnificence la coupole du Vatican : « J'avais besoin « de lumière pour mes derniers travaux, dit le général Levaillant, chef et « ami de de Jouslard ; Saint-Pierre a voulu m'éclairer. » L'instant solennel approche ; tout est prêt pour l'assaut ; l'ordre définitif est *donné* ; les tambours battent : hélas ! c'est une agonie qui frappe !... Les trois colonnes d'attaque s'ébranlent, et bientôt elles gravissent simultanément les trois brèches ; elles se cramponnent à ces pierres brisées par les boulets, et, au milieu des décombres qui croulent sous leurs pas, montent à la victoire.

Digitized by Google

Le capitaine de Jouslard dirige la première colonne, qui pénètre par le bastion n° 6 ; accompagné de son sergent-major, il devance ses soldats de cinquante pas, pour leur indiquer la direction à suivre ; impatient, déjà il a escaladé la brèche, passé le rempart pour suivre un chemin étroit qui pénètre dans l'intérieur de la place.

Mais la Providence, par un de ses inflexibles décrets, devait là briser l'avenir de ce brave officier.

Toujours en avant des siens et le sabre au poing, il arrive sur une plateforme, à l'extrémité du chemin, en face d'une maison occupée par ces ennemis que les révolutions nous ont appris à connaître, et qui ignorent ce que c'est que de se présenter au combat loyalement et la poitrine découverte : les volets et les barricades, voilà leur cuirasse en même temps que leur honte. De Jouslard attend ses soldats pour leur montrer la victoire ; mais, ô fatalité ! de cette maison, tout-à-l'heure inoffensive, part une affreuse fusillade, et le malheureux capitaine tombe dans les bras de son unique compagnon : deux balles l'ont simultanément frappé, l'une à la tête, la seconde, plus dangereuse, au ventre, et lui a traversé la moëlle épinière. Le sergent-major l'a reçu dans ses bras et veut le porter à l'ambulance ; mais non, de Jouslard, dont les souffrances sont affreuses, veut encore une victoire : « A l'ambulance, pas encore, dit-il ; attendez que cette maison soit prise ! » et pendant un combat acharné, il reste couché sur un pli du terrain.

Les soldats, émerveillés du courage de leur capitaine, qui, mourant, veut présider à leur combat, ont bientôt enlevé la maison ; et de Jouslard est alors porté à l'ambulance, où l'attendaient les soins les plus empressés : mais, hélas ! tout devait être inutile.

Il a reconnu lui-même la gravité de ses blessures, et sa première parole est pour demander un prêtre : martyr de la cause de Dieu, il voulait être béni de la dernière bénédiction.

Ses douleurs étaient vives, mais elles ne surmontèrent pas son courage. Deux heures après qu'il fut tombé sous le feu de l'ennemi, il expira

Digitized by Google

en donnant ses dernières paroles à sa mère : « Ma pauvre mère, dit-il, ne s'en consolera jamais ! »

Noble sentiment d'amour filial, le premier que la nature met au cœur, et qui, toujours à l'heure suprême, se retrouve dans toute sa force et sa sincérité.

Ce n'est pas nous qui essaierons d'apporter des consolations à une semblable douleur. Pourtant, que de gloire et quels magnifiques souvenirs pour une famille : mourir pour Dieu au nom de la France.... O vous, qui pleurez cet héroïque enfant de la France, souvenez-vous que c'est sa main courageuse qui, la première, a replacé sur les remparts éternels de la ville des Césars, le drapeau chrétien, étendard sacré de la civilisation. . . . . .

. . . . . .

Un des amis du capitaine de Jouslard écrivait de Rome, quelques jours après sa mort : « Sa conduite dans les combats et son agonie de deux « heures, peuvent permettre de dire qu'il est mort en vrai Bayard, bai- « sant la croix de son épée. »

Impassible devant l'ennemi qu'il veut vaincre et supérieur aux souffrances de l'agonie, voilà bien le véritable courage chanté par les poètes qui ont illustré les vieux âges, et que nous retrouvons ici dans toute sa vigueur et sa sublimité.

Honneur à la patrie où les cœurs se forment ainsi pour les grandes choses ! honneur au pays qui a vu naître et grandir le brave de Jouslard ! L'Afrique, la France et l'Italie, garderont le souvenir de ses talens et de son courage.

Au milieu des travaux du siége, qui présentait des obstables que l'on n'avait pas d'abord prévus, les derniers honneurs à rendre au brave capitaine ne furent aucunement négligés par ses camarades. Emporté au quartier-général du génie, le 22, à 7 heures du soir, il fut placé dans une bière de chêne, et religieusement enterré dans le jardin de la villa, à l'ombre d'un oranger.

Digitized by Google

Quelques jours après, la ville cessait une résistance devenue impossible, Rome était prise. Les officiers du génie ne pouvaient oublier celui qui avait dirigé la colonne d'attaque, et, par un mouvement spontané, tous, officiers et soldats, se réunirent pour donner aux restes glorieux du brave capitaine de Jouslard une dernière demeure, digne de sa belle et sainte mort. L'église de Saint-Louis-des-Français fut le lieu choisi. Et ce n'est pas sans une bien vive émotion, que nous avons lu tous les détails envoyés à sa famille par M. le lieutenant Guillemard. On est heureux de retrouver dans ces lettres d'un officier français, ces sentimens de religion et de piété filiale que l'on croit trop souvent réservés à la tranquille obscurité du foyer domestique.

M. Guillemard, dans sa lettre datée de Rome du 13 octobre 1849, écrivait à Mme de Jouslard : « La translation des restes du fils que vous « regrettez à tant de titres, devait avoir lieu le 6 novembre. J'ai fait ajour- « ner cette pieuse et triste cérémonie au samedi, 10 novembre 1849, à « 11 heures du matin. J'ai voulu, par là, Madame, que ma lettre vous « arrivât avant que nous eussions rendu, ici, les derniers devoirs reli- « gieux à notre brave et noble ami, et qu'ainsi vous puissiez, vous et « votre famille associer à la même heure vos prières à celles du prêtre « qui officiera. »

Religieuse et touchante attention, qui témoigne que si, sous l'uniforme du soldat, le cœur sait battre pour le courage des combats, il sait aussi garder comme un précieux souvenir de famille, ces sentimens délicats que fait toujours revivre une franche et sincère amitié.

Au jour indiqué dans cette lettre, les sapeurs de la compagnie que de Jouslard avait guidés à l'assaut, leurs officiers en tête, dans une cérémonie pieuse, allèrent prendre le corps en dehors des murs, et le transportèrent dans l'enceinte de la ville de Rome, au milieu de l'église de Saint-Louis de France, et lui donnèrent pour monument funèbre une dalle en marbre blanc, où ils inscrivirent son nom, son grade, la date de sa mort, et la belle cause qu'elle fit triompher.

Digitized by Google

Le corps du capitaine Giraud repose près de son ami, car tous les deux ont mérité d'être ensevelis dans un même triomphe.

Pieux pèlerinage à faire pour des Français qui visiteront l'Italie, que d'aller s'agenouiller sur ces deux tombeaux de marbre blanc.

On nous pardonnera le légitime sentiment d'amour-propre national que nous éprouvons à rappeler ce souvenir de bravoure inscrit dans une des basiliques de la métropole du monde, qui semble devoir conserver toujours ce que les hommes, en disparaissant, laissent de plus magnifique.

Le pape, remonté sur le siège de saint Pierre, a prié pour les enfans généreux qui, abandonnant leur patrie, sont venus verser leur sang pour sa cause sainte. Magnanime pontife, Pie IX a voulu même assurer après lui et pour jamais à nos braves, les suffrages de l'église, et, le 17 juin 1850, il a fondé de ses deniers une messe perpétuelle dans l'église de Saint-Louis, pour les âmes des héros français qui y sont ensevelis.

Il s'est trouvé et il se trouve encore aujourd'hui des hommes d'assez peu de cœur pour insulter à de semblables souvenirs : à de telles invectives, une pitié dédaigneuse doit seule répondre. Ces hommes-là ne sont pas chrétiens ; le sang français ne coule pas dans leurs veines. Quant à nous, Messieurs, sans méconnaître la faiblesse de notre travail, nous nous estimons heureux et fier d'avoir eu à vous raconter la vie glorieuse et la mort héroïque d'un de nos amis, d'un de vos compatriotes, dont le nom doit être pour toujours inscrit aux annales des Deux-Sèvres.

ALFRED MONNET.

Digitized by Google

DU THÉATRE ET DES ACTEURS

CHEZ LES ROMAINS.

PAR E. DE BOYER DE SAINTE-SUZANNE.

Du nouveau avec du vieux.

AVANT-PROPOS.

Les spectacles jouent un grand rôle dans l'antiquité : les Grecs et les Romains les plaçaient au nombre des choses les plus sérieuses, les plus importantes, voire même les plus saintes. Les spectacles faisaient partie de la religion : on les célébrait pour apaiser le courroux des dieux ou mériter leurs faveurs. Si la patrie était en danger, on donnait des jeux pour calmer les colères divines; s'il survenait un événement heureux, si les armées victorieuses rentraient à Rome, chargées des dépouilles des vaincus, le peuple tout entier courait au Capitole rendre grâces aux dieux, et l'on donnait des spectacles; pour en perpétuer le souvenir, leur célébration était enregistrée dans les actes publics, l'on y marquait avec quelle munificence ils avaient été célébrés et quelle somme on avait dépensée.

Digitized by Google

Les jeux eurent donc chez les anciens un double but : rendre un culte aux dieux, servir de divertissement au peuple.

Dans le principe, ce ne furent à Rome que les jeux du cirque : les exercices du corps devaient convenir à un peuple de soldats, d'agriculteurs à moitié ignorans et sauvages. Les magistrats et les généraux de cette époque, qui cultivaient leurs champs et dirigeaient la charrue du même pas qui avait dompté l'ennemi et soutenu l'état, étaient les premiers à encourager des divertissemens qui servaient d'émulation à la jeunesse, donnaient le goût des armes et faisaient rougir l'inaction.

Puis vinrent les amphithéâtres avec les combats sanglans de gladiateurs ; ces jeux qui font horreur à nos mœurs et à nos principes, et qui surexcitaient au dernier point l'intérêt et la curiosité des Romains.

Mais bientôt l'on vit arriver à la suite des conquêtes des maîtres dans les arts qu'on avait ignorés jusqu'alors ; l'on vit faire une étude de la grandeur et de la magnificence dans les bâtimens, de la somptuosité et de la délicatesse dans les tables, de la richesse et du faste dans les habits, de la variété et de la singularité dans les ameublemens.

C'était la civilisation qui arrivait donnant la main à la décadence.

Le théâtre fit alors son apparition. Les hommes sages et prudens de la république, Caton et Scipion à leur tête, éprouvèrent une répugnance instinctive contre les jeux scéniques ; ils s'opposèrent énergiquement à la construction des théâtres fixes. Leurs craintes n'étaient pas imaginaires ; tout ce qu'ils avaient prévu ne tarda pas à se réaliser. Le luxe qui entra comme en vainqueur à Rome avec les richesses et les vices des peuples vaincus, y étouffa l'amour de la vertu et du travail qui en avait fait l'honneur et la force.

Le théâtre, enfant de la licence, devint une école publique d'immoralité. On jouait les pièces les plus obscènes, les pantomimes les plus cyniques, et l'on ne se souvenait plus alors que pour s'en moquer de cette loi de Romulus, rapportée par Varron et Festus, qui portait en substance qu'on se retirerait pour laisser passer les matrones romaines,

Digitized by Google

qu'on ne dirait ni ne ferait rien d'obscène en leur présence, et qu'aucun ne se laisserait voir nu devant elles; autrement qu'il serait puni de mort.

Voici ce que disait Tacite au sujet de cette funeste influence du théâtre. On voit dans ces quelques lignes l'amertume et le dégoût le posséder tout entier.

« A l'occasion des nouveaux jeux introduits par Néron, il y avait des gens qui disaient qu'on abolissait peu à peu la louable discipline de l'ancienne Rome en lui substituant les voluptés et les vices étrangers, et que d'introduire dans cette ville des gens faits pour corrompre les autres, après avoir été corrompus les premiers, c'était inviter la jeunesse à renoncer aux nobles spectacles de ses ancêtres pour se plonger dans l'inaction, et à n'avoir plus de goût que pour le théâtre et s'abandonner à la débauche. Apprendraient-ils à remplir avec honneur les nobles fonctions de la justice, en se rendant capables de chanter avec des airs efféminés ou à toucher les cordes d'un instrument avec une molle délicatesse? On avait même choisi la nuit pour donner une entière liberté à l'impudence et ne laisser aucun asile à la pudeur, et l'on avait assemblé les deux sexes comme dans des lieux de prostitution, afin que les débauchés pussent exécuter à la faveur des ténèbres les adultères qu'ils avaient médité pendant le jour. »

En vain, le censeur s'efforça de rappeler les mœurs, sinon à la sévérité des anciens temps, du moins à un point de retenue qui fut tolérable; il était trop tard, la digue était rompue et le goût des plaisirs joint au mauvais exemple l'emporta sur la sagesse des réglemens. Ce mauvais exemple était donné par ceux-là même, qui tenaient la tête de la nation; l'on vit des empereurs romains quitter la pourpre pour vêtir le costume des baladins et venir parader sur les planches du théâtre, et, comme il est d'usage, les courtisans pour leur plaire, les imiter à l'envi. Cette corruption qui commence toujours par les grands passa bientôt au menu peuple et pénétra toutes les profondeurs de la société. Le peuple fut pris d'un amour immodéré, insensé, pour les spectacles; peu soucieux de sa gloire et de son vieux renom de courage, le temps qu'il passait jadis au forum

Digitized by Google

ou sur les champs de bataille, il le dépensait follement au théâtre, et lorsque la nationalité était menacée, lorsque les barbares s'avançaient à grands pas culbutant tout sur leur passage, lorsqu'aux portes de Rome on entendait leurs chants de victoire, lorsque les greniers vides, la famine était imminente, il accourait en foule autour du palais de l'empereur, et là poussait de grandes acclamations. Que demandait-il ? Des armes pour combattre les ennemis, des charrues pour labourer la terre? *Panem et circenses :* du pain et des jeux.

Le luxe et la débauche avaient porté leurs fruits. L'heure de la décadence avait sonné, et quelques années plus tard le peuple romain qui, pendant trois siècles avait mis la main sur le monde et le pétrissait à sa fantaisie, le peuple romain n'était plus.

Les barbares, pleins de mépris pour tout ce qui portait le cachet de la civilisation, promenèrent le feu et le fer dans ces théâtres qui avaient si fort contribué à jeter à bas le peuple romain en amolissant ses mœurs. A peine, si de nos jours, il nous reste quelques vestiges de ces monumens, mais ces vestiges sont si grandioses qu'à eux seuls *ils suffiraient* pour nous donner une idée du génie romain.

Pénétré de l'importance du théâtre chez les Romains, en présence de son action si puissante sur les mœurs et la littérature de ce peuple, nous avons pensé qu'une étude archéologique ne serait pas sans intérêt, et qu'il ne serait peut-être pas trop facile de chercher à faire sortir de la poussière ces monumens construits à grands frais par un peuple qui faisait du théâtre sa plus grande récréation, et vous montrer ces splendides théâtres, remplis de milliers de spectateurs battant des mains et applaudissant avec frénésie aux tragédies de Sophocle, d'Euripide, aux comédies de Méandre, de Plaute, de Térence et de tant d'autres, dont malheureusement le nom seul nous est resté.

Digitized by Google

I.

Des Jeux publics en général.

Les jeux publics chez les Romains se divisent naturellement en deux grandes classes ? les jeux physiques; les jeux qu'on peut appeler par opposition aux précédens les jeux de l'esprit.

Les auteurs anciens reconnaissent deux sortes de jeux physiques; les uns s'appelaient *équestres* ou *curules*, les seconds *agonales* ou *gymniques*.

Les jeux *équestres* se donnaient au cirque (*cirque*, de *circâ enses*, parce que, dans le principe le champ de course était limité par des épées fichées en terre); c'est surtout dans la construction du cirque que se déployait à l'aise le génie gigantesque des Romains. Une vaste étendue de terrain renfermé dans un rectangle terminé vers un des côtés parallèles à la hauteur par un demi-cercle, coupé dans sa longueur par un mur orné d'autels, de petits temples et nommé *spina*, voilà le cirque. Le cirque pouvait contenir jusqu'à 150,000 spectateurs; il était dédié au soleil ou à Neptune. Là, se donnaient spécialement les courses de chars, de chevaux montés ou de chevaux libres. C'est le stade des Grecs, l'hyppodrome des modernes.

Les jeux *gymniques* étaient représentés à l'amphithéâtre. Isidore nous apprend d'où vient ce nom d'amphithéâtrees : *amphiteatrum dictum quod a duobus theatris sit factum*, parce qu'il semble être formé de deux théâtres. Il était d'ordinaire de forme ovale, quelquefois rond. Il pouvait contenir jusqu'à 87,000 spectateurs. On le dédiait soit à Diane Taurique, soit à Jupiter latin, ou bien encore à Mars.

Auguste construisit, le premier, un amphithéâtre en pierres, l'an 725 de Rome, sous le consulat de Statilius Taurus.

Les différens combats des gladiateurs, les chasses de bêtes féroces, les combats d'animaux avaient lieu à l'amphithéâtre.

L'on y donnait aussi ce que les Romains appelaient le *Pentathlum* ou *Quinquestium*, c'est-à-dire les cinq sortes de jeux auxquels s'exerçaient les

Digitized by Google

athlètes, les seuls que les Grecs aux mœurs douces et policées voulurent admettre aux honneurs du stade.

Ces cinq sortes de jeux étaient le sault (*saltus*) ; la course (*cursus*) ; le disque (*discus*); le lancer du javelot (*jaculum*), la lutte (*lucta*). On peut y ajouter le pugilat (*pugilatus*) qui n'était autre que la boxe des Anglais. Les lutteurs pour le pugilat armaient leurs bras d'un lourd appareil de courroies de cuir et de plaques de plomb.

Il y avait, en outre, un genre de spectacles tout particuliers, les *naumachies*. Les naumachies ne nous sont plus connus que de nom : c'étaient des sortes d'amphithéâtres que l'on remplissait d'eaux conduites à grands frais par des aqueducs, et l'on donnait des fêtes nautiques, des combats navals.

On trouvait de plus à Rome quatre édifices en manière de petits théâtres auxquels on donnait le nom d'Odéon. C'était là où se réunissaient les musiciens pour y donner des concerts et répéter la musique qu'on devait jouer aux grands théâtres. On s'y exerçait aux six genres de musique, la *rhytmique*, la *métrique*, l'*organique*, la *noétique*, l'*hypocritique*, contenant les préceptes de la danse, de la récitation, du jeu des instrumens, de l'accompagnement des vers et des gestes, des pantomimes, et enfin, en dernier lieu, l'*harmonique* qui s'occupait des préceptes du chant.

Le théâtre était le domaine des jeux de l'esprit (*ludi scenici, poetici, musici*). C'était là que l'on représentait ces tragédies, ces comédies, ces satyres qui font encore l'admiration de notre époque, ces pièces qui, jouées il y a deux mille ans devant le peuple romain, seraient encore de mise sur nos théâtres modernes, parce que les auteurs dramatiques et comiques de ce temps, cherchaient à émouvoir l'âme ou flageller les vices de leurs auditeurs ; malgré les bouleversemens qui se sont opérés depuis, on retrouve dans l'esprit humain le même fond moral, on y retrouve toujours et les mêmes vertus et les mêmes vices.

Ces connaissances générales acquises sur les jeux publics des Romains, nous nous occuperons spécialement du théâtre, de sa disposition intérieure et extérieure, des moyens employés pour satisfaire aux exigences

Digitized by Google

du décor et de la mise en scène, des vases acoustiques, des costumes et des masques, des acteurs, de la police des théâtres, des principaux théâtres de Rome et de ceux qui donnaient les jeux.

II.

Origine du Théâtre. — Son apparition à Rome.

On ne trouve pas de traces de théâtres chez les Perses et les Assyriens. Il en est de même chez les Égyptiens. Ce peuple au caractère triste et sombre, qui se complaisait dans la vue des tombeaux, dans ses fêtes et ses banquets, qui donnait la place d'honneur à des momies couronnées de guirlandes de fleurs pour avoir toujours devant les yeux une image de la mort, devait avoir peu de goût pour ces spectacles que les Grecs et les Romains aimaient avec tant d'emportement.

C'est chez les Grecs, les maîtres de la civilisation dans l'antiquité, que le théâtre prend son origine. L'an 590, avant Jésus-Christ, Thespis et Eschyle donnèrent les premières représentations théâtrales :

> Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
> D'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
> Amusa les passans d'un spectacle nouveau. (Boileau.)

On citait parmi les théâtres les plus remarquables de la Grèce, ceux d'Athènes, d'Égine, d'Épidaure, de Megalopolis.

Le théâtre était connu des Étrusques, on aperçoit à Volatera, à Enqubium des vestiges de théâtres. On trouve à Adria les ruines d'un monument de ce genre construit totalement en briques. Les Romains prennent des Étrusques le mot *histes* pour en faire *histrio;* dans la langue française le même mot, à une lettre près, représente la même idée, histrion.

Vers l'an 391 de Rome, le goût des représentations théâtrales et des jeux scéniques passe de la Grèce dans la république romaine. C'était sous

Digitized by Google

le consulat de C. Sulpitius et de Caius Licinius Stalona. A cette époque, sévissait à Rome une épidémie terrible. Le nombre des victimes augmentait chaque jour, la population était décimée, nul remède ne pouvait guérir, la science des empiriques était à bout. On songea alors que le mal pouvait bien être une punition des Dieux; il fallait tôt apaiser leurs colères. Pour arriver à ce résultat, on organisa de grandes fêtes, et afin qu'elles eussent plus de pompe et de splendeur l'on fit venir de Toscane une troupe d'hommes qui dansaient des ballets au son de la musique. L'histoire ne dit pas si les dieux, touchés de la bonne volonté des Romains, firent céder la maladie, mais toujours advint-il que ce genre de spectacle charma le peuple. Sans négliger les exercices guerriers, on finit par prendre ces jeux au sérieux. Quelques années plus tard on récita des vers sans accompagnement de musique. (TITE-LIVE, VII, 2.)

Cet état de choses dura 122 ans. Carthage vaincue, la civilisation s'empare de la Société romaine. Le luxe, l'amour des plaisirs, le culte des belles-lettres et des arts débordent de toutes parts. En ce qui touche le théâtre, ce qui n'était qu'un jeu devint un art difficile et recherché.

On mit de l'ordre dans les compositions scéniques, et l'on divisa les pièces en trois catégories selon la qualité du sujet.

Lorsqu'on mettait en scène des rois, des princes, des héros, des grands seigneurs; lorsque c'était de grandes choses qui se passaient sous les yeux des spectateurs, c'était la tragédie.

Le style était élevé, grave, sérieux, compassé.

Si l'on représentait des actions de la vie commune où l'amour et la gaieté avaient la plus grande part, c'était la comédie. Le style répondait à la nature du sujet.

A en croire Valère Maxime, ce fut sous les censeurs Messala et Cassius que l'on joua pour la première fois la comédie.

On cite parmi les auteurs tragiques et comiques les plus remarquables, Livius Andronicus, Paccivius, Accius, Q. Cæsar, Asinius Pollio, Ovide, Senèque, Nævius, Ennius, Plautius, Cæcilius, Terentius, Atranius.

Digitized by Google

On appelait pastorales certaines pièces satyriques. Ces pastorales, dont l'invention est toute romaine, contenaient de nombreuses épigrammes contre certaines idées et certains hommes; elles étaient accompagnées de danses et de musique, et avaient quelqu'analogie avec ce que nous appelons les parodies. Les principaux rôles étaient remplis par des acteurs vêtus en satyres, espèces de demi-dieux champêtres qui divinisaient la malice et la méchanceté.

Le style était prime-sautier, vif, léger, parsemé de lazzis et parfois frotté d'un cynisme révoltant.

Enfin les mimes, poèmes plus licencieux encore que la satyre, sans division d'actes, joués et chantés par un seul acteur appelé mime. Les auteurs en attribuent l'invention à Mécène ou à Auguste.

La représentation se terminait d'ordinaire par une comédie attelane. Le dialogue de ces pièces n'était pas écrit, les acteurs improvisaient sur un scénario dont ils étaient convenus d'avance. L'origine des comédies attelanes est venue d'Attelle, ville de la Pouille entre Capoue et Naples, dont les habitans étaient fort satyriques et fort libres en paroles. Ces farces étaient jouées par la jeunesse masquée qui ne souffrait pas qu'elles fussent représentées par la race infâme des histrions. Le peuple n'avait pas le droit de les faire démasquer ni de les punir. (Festus, Tite-Live, Diomède le grammairien.)

Le théâtre était consacré à Vénus (*Theatrum sacrarium Veneris est.* Tertullien, *de Spectaculis.*) Les pièces qu'on y représentait étaient jouées sous les auspices de certains dieux. La tragédie était dédiée à Bacchus, la comédie à Apollon.

L'autel de Vénus trouvait toujours sa place dans le théâtre. Il était d'ordinaire dans une niche au milieu de la scène; à un de ses côtés on plaçait la statue d'Apollon ou de Bacchus, selon que l'on jouait la comédie ou la tragédie, et, à l'autre côté, la statue du dieu en l'honneur duquel on célébrait ces jeux.

Digitized by Google

III.

Extérieur du Théâtre.

L'emplacement du théâtre était choisi de façon à ce qu'il fût à l'abri des vents du midi, d'occident, et exposé à l'orient. La chaleur du théâtre, résultat inévitable d'un grand concours de peuple, devait rendre les spectateurs plus sensibles aux brusques variations de température, et il fallait avoir surtout égard au vent d'occident, parce qu'il a une force particulière sur l'ouïe, qu'il porte les sons de plus loin et plus distinctement que les autres, et comme ce vent est ordinairement chargé d'humidité, ce fut le grand souci des architectes de tourner les jours des portiques avec tant de justesse que l'intempérie de l'ouest ne causa pas de refroidissement en interrompant la circulation. Il faut éviter l'exposition du midi, dit Vitruve, parce que les rayons du soleil venant à se renfermer dans le demi-cercle formé par les gradins et l'orchestre, l'air qui n'a d'autre mouvement que le circulaire, se réchauffe toujours, dessèche les corps et peut causer de grandes maladies. Philon, dans la construction de son théâtre d'Athènes, chercha à remédier à tous ces inconvéniens. La scène regardait la montagne de la citadelle, et avait à dos la colline de Cynosarque, celle de Mescum était à main droite, et la rue du Pyrée débouchait à gauche.

On cherchait en outre à appuyer le théâtre sur la pente d'une montagne, afin d'éviter des frais de construction en creusant les sièges des spectateurs dans le flanc de la montagne. Cette disposition présentait de plus l'avantage de rendre le théâtre plus sonore.

L'étendue du monument devait être nécessairement en proportion de la population de la ville où il était établi. Les matériaux employés varièrent suivant les lieux et les temps.

Au dire de Cassiodore (livre IV, tit. V), en Grèce, les théâtres étaient bâtis de bois et de marbre. A Athènes, on en construisit entièrement

Digitized by Google

en bois pour pouvoir être facilement démontés et transportés où besoin était. Il arriva qu'un jour que Catinus faisait jouer ses pièces, le théâtre trop chargé se rompit et s'abîma tout à coup, ce qui engagea à construire dorénavant les théâtres d'une façon plus solide.

D'ordinaire, dans les théâtres romains, le massif de la construction est en briques ou en pierres brutes, avec un revêtement de pierres façonnées ou de marbre plus ou moins précieux. Les parties masquées restent grossièrement travaillées; les Romains, avares de leur temps, faisaient pour le complément d'un édifice ce qui était nécesaire, mais rien de plus.

Un portique courait tout le tour du théâtre; dans les grands théâtres, on comptait jusqu'à trois rangs de portiques superposés qui formaient pour ainsi dire l'enveloppe extérieure du théâtre. C'était là où se promenaient les spectateurs pendant les entr'actes, où ils se réfugiaient lorsqu'il pleuvait. Dans le portique du bas, se tenaient des marchands; on y trouvait des sortes de buvettes où l'on allait se rafraîchir, et les *ambubaiæ*, femmes syriennes, joueuses de flûte, diseuses de bonne aventure, qui vivaient de la même vie que nos bohémiennes modernes.

Dans le principe les théâtres étaient complètement découverts. La beauté du climat, l'habitude des Romains de vivre en plein air, les faisaient passer facilement par-dessus cet inconvénient. Ce qui prouve cette absence de toiture dans les premiers théâtres, c'est que, dans certaines circonstances, il était d'usage, au milieu d'une représentation, de donner la liberté à des colombes ou d'autres oiseaux qui s'envolaient à tire-d'aile et prenaient la clef des champs sans que rien ne vînt faire obstacle à leur essor. Varron rapporte à ce sujet qu'à Rome, lorsqu'on croyait être retenu trop longtemps au théâtre par les charmes de la représentation, les pères de famille portaient dans leur sein des colombes domestiques qui leur servaient à envoyer des nouvelles à leur maison. Ils attachaient un billet à la colombe, lui donnaient la liberté, et elle ne manquait pas de porter au logis les ordres de son maître.

Les améliorations arrivent avec le temps. En Grèce on commence à cou-

Digitized by Google

vrir les théâtres d'une toiture de bois. Pilostrate dit dans Hérode que de son temps on construisit à Athènes un théâtre dédié aux faux dieux, et dont le toit était fait en bois de cèdre. Bientôt les Corinthiens imitèrent Athènes; mais tout porte à croire que ce toit dont parle Pilostrate ne couvrait qu'une partie du théâtre, la scène. S'il en avait été autrement, les Romains se seraient, comme toujours, empressés de copier les Grecs. Nous ne connaissons pas un seul théâtre romain couvert en entier par une toiture de bois, tandis que très souvent on remarque la scène protégée par un appentis en bois servant de toiture.

Le théâtre, dans la partie réservée aux spectateurs, était couvert par de grandes toiles attachées à de longues perches fichées tout autour du théâtre dans des dés en pierre; à l'aide de poulies et de cordes, on pliait ou on tendait l'ensemble de ces toiles, auquel on donnait le nom de *Velarium*.

Selon Pline (livre XXXVI, chap. XV), l'architecte Valerius Ostiens est le premier qui couvrit le théâtre d'un velarium. Valère Maxime prétend que c'était Q. Catulus.

Le velarium était formé quelquefois d'étoffes les plus précieuses : c'était de la pourpre, du lin tissé très fin, de la soie brochée d'or.

Quand le soleil donnait sur le velarium, lorsque la chaleur devenait étouffante, des canaux cachés dans les statues du portique supérieur vomissaient sur le velarium des eaux parfumées qui, filtrées par les toiles, tombaient sur les spectateurs en rosée odorante. Ces eaux se composaient le plus souvent d'un mélange d'eau ordinaire, de vin et de safran pilé. D'autres fois, c'était des pluies de fleurs et de feuilles de roses.

Il y avait encore, à côté des théâtres et en faisant partie, des promenades publiques d'une longueur de 30 mètres environ. Elles étaient plantées de belles rangées d'arbres, entourées d'un double portique ayant pour largeur la hauteur des colonnes extérieures. Le portique intérieur était plus haut d'un cinquième que le portique extérieur, et d'ordre différent; si l'extérieur était d'ordre dorique, l'intérieur était d'ordre corinthien, et réciproquement.

Digitized by Google

Comme ces portiques avaient quatre différentes faces, et que leurs arcades étaient ouvertes en dehors, on pouvait, quelque temps qu'il fît, se promener à l'abri du mur, et profiter de leur différente exposition selon la saison.

L'espace découvert était un jardin public; on cherchait à le décorer de tout ce qui pouvait le rendre agréable et utile.

IV.

Intérieur du Théâtre: La Scène.

L'intérieur du théâtre se composait de deux parties principales : le lieu affecté aux acteurs et la place occupée par les spectateurs.

On appelait *scène* cette première partie. Le mot scène (du mot grec *scene de skilombre*, parce que les premières représentations théâtrales ont été données à l'ombre d'arbres touffus); le mot scène a deux significations : dans le sens le plus étendu il représente, comme nous venons de le dire, le département des acteurs; dans un sens plus restreint, il ne signifie qu'une partie de ce tout, de telle façon que la scène ou le théâtre proprement dit se composait de quatre parties : *le Pulpitum*, *le Proscenium*, *la Scène*, *le Postscenium*.

Pulpitum. — Vers cette extrémité de la scène que nous appelons la rampe dans nos théâtres modernes, on remarquait une espèce de plateforme située au milieu du proscenium, et s'élevant de cinq pieds au-dessus du sol de l'orchestre. C'était là où les principaux acteurs venaient débiter leurs rôles, réciter les monologues, où l'on jouait les farces, où les acrobates faisaient leurs tours. C'était le pulpitum.

La position du pulpitum est controversée. Certains prétendent que le pulpitum se trouvait en plein proscenium, d'autres au milieu de la scène; des esprits plus conciliants vont jusqu'à affirmer qu'il se trouvait tantôt à l'extrémité du proscenium, tantôt au centre du proscenium, quelquefois encore sur la scène. Il paraîtrait que les théâtres antiques qui nous res-

Digitized by Google

tent présentent ces trois dispositions. Néanmoins, dans la plupart des cas, le pulpitum devait se trouver à l'endroit que nous avons indiqué. Pour s'en convaincre, il faut se rappeler l'emploi de cette partie de la scène. L'acteur qui venait déclamer, l'acrobate qui exécutait ses *tours*, devaient être rapprochés les plus près du public, surtout dans ces vastes théâtres qui contenaient jusqu'à 30,000 spectateurs. Si l'on reculait le pulpitum jusque vers la scène, le spectateur voyait moins et entendait à peine.

Proscenium. — Le proscenium se forme de l'espace vide entre la rampe et le fond du théâtre, enchâssant le pulpitum. Les chœurs y venaient faire leurs évolutions, les personnages secondaires y remplissaient leurs *rôles*.

Scène. — La scène formait le fond du théâtre, remplissait l'emploi du rideau du fond. Elle égalait deux fois le diamètre de l'orchestre.

Cassiodore la définit ainsi :

Scena frons theatri fuit seulocus actorum unde in proscenium prodibant histriones octavi.

La scène, ou, pour mieux dire, ce mur, offrait le plus *souvent* une façade en hémycicle, et était ornée de différens ordres de colonnes superposées, mais dans une telle proportion que le second rang était plus petit d'un quart que le premier, le troisième diminuait dans la même proportion.

C'est surtout dans la décoration de la scène que le theâtre étalait tout son luxe. Scaurus la fit faire toute de marbre, Murena la fit argenter, Petreus la fit dorer.

La scène était percée de trois portes. Celle du milieu, qui se trouvait au centre de la scène, s'appelait *Regalia* ou porte royale. Elle était quelquefois cintrée avec une petite voûte, et prenait alors le nom de *valva regia*. C'est par cette porte que les acteurs représentant des rois, des princes, de grands personnages, faisaient leurs entrées.

Cette porte principale était flanquée de deux autres portes ordinairement plus petites appelées *Hospitalia* ou portes des étrangers, parce que

Digitized by Google

c'était par cette porte qu'arrivaient les acteurs étrangers, c'est-à-dire ceux qu'il fallait se représenter comme étant dans une autre scène que la commune, ou bien encore ceux qui venaient sur la scène comme d'un autre lieu que celui où logeaient les principaux de la pièce.

Vollux assure que la porte de gauche était la porte d'une prison.

Aux deux extrémités se trouvaient les retours de la scène, *Versura*, qui embrassaient le proscenium à droite et à gauche. On trouvait là encore deux portes: l'une servait à ceux qui arrivaient de la campagne, l'autre à ceux qui venaient du port ou de la place publique.

Postcenium, *Parascenium*, *Poscenium*. — Le derrière de la scène prenait ces trois noms. Il n'était pas en vue des spectateurs et remplissait l'emploi de nos coulisses. C'était là où les acteurs s'habillaient et préparaient leurs entrées. On y trouvait les chorages, petits appartemens ou l'on organisait la mise en scène, où on faisait répéter les chœurs, où l'on serrait les costumes et les instrumens de musique.

On donnait le nom général d'*Episcenium* à la partie supérieure, au-dessus du théâtre; d'*hyposcenium* à la partie inférieure.

V.

Intérieur du Théâtre : Orchestre et Gradins.

Le reste du théâtre était occupé par les spectateurs assis dans l'orchestre ou sur les gradins.

Les gradins qui servaient de sièges renfermaient vers le milieu du diamètre un espace vide tenant le centre du théâtre et appelé orchestre.

Orchestre. — L'orchestre (du mot grec *orxeisthri*, sauter, parce que chez les Grecs on dansait les ballets dans cette partie du théâtre), était réservé chez les Romains aux personnages marquans qui y prenaient place.

Pour faciliter la vue de ce qui se passait sur la scène, le pavé de l'orchestre allait en montant insensiblement depuis le pulpitum jusqu'aux gradins; dans certains théâtres, on établissait dans ce pavé, de distance

Digitized by Google

en distance, de larges rainures circulaires où l'on plaçait les sièges qui étaient portatifs. Les parties élevées en forme de petits trottoirs donnaient le passage libre à ceux qui voulaient prendre place ou se retirer. (*Théâtre de Sagonte.*)

L'orchestre avait pour proportions le demi-diamètre de tout l'édifice et deux fois la largeur du théâtre proprement dit.

Gradins. — Après l'orchestre venaient les gradins s'élevant les uns derrière les autres en demi-cercles concentriques.

Dans les grands théâtres, ces gradins étaient divisés en trois étages.

Chaque étage avait neuf degrés, en y comprenant toutefois une sorte de pallier, remplissant l'office de couloir pour tourner autour des gradins et qui tenait la place de deux degrés. Les Romains appelaient ces couloirs *Precinctiones* ou *Balthei*. Ainsi, abstraction faite des précinctions, chaque étage n'avait que sept rangs de sièges où l'on put s'asseoir. La hauteur des degrés était de 40 à 50 centimètres ; la largeur était le double pour permettre aux spectateurs de s'asseoir et laisser la place nécessaire aux pieds des spectateurs du degré supérieur. Tous ces degrés devaient être alignés de façon qu'une corde tendue depuis le bas jusqu'en haut en touchât toutes les extrémités.

Chaque étage avait donc près de 8 mètres de large ; les portiques avaient la même largeur que les étages, ce qui permet de déterminer le diamètre des théâtres, qui était de 70, 100 ou 130 mètres, selon le nombre des étages de gradins.

On distribuait les degrés en plusieurs sections, séparées par des escaliers (*scalaria*) qui formaient comme des rayons aboutissant vers l'orchestre. Les marches de ces escaliers n'avaient que la moitié de la hauteur et de la largeur des degrés.

Ces escaliers allaient quelquefois directement du bas de l'orchestre aux portes du portique supérieur. Le plus souvent, ils s'arrêtaient à la première précinction ; sans faire suite au premier, un autre escalier partait de la première précinction se rendant à la seconde, et ainsi de suite.

Digitized by Google

Les gradins compris dans deux escaliers formaient dans leur ensemble un coin, *cuneus*. Aussi les spectateurs arrivés trop tard et contraints de rester debout sur les marches de l'escalier s'appelaient-ils *ex cuneati*, hors des coins.

Dans l'épaisseur des précinctions et des degrés, apparaissaient de larges portes carrées par où le peuple débouchait des couloirs pour se placer sur les degrés ; ce sont ces portes que les Romains appelaient dans leur langue pleine d'images, *Vomitoria*, parce qu'ils semblaient vomir des flots de spectateurs.

Il y avait alternativement six portes et sept escaliers à chaque étage, savoir : sept portes et six escaliers au premier, sept escaliers et six portes au second, et enfin sept portes et six escaliers au troisième.

Les escaliers intérieurs conduisant aux vomitoria étaient tous également larges, entièrement dégagés les uns des autres, sans aucun détour pour faciliter l'écoulement des spectateurs.

Les personnes placées à l'orchestre arrivaient par deux entrées latérales qui les conduisaient de plein pied à leurs sièges.

La partie la plus élevée du théâtre était fermée par un portique, le plus souvent orné de statues.

Manière de se placer au théâtre. — Dans les commencemens du théâtre, il y eut un arrêté du sénat portant défense aux citoyens de s'asseoir aux théâtres situés à Rome et à un mille environnant, afin que l'on put dire qu'un Romain, même dans ses divertissemens, était toujours debout.

Marcus-Emilius Lepidus construisit un théâtre en bois garni de sièges. A partir de cette époque, les spectateurs furent assis.

Jusqu'en 558, le sénat, l'ordre des chevaliers, le peuple furent mêlés ; en ce temps-là, Attilius Suranius et Scribanius Libo suivirent le conseil de Scipion l'Africain, et séparèrent aux jeux célébrés en l'honneur de la mère des Dieux (Megalesia, la veille des nones d'avril), le sénat du reste des spectateurs. Cette mesure indisposa beaucoup la multitude et la

Digitized by Google

refroidit singulièrement à l'égard de Scipion, qui jusqu'alors avait été très populaire.

Ce ne fut qu'en 688 qu'on sépara les chevaliers du peuple. On fit une loi à ce sujet, dont, au dire de Florus, L. Roscius Otho, tribun, serait l'auteur. Il y était dit que les chevaliers romains riches de 400,000 sesterces (40,000 fr.), auraient quatorze degrés au théâtre pour voir les jeux, excepté cependant ceux qui auraient fait le métier de balladin ou qui auraient dissipé tout leur bien en débauches.

Auguste, voyant un grand nombre de chevaliers qui ne pouvaient prendre place sur les 14 degrés, faute d'avoir le capital demandé par la loi Roscienne, permit par la loi Julienne, à tous les chevaliers qui avaient eu 400,000 sesterces, ou dont les parens avaient possédé cette somme, de prendre place sur les 14 degrés.

Ainsi fut créé le *Jus sedendi in theatro*, et l'on distingua au théâtre trois sortes de places : *Orchestra*, *Equestria*, *Popularia*.

Orchestra. — C'étaient les places de l'orchestre. Elles étaient occupées par les consuls, les sénateurs, les vestales, les hauts fonctionnaires et les ambassadeurs étrangers. La place d'honneur était le milieu de l'orchestre, en face et le plus près du pulpitum. L'empereur y prenait place, assis sur sa chaise curule. A son entrée, tout le monde se levait et on applaudissait.

Equestria. — Derrière l'orchestre, sur ces quatorze premiers degrés, s'asseyaient les chevaliers et les tribuns militaires.

Popularia. — Les autres degrés jusqu'au portique étaient occupés par le peuple.

L'ensemble des gradins s'appelait *Cavea*. Chaque rang de gradins était désigné par les mots de *Cavea prima*, *Cavea secunda*, *ultima*, selon qu'ils étaient plus ou moins rapprochés de la scène.

Les places étaient d'autant meilleures qu'elles étaient plus rapprochées de la scène. Elles étaient indiquées par une ligne marquée sur la pierre et étaient numérotées.

Digitized by Google

Quelquefois on assignait publiquement à certains citoyens des places distinguées pour leur faire honneur. Il paraît que celui qui donnait les jeux avait le droit d'offrir des places plus honorables aux personnes auxquelles il voulait témoigner des égards.

On appelait *Locarii*, de pauvres citoyens qui, venant de bonne heure, s'emparaient d'un siège et l'abandonnaient ensuite pour quelqu'argent à ceux qui se rendaient tard au spectacle.

Le théâtre était couronné par un portique. C'était là que se plaçaient les dames romaines, le plus souvent couchées dans leurs litières. Un décret d'Auguste leur défendait de s'asseoir sur les degrés.

Quelquefois le portique ne faisait pas tout le tour des gradins. Il était relié aux cornes du théâtre par des degrés où prenaient place les gardes chargés de maintenir l'ordre.

Au dessus du portique, on remarque, dans certains théâtres, jusqu'à quatre degrés superposés. C'était là où on reléguait les esclaves, les filles publiques.

Les personnes placées à l'orchestre y faisaient porter leurs sièges. Les fonctionnaires à chaise curule s'asseyaient sur leurs chaises d'ivoire. Tibère et Séjan parurent un jour à l'orchestre assis sur des sièges d'or.

Les gradins sur lesquels prenaient place les chevaliers et le peuple étaient quelquefois recouverts de planches ou de tapis. Ce fut Caligula qui le premier fit couvrir ainsi les gradins.

Cette innovation donna lieu à ce mot d'Aristipe, auquel on demandait à quoi pouvait servir la civilisation : « A empêcher qu'au théâtre une pierre ne soit sur une pierre. »

Un passage de Lampridius nous apprend qu'autrefois les spectateurs portaient la toge lorsqu'ils assistaient aux représentations, mais Commode les obligea de venir avec la *punela*, sorte de manteau court.

Si le vent ne permettait pas de tendre le velarium, les Romains couvraient leur tête du chapeau tœssalien, chapeau à large bord, retenu sous le menton par un ruban, ou bien encore ils avaient recours aux

Digitized by Google

ombrelles (umbrello) ou des capuchons (cuculli) pour se soustraire aux rayons du soleil.

VI.

Des Vases acoustiques (Echea).

Quelques précautions que prissent les architectes dans la construction des théâtres pour observer scrupuleusement toutes les lois de l'acoustique, il devait arriver dans ces vastes enceintes renfermant jusqu'à 30,000 spectateurs, que la voix de l'acteur se perdait dans l'espace et n'arrivait pas aux oreilles d'une grande partie de l'auditoire; pour remédier à cet inconvénient, on eut recours à certains vases acoustiques.

Ces vases, en forme de cloche ou de timbre, étaient d'airain, établis dans des proportions géométriques, sonnant à la quarte, à la quinte les uns des autres, et formaient tous les accords jusqu'à la double octave. On les arrangeait suivant les différentes proportions des trois genres de musique, qui étaient l'*Enermotique*, le *Chronométrique* et le *Diatonique*.

On les plaçait dans de petites chambres creusées sous les degrés, en ayant soin qu'ils ne touchassent pas la muraille et laissant tout autour et au dessus d'eux un espace vide. Les voûtes de ces petites chambres devaient avoir la même courbure que les vases, afin de donner toute la liberté possible au retentissement. Quant aux vases eux-mêmes, ils étaient renversés, soutenus par des coins d'un demi-pied de haut, l'embouchure tournée du côté de la scène, de telle sorte que la voix, sortant de la bouche des acteurs comme d'un centre, se portait circulairement vers les corridors ou paliers, et venait frapper la concavité des vases qui renvoyaient le son plus fort et plus clair.

Il y avait treize de ces vases à chaque précinction.

Ce fut L. Mumius qui introduisit à Rome l'usage des vases acoustiques. Il rapporta ceux qui se trouvaient au théâtre de Corinthe, et il les fit servir aux jeux qui se donnèrent à l'occasion de son triomphe.

Digitized by Google

VII.

Décors, Mises en Scène, Machines.

Nous avons dit que trois portes s'ouvraient sur la scène, la porte Royale et les portes des Étrangers. Ces portes étaient fermées aux trois quarts par des espèces de pyramides à trois faces et tournant sur pivot. Sur chaque face étaient clouées des tapisseries qui composaient les décors du fond.

Si on jouait la tragédie, les tapisseries présentaient aux yeux des spectateurs des colonnes, des frontons élevés, des statues, des palais, tout ce qui respirait la grandeur et la majesté.

Quant à l'ensemble du décor, la ville devait se trouver à gauche; au fond était le palais, à droite la campagne.

Pour la comédie, c'était des maisons ordinaires avec balcon, croisées, etc. Le bâtiment le plus considérable était au milieu, celui du côté droit était un peu moins élevé, et celui qui était à gauche représentait une hôtellerie.

Pour la satyre, les décorations étaient champêtres, bocages, cavernes, montagnes. La caverne occupait le milieu de la scène, à droite quelques maisons rustiques, à gauche un vieux temple ruiné.

Dans la manière de disposer les décors, l'objet principal occupait le milieu du théâtre; la perspective était ménagée sur les côtés, à l'encontre de ce qui se fait dans nos théâtres modernes.

Pour ajouter à la vérité de la mise en scène, on plaçait des objets réels sur la scène; on la décorait quelquefois de guirlandes de fleurs ou de feuillage.

Si la scène devait représenter un intérieur, on plaçait l'*Encyclème*, machine ouverte, de forme semi-circulaire, imitant l'intérieur d'une chambre. On la faisait avancer devant la porte Royale que l'on laissait ouverte.

Les changemens à vue étaient connus des Romains (*scena ductilis*). Les

Digitized by Google

décorations étaient tout-à-coup substituées à d'autres. Quelquefois la seule décoration du fond changeait, *siparia*.

Servius nous apprend que ces changemens se faisaient ou par des feuilles tournantes, *versatiles*, qui changeaient en un instant la face de la scène, ou par des châssis, *conductiles*, qui se tiraient de part et d'autre, comme ceux de nos théâtres. Mais il ajoute qu'on levait la toile à chacun de ces changemens ! ils ne se faisaient donc pas aussi rapidement que les nôtres. D'ailleurs, comme les aîles de la scène sur lesquelles la toile portait n'avançaient que de la huitième partie de sa longueur, ces décorations, qui tournaient derrière la toile, ne pouvaient avoir au plus que cette largeur pour leur circonférence. Ainsi, il fallait qu'il y eut au moins dix feuilles sur la scène, huit de face et deux en aîles ; comme chacune de ces feuilles devait fournir trois changemens, il fallait nécessairement qu'elles fussent doubles et disposées de manière qu'en demeurant pliées sur elles-mêmes, elles formassent une des trois scènes, et qu'en se tournant ensuite les unes sur les autres, de droite à gauche ou de gauche à droite, elles formassent les deux autres.

Aux extrémités de la scène se trouvaient deux petites allées en retour. De l'une à l'autre on tendait une tapisserie qui remplissait l'office de ce que nous appelons la toile. Quand elle était baissée, elle se logeait sous le proscenium, de telle façon qu'on dressait la toile pour dérober la scène aux yeux des spectateurs, on la baissait lorsque la comédie commençait. On appelait *exostra*, la machine à l'aide de laquelle on levait ou on baissait cette toile.

Ovide en donne une idée très exacte dans ses métamorphoses, après avoir parlé des hommes armés qui naquirent des dents du dragon semées par Cadmus :

« Alors, prodige étonnant et incroyable ! les mottes de terre commencèrent à s'entr'ouvrir, et du milieu du sillon on vit sortir des pointes de piques, des panaches, des casques, ensuite des épaules et des bras armés d'épée, de boucliers, de javelots, enfin une moisson de combattans acheva

Digitized by Google

de paraître. Ainsi, quand on dresse la toile (*aulæum*), on voit s'élever peu à peu les figures qui y sont tracées ; d'abord l'on n'en voit que la tête, ensuite elles se présentent peu à peu, se découvrent insensiblement, elles paraissent enfin tout entières, et semblent se tenir debout sur le bord de la scène. »

Toutes les décorations étaient en tapisserie. Les Romains en attribuaient l'invention à un certain Agatharcus, qui vivait du temps d'Eschyle, et qui consigna dans un livre les secrets de son art.

Il y avait des machines fort compliquées pour faire apparaître, selon les besoins de la pièce, les divinités, tantôt celles du ciel, tantôt celles des bois et des campagnes ; le plus souvent les divinités de l'âme : Achelaüs, Protée, Arétuse, comme dans l'Œdipe à Colonne, et en général les pièces de Sophocle.

Eschyle faisait aussi un grand usage de cette apparition des dieux. On voyait, dans Prométhée, non-seulement le vieux Océan parcourir les airs, monté sur un griffon, mais tout le chœur des Océanides, composé au moins de quinze nymphes, traverser le ciel sur un char ailé.

Au-dessus de la scène, se plaçaient les divinités célestes, au-dessous, les divinités infernales ; les divinités maritimes paraissaient sur les côtés.

Trois sortes de machines étaient en usage. Les unes qui faisaient traverser le théâtre aux divinités sans descendre jusqu'en bas, les autres qui descendaient les dieux sur la scène, les troisièmes qui les élevaient, les soutenaient dans l'air, les faisaient voler pour ainsi dire (*kradé*).

Il faut ajouter les machines qui sortaient de dessous le théâtre, et qui étaient des espèces de trappes dont la force consistait en cordes, roues, contrepoids, et qui servaient à élever les acteurs au niveau de la scène et à les descendre sous le théâtre (*anapeisma*).

Quoique ces machines eussent assez de rapport avec celles de nos cintres, comme le théâtre des anciens avait toute son étendue en largeur, et que d'ailleurs il n'était pas couvert, les mouvemens en étaient fort différens, car, au lieu d'être emportées comme les nôtres par des châssis

Digitized by Google

coulant sur les charpentes du plafond, elles étaient guindées à une espèce de grue dont le cou passait dessus la scène et qui, tournant sur elle-même pendant que les contre-poids faisaient monter et descendre ces machines, leur faisait décrire des courbes composées de son mouvement circulaire et de leur direction verticale, c'est-à-dire une ligne en forme de vis de bas en haut, à celui qui ne faisait que monter et descendre d'un côté du théâtre à l'autre.

Les contre-poids faisaient aussi décrire différentes demi-ellipses aux machines qui, après être descendues d'un côté jusqu'au milieu du théâtre, remontaient de l'autre jusqu'au-dessus de la scène, d'où elles étaient toutes rappelées dans un endroit du proscenium, où leurs mouvemens étaient placés.

On trouvait en outre le *théologien*, lieu où les dieux paraissaient pour passer au-dessus de la scène. Il fallait un théologien pour représenter l'Ajax de Sophocle et l'Hyppolite d'Euripide.

C'est cette machine dont les savans de l'antiquité ont tant condamné l'usage, parce qu'elle était une ressource commode pour *le mauvais poète*; quand l'intrigue de sa pièce était embarrassée, au lieu d'en sortir par des moyens ingénieux et par un dénouement naturel, il se tirait d'affaire en introduisant sur le théologien un Dieu qui, par un pouvoir surnaturel, ramenait des pays éloignés un homme absent de sa patrie, rendait subitement la santé à un malade, la liberté à un prisonnier.

Keraunoscopion, sorte de guérite d'où Jupiter lançait sa foudre sur les coupables.

Et enfin le *Brontoin*, qui était l'endroit où, avec des chaudrons remplis de cailloux ou des outres gonflées d'air, on imitait le bruit du tonnerre, de l'orage, des chars.

Digitized by Google

VIII.

Costumes et Masques.

Deux petites statuettes de la villa Maffei nous indiquent que les acteurs portaient pour vêtement de dessous une tunique à manches longues et étroites, venant serrer le poignet, contrairement à la mode ordinaire, qui était de porter des tuniques sans manches ou à manches excessivement courtes, s'arrêtant tout au plus à l'avant-bras. Les figures comiques en question portent des espèces de culottes et des bas qui ne semblent former pour ainsi dire qu'une seule pièce.

Par-dessus cette tunique, les acteurs portaient un habillement qui devait les faire distinguer de fort loin.

Dans la tragédie, les principaux personnages portaient la *syrma*, sorte de robe à queue, ou la robe *prétexte*.

Les rois latins paraissaient tenant à la main le bâton augural (*lituus*), qui ressemblait beaucoup aux crosses de nos évêques.

Les empereurs romains étaient ornés des insignes du commandement militaire, du *paludamentum*, manteau de pourpre. Ils étaient couronnés de lauriers et accompagnés de leurs gardes.

Les reines avaient la tête couverte d'un voile couleur de feu (*flammeum*), et la syrma.

Les exilés arrivaient sur la scène vêtus de noir ou d'habillemens de couleur sombre.

Les acteurs de la comédie étaient revêtus du *pallium*, manteau grec, dans les comédies imitées du grec, et dont le sujet était grec ; de la *toge*, dans les pièces complètement latines ; de la *prétexte*, dans les comédies se rapprochant de la tragédie ; enfin, de la *trabia*, dans les pièces qu'inventa Mélissus, où paraissaient les magistrats et les prêtres.

La trabia différait de la prétexte en ce que cette dernière était seulement garnie à l'extrémité d'une bordure de pourpre, tandis que la trabée

Digitized by Google

était ornée d'un grand nombre de bandes et de baguettes de pourpre mises en travers, à la manière des poutres (*instar trabeum*, d'où est venu trabea), soit que ces bandes fussent peintes dans l'étoffe, soit qu'elles y fussent cousues.

Les masques de femmes portaient de longues chevelures flottantes ; le principal personnage de femme portait les cheveux noués sur le front ou le *corimbium* des jeunes filles.

Les valets de comédie avaient par-dessus la tunique à longues manches étroites, une casaque courte avec demi-manches.

Les débauchés portaient à la main un bâton droit, les paysans un bâton courbé (*pedum*).

On reconnaissait les dieux à leurs attributs : Jupiter à sa foudre, Bacchus à son thyrse, Apollon à sa lyre, etc.

Sophocle donna le premier le *cothurne* aux acteurs tragiques. C'était une chaussure avec une semelle de liège de la hauteur de la main, ordinairement de couleur rouge, et qui montait jusqu'au milieu de la jambe. Il pouvait se mettre indifféremment à l'un ou à l'autre pied.

Le *soccus* était la chaussure des personnages de la comédie ; il était moins élevé que le cothurne, et venait de Thrace. C'était la chaussure ordinaire du peuple.

Les mimes chaussaient une sorte de sandale de bois ou de fer appelée *scabella*, qui faisait du bruit quand ils dansaient.

Les musiciens portaient de longues robes bigarrées, parsemées de fleurs, et qui tombaient jusque sur les talons. Bathylus d'Ephèse introduisit chez les musiciens la mode de porter des chaussures de femmes.

Les danseurs étaient vêtus de courtes tuniques, portaient la chevelure frisée, parsemée de paillettes d'or. Ils dansaient quelquefois avec des robes flottantes, tenant la ceinture à la main.

Hors du théâtre, les acteurs portaient aussi des robes bigarrées et parsemées de fleurs, ou la *crocota*, habit de femme couleur safran.

Les Masques. — Les acteurs de tous genres, sauf les mimes, portaient

Digitized by Google

des masques. Ces masques ne couvraient pas que la figure, mais comme un casque ils enveloppaient toute la tête et venaient s'appuyer sur les épaules.

Ils étaient en bois, en écorce, le plus souvent en cuir doublé de toile. Ils étaient horribles à voir: yeux louches, sourcils élevés ou abaissés, front large, nez camus, menton allongé, lèvres de travers, barbe épaisse, physionomie gaie ou triste.

Vers la bouche, ils renfermaient un appareil composé de plusieurs lames de cuivre, dont le but était de renforcer la voix. Aulu-Gell prétend que c'était là l'emploi principal du masque, et que *persona*, masque, venait de *personare*, résonner.

Selon Horace, Eschyle serait l'inventeur des masques, mais il est contredit par Aristote, fort compétent en la matière, qui prétend que de son temps on n'en connaissait pas l'inventeur.

Quintilien, parlant des théâtres, dit: « Les compositeurs de déclamations, lorsqu'ils mettent une pièce au théâtre, savent tirer des masques même le pathétique. Dans les tragédies, Niobé se montre avec un visage triste, et Médée annonce l'atrocité de son caractère par sa physionomie. La force et la fierté sont dépeintes sur les masques d'Hercule, celui d'Ajax présente un homme hors de lui-même. »

Puis, quelques lignes plus bas :

« Dans les comédies, les masques des valets, des marchands d'esclaves et des parasites, ceux des hommes grossiers, soldats, vieilles, courtisanes, ont tous leur cachet particulier. On distingue par le masque le vieillard austère d'avec le vieillard indulgent, les jeunes gens qui sont sages d'avec ceux qui sont débauchés, une jeune fille d'une matrone.

« Si le père, qui remplit les principaux rôles dans la comédie doit être content, quelquefois fâché, il a un des sourcils de son masque élevé, l'autre rabaissé, et a grand soin de montrer aux spectateurs celui des côtés de son masque lequel convient à la situation présente. »

Lucien aussi a parlé des masques tragiques et de tous les autres ; c'est

Digitized by Google

celui qui a jeté le plus de jour sur la matière. Voici comment, dans son dialogue sur la saltation, un des interlocuteurs s'exprime :

« Considérons la tragédie par ses habillemens: est-il rien de plus hideux que de voir un homme d'une taille démesurée, monté sur de hautes échasses, se couvrir la tête d'un masque énorme, effrayant, et ouvrant une grande bouche comme pour dévorer les spectateurs? Je laisse là ce faux estomac et ce ventre postiche dont on a grand soin de le garnir pour le faire paraître d'une grosseur proportionnée à la hauteur de sa taille. Je ne le représenterai pas non plus se démenant sous cette immense et lourde enveloppe, fredonnant des vers iambes, modulant des aventures lamentables, et mettant toute son attention à bien faire sortir sa voix.

« Dans la tragédie, lit-on dans le même dialogue, les acteurs sont montés sur des espèces d'échasses, ils portent des masques dont la bouche est d'une ouverture énorme, et d'où sortent avec fracas des mots graves et sententieux. Dans la comédie, les acteurs, vêtus et chaussés à l'ordinaire, ne crient pas si haut, mais leurs masques sont encore plus ridicules que les premiers. »

Les danseurs portaient aussi des masques, mais c'était des masques à physionomie ordinaire.

Au nombre des folies de Néron, Suétone rapporte que lorsque cet empereur montait sur le théâtre et représentait un Dieu ou un héros, il avait l'audace de porter un masque fait d'après son visage; s'il représentait une déesse, le masque était le portrait exact de la femme dont il était amoureux.

Les masques faisaient perdre aux spectateurs le plaisir de jouir du jeu de la physionomie, mais c'était là une nécessité, car il ne faut pas *oublier* la vaste étendue des théâtres anciens, et on comprendra qu'il y avait entre les acteurs et les spectateurs les plus rapprochés une distance si considérable, qu'il n'était pas possible de distinguer aucun changement, aucune altération dans le visage des acteurs, et ce fut sans doute parce qu'on était privé de cette partie très intéressante de l'éloquence du corps,

Digitized by Google

qu'on mit tant d'attention à perfectionner toutes les autres parties de l'action théâtrale, et qu'on porta si loin l'art du geste et celui de la déclamation soutenue alors d'une musique dont le mérite principal n'était pas de plaire seulement à l'oreille, mais de peindre et d'exprimer les mouvemens et les affections de l'âme.

Quoiqu'il en soit, il résulte de tout ceci, et surtout de cette grande dimension des théâtres, que, chez les anciens, les accens de la voix, l'articulation, le geste, tout devait être exagéré. Le jeu du visage, qui, chez les modernes, est presque aussi éloquent que la parole, était perdu pour eux; leurs masques et leurs vêtemens étaient quelque chose de monstrueux; leur usage de faire jouer les rôles de femmes par des eunuques, prouve combien toutes les finesses, toutes les délicatesses de l'imitation leur étaient interdites par cet éloignement de la scène qui en sauvait les difformités.

IX.

Police des Théâtres.

Les représentations théâtrales étaient annoncées par le moyen d'affiches contenant l'ordre et la composition des spectacles, le titre des tragédies, comédies ou satyres que l'on devait jouer, le nom des spectateurs qui paraîtraient sur la scène. Ces affiches étaient placardées sur les murs de Rome, aux endroits les plus fréquentés. On en envoyait en province pour attirer autant de monde que possible.

Le jour de la représentation arrivé, lorsque c'était de grandes fêtes, le public se rendait d'abord dans un temple où il assistait à un sacrifice en l'honneur du dieu pour lequel la fête était donnée, puis de là on se rendait en cortège et en grande pompe au théâtre. On avait remis à chaque citoyen un billet nommé *tessera*, qui lui indiquait la place à laquelle il avait droit; arrivé au théâtre, il remettait sa tessera à un des *designatores*, sorte d'huissiers, qui lui faisait prendre possession de sa place.

Digitized by Google

L'orchestre et les gradins suffisamment garnis de spectateurs, un acteur subalterne arrivait sur le pulpitum, annonçait l'ordre du spectacle et ce que l'on allait immédiatement jouer.

A la fin de la pièce, le public applaudissait pour marquer sa satisfaction ; il sifflait et trépignait pour montrer son mécontentement.

« On applaudissait, dit Suétone, et il y avait trois sortes d'applaudissemens :

« Les *bombi*, qui ressemblaient à des bourdonnemens d'abeilles ; c'était un murmure flatteur n'osant devenir un applaudissement bruyant dans la seule crainte d'interrompre la pièce ;

« *Imbrices*, qui ressemblaient à la pluie tombant sur des tuiles ;

« *Testæ*, bruit analogue à celui qui est produit par des cruches qui se cassent. »

Les acclamations étaient la plus haute expression du contentement des spectateurs ; on cite la comédie de Vacuvius comme ayant eu maintes fois les honneurs de l'acclamation.

Dans le principe, l'acclamation n'avait rien de précis ; chacun manifestait son admiration à sa manière, mais sous les empereurs, ce mouvement impétueux devint un art soutenu et étudié. Un musicien donnait le ton, les spectateurs faisaient deux chœurs et répétaient alternativement la formule d'acclamation.

L'acteur qui se trouvait le dernier en scène à la fin de la comédie, ne manquait pas de solliciter les applaudissemens du public en prononçant les mots ordinaires : *Valete et plaudite.*

On commença à siffler sous Auguste. Le public romain était très difficile et ne passait pas la moindre chose aux acteurs en représentation. On ne se contentait pas de siffler avec la bouche ; pour faire plus de bruit, on avait recours à plusieurs sifflets réunis en manière de flûtes de Pan.

Néron inventa la claque ; mécontent de la froideur que lui manifestaient les citoyens romains, lorsqu'il paraissait sur la scène, il fit remplir le théâtre de sa garde prétorienne et de gens gagés. Il songeait sans doute à

Digitized by Google

ces applaudissemens, lorsque, forcé de se percer de son épée, il s'écria douloureusement: Est-ce donc ainsi que devait mourir le meilleur joueur de flûte du monde !

Les acteurs avaient des souffleurs (*monitores*), qui les suivaient sur la scène et semblaient être leurs confidens ou leurs esclaves.

Il y avait aussi une sorte de régisseur, *kæco*, qui rétablissait le silence, commandait l'attention, portait la parole pour l'acteur lorsque celui-ci voulait dire quelque chose qui lui fut personnel. Il communiquait les ordres de l'empereur.

La police générale appartenait à l'édile. Des gardes étaient placés de distance en distance pour maintenir l'ordre. Dans le théâtre même, il y avait des cachots où l'on renfermait les perturbateurs.

Enfin, il y avait des esclaves qui, lorsque le spectacle finissait tard, éclairaient la sortie du théâtre. Xiphilmus, dans Tibère, raconte que Veianus fit reconduire les spectateurs par 500 porte-flambeaux Ce fait prouve en outre que, si les représentations théâtrales avaient lieu la plupart du temps au milieu du jour, il serait faux d'avancer, comme beaucoup l'ont fait, qu'elles n'avaient jamais lieu une fois le soleil couché.

X.

De ceux qui donnaient les Jeux.

En Grèce, le théâtre n'était pas gratuit. Solon fit monter le prix des places à une drachme (90 centimes). Mais ce prix parut trop élevé; on le réduisit à la troisième partie de la drachme, à deux oboles (30 cent.) La recette servait à payer les acteurs, à indemniser l'architecte des frais de construction du théâtre. Les deux oboles furent plus tard prises au trésor public pour être fournies aux citoyens qui désiraient assister aux représentations théâtrales. Il y eut même une loi qui punissait de mort quiconque aurait proposé de retrancher cette allocation, quand bien même les besoins de la guerre l'auraient impérieusement exigée.

Digitized by Google

A Rome, le théâtre était gratuit; l'état et celui qui donnait les jeux faisaient tous les frais.

C'était les magistrats qui donnaient les jeux, le plus souvent les édiles, quelquefois les préteurs, les questeurs, les consuls, les prêtres, plus tard les empereurs.

Les édiles exerçaient une sorte de censure sur les pièces que l'on devait jouer; ils avaient le droit de faire brûler celles qui leur semblaient mauvaises. Ayant la surintendance des jeux, la principale fonction des édiles majeurs et curules, ainsi nommés par opposition aux édiles plébéiens, était de faire célébrer les jeux, de donner des comédies ou des combats de gladiateurs au peuple.

Voici dans quelles circonstances fut fondée la charge d'édile curule:

L'édilité du peuple gagnait beaucoup d'importance, les patriciens et les enfans des sénateurs voulurent y avoir part; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour y parvenir, elle ne tarda pas à se présenter.

Les tribuns ayant obtenu un consulat pour le peuple, et les patriciens un préteur de leur ordre, le sénat crut qu'il fallait remercier publiquement les dieux de ce commencement d'union par des sacrifices et par les grands jeux; il ordonna donc aux édiles de donner les jeux, mais ceux-ci s'en étant excusés sur la grande dépense qu'il fallait faire, les patriciens dirent qu'ils étaient prêts, pour l'honneur et le service des dieux, à faire cette dépense, à la condition toutefois qu'on les admettrait à l'édilité. Ces offres furent agréées, et M. Furius Camillus, dictateur, nomma, par ordre du sénat, deux patriciens qui furent créés édiles curules l'an 385 ou 388 de Rome. Les deux premiers édiles furent Cornélius Quintus Capitolinus et P. Cornélius Scipio.

Ces édiles avaient droit de se faire porter en litière et de s'asseoir sur la chaise curule ornée d'ivoire; ils portaient la prétexte et avaient des licteurs qui marchaient devant eux avec des faisceaux de verges. Les édiles plébéiens ne jouissaient d'aucun de ces priviléges.

L'obligation de donner les jeux était pour les édiles curules une cause

Digitized by Google

de ruine. Les fonds publics et les amendes que l'on pouvait consacrer à ce genre de dépenses était fort peu de choses. Les édiles se faisaient d'ailleurs une obligation de ne pas y toucher, espérant gagner davantage par ce désintéressement et cette libéralité la faveur du peuple, et parvenir plus facilement aux charges de la république dont l'édilité était le premier degré. Cette tactique manquait rarement son but.

Les simples particuliers avaient le droit de donner les jeux, surtout pendant les saturnales et les quinquennales. Le donneur des jeux s'appelait *editor* ou *dominus ludorum ;* Auguste lui donna le nom de *munerarius.* Pendant tout le temps que duraient les jeux, quoiqu'il ne fut que simple citoyen, il avait le droit de porter les insignes de la magistrature.

Quelquefois les jeux étaient suivis d'espèces de loterie. Stella donnant de grands jeux, fit jeter d'un lieu élevé du théâtre de petites planches sur lesquelles étaient gravées mille choses diverses qui étaient données en nature aux spectateurs assez heureux pour attraper ces tablettes.

Héliogabale organisa aussi de ces loteries ; il se plaisait à les composer moitié de lots sérieux, moitié de lots comiques : il y en avait de dix chameaux et de dix mouches, de dix livres d'or et de dix livres de plomb, de dix autruches et de dix œufs.

Marc-Aurèle fit distribuer des mouchoirs à tous les spectateurs pour essuyer la sueur de leur visage et marquer les applaudissemens.

Adrien dépensa jusqu'à dix millions en pareilles prodigalités.

Voilà ce que ces folles dépenses inspiraient à saint Ambroise :

Magistratus in theatris, mimis et athletis, gladiatoribus aliisque hujus modi generibus totum patrimonium suum largitur et prodigit ut unius horæ favorem populi adquiret.

Et comme contraste, Cicéron, dans sa plaidoirie pour Milon, implorait l'indulgence des juges, qui ne devait pas manquer, disait-il, à un client qui avait mangé trois fois sa fortune dans les jeux qu'il avait donnés au peuple romain, *tria patrimonia in has res effudisset.*

Digitized by Google

Ces libéralités n'eussent pas été du goût de Caton, à en juger par ce passage de Plutarque:

Favonius ayant été édile par le crédit de Caton, celui-ci l'aida à se bien acquitter des fonctions de sa charge, et régla toutes les dépenses des jeux. Il voulut qu'au lieu de couronnes d'or que les autres donnaient aux acteurs, aux musiciens et aux joueurs de flûte, on leur donnât des branches d'oliviers, comme on faisait aux jeux olympiques; au lieu de riches présens que les autres distribuaient, il fit donner aux Grecs quantité de poireaux, de raves, de céleris, et aux Romains des pots de vins, de la chair de pourceau, des figues, des concombres, des brassées de bois, etc.

Plutarque ne dit pas si cette innovation fut du goût des acteurs et du public. Il nous est permis d'en douter.

XI.

Des principaux Théâtres de Rome et de ceux qui les construisirent.

Dans le principe, les théâtres, construits en bois, ne restaient *debout* que le temps nécessaire pour les représentations. Les jeux terminés, on les démolissait et on employait les charpentes à d'autres usages.

Valerius Messala et Cassius Honginus voulurent construire un théâtre en pierres sur le mont Palatin, près de la Louve, mais Scipion Nasica, prévoyant les effets désastreux du théâtre sur les mœurs des Romains, s'y opposa avec tant de force et de persévérance, qu'ils furent obligés de renoncer à leur projet.

Pompée, voyant le magnifique théâtre de Mytilène, eut l'idée d'en construire un semblable à Rome, ce qu'il fit l'an 669, sous son deuxième consulat. Le théâtre qu'il fit construire pouvait contenir jusqu'à 40,000 spectateurs; il y déploya un luxe inusité; aussi, de peur d'être repris par les censeurs, il fit faire une chapelle en l'honneur de Vénus, et invita le peuple à la cérémonie de la dédicace de cette chapelle, disant que, pour plus de commodité, il a fait disposer des sièges comme au théâtre. Cette

Digitized by Google

fourberie caractérise bien cette époque de transition de la république romaine passant à l'empire. Il n'y avait plus au fond des cœurs l'amour de la liberté ni de la vertu, et cependant on en voulait conserver les apparences; on n'avait pas encore ce cynisme du vice qu'on devait étaler si complaisamment à l'ère des empereurs.

Ce trait de Pompée a d'ailleurs un digne pendant, il ne sera peut-être pas hors de propos de le rapporter ici; Cæsar en est l'auteur. A la chûte des rois, un édit parut sur les médailles, défendant qu'à l'avenir on frappât sur les monnaies l'effigie des personnes vivantes; les tribuns monétaires pouvaient faire frapper le portrait de leurs ancêtres, mais ils devaient être punis de mort en cas qu'ils voulussent reproduire leur propre effigie. Q. Cæsar, grand pontife, fit frapper une médaille d'argent au revers de laquelle étaient les insignes du grand prêtre, à la face un éléphant, et en exergue : *Cæsar*. Quand cette médaille parut dans le public, ce fut une grande rumeur parmi les républicains; Cæsar violait ouvertement la loi, Cæsar ne se donnait plus la peine de cacher ses intentions, Cæsar était un traître qui courait à la tyrannie, il fallait lui donner une leçon ou c'en était fait de la république. Le futur dictateur, averti de ce qui se passait, parut subitement au forum : Que ne vous êtes-vous pas adressé à moi tout d'abord, dit-il à ses détracteurs, je vous aurai appris que ce qui excite si fort votre bile est la chose la plus simple et la plus inoffensive: vous me reprochez d'avoir mis Cæsar sur une monnaie, mais sachez donc que Cæsar est un mot punique qui signifie éléphant, je n'ai donc fait que mettre le mot à côté de la chose. »

Les rieurs furent du côté de César, et il ne fut plus question de la médaille; seulement, quelque temps après, parurent des monnaies avec le même mot Cæsar, mais, pour qu'il n'y ait plus de méprise, le portrait du dictateur avait remplacé la figure de l'éléphant. Le tour était joué.

M. Scaurus, étant édile, fit construire le plus magnifique, le plus splendide théâtre qu'on eut encore vu. La scène avait un triple rang de colonnes: les premières étaient de marbre, les secondes de cristal, les troi-

Digitized by Google

sièmes enfin étaient dorées. Elles étaient au nombre de 360 et avaient 12 mètres 66 cent. d'élévation. 3,000 statues d'airain étaient placées entre les colonnes ; puis, de tous côtés, de magnifiques peintures, de superbes tapisseries, de brillantes mosaïques; ce théâtre, renfermant 80,000 spectateurs, ne servit que six semaines; quand les jeux furent donnés, Scaurus fit transporter à sa maison de campagne, *Tusculum*, la plupart des objets d'art qui avaient brillé pendant les représentations. Par suite de la malveillance des esclaves, cette maison de campagne brûla, et l'on évalua à H. S. (cent millions de sesterces ou douze millions de notre monnaie) la perte des choses précieuses qui s'y trouvaient. (PLINE.)

Un historien ajoute au récit de Pline qne l'entrepreneur, chargé de l'entretien des égoûts de Rome, se crut obligé d'exiger de Scaurus qu'il s'engageât à payer le dommage que le transport de tant de colonnes si pesantes pourrait causer aux voûtes des égoûts, qui, depuis Tarquin, depuis 700 ans, étaient restées immobiles.

C. Scribonius Curion, voulant se singulariser et dépasser tout ce qui avait été fait jusqu'à lui, construisit (an 703 de Rome) deux *théâtres en* bois tournant sur pivots; à un moment donné, les théâtres se rejoignaient et formaient un amphithéâtre. Ces théâtres étaient établis aux extrémités d'un fond nommé Argilète, au pied du Capitole. Ils avaient été consacrés par Auguste.

« Ce qu'il y a de plus étonnant dans tout ceci, dit Pline, c'est l'extravagance du peuple romain. Elle a été assez grande pour l'engager à s'asseoir sur une machine si mobile et si peu solide. Ce peuple, vainqueur et maître de la terre, ce peuple qui, à l'exemple des dieux dont il est l'image, dispose des royaumes et des nations, le voilà suspendu dans une machine, applaudissant au danger dont il est menacé. Pourquoi faire si peu de cas de la vie des hommes? Pourquoi se plaindre des pertes que nous avons faites à Cannes? Une ville abîmée dans un gouffre de la terre entr'ouverte remplit l'univers de deuil et d'effroi, et voilà tout le peuple romain renfermé pour ainsi dire en deux vaisseaux, et qui, soutenu seu-

Digitized by Google

lement par deux pivots, regarde tranquillement le combat qu'il se livre à lui-même, en danger de périr au premier effort qui dérangera quelques pièces de ces machines. Est-ce donc en élevant les tribus dans les airs qu'on vient à bout de plaire aux dieux et de mériter leurs faveurs? Que ne fera pas dans la tribune aux harangues, que n'osera entreprendre sur un peuple, celui qui avait pu lui persuader de s'exposer à un danger pareil? »

Le plus petit des théâtres de Rome était celui de Marcellus. Il contenait 22,000 spectateurs. Il fut consacré par Auguste à la mémoire de Marcellus, son neveu, fils adoptif et son gendre, mort en 751, à l'âge de 20 ans.

Le théâtre de Marcellus subsiste encore dans un bel état de conservation. Ce théâtre et celui d'Orange sont ceux qui peuvent fournir les données les plus précieuses sur le sujet dont nous nous occupons.

Balbus construisit un théâtre qui fut consacré par Claudius; Trajan en fit faire un au Champ-Démon, mais il fut détruit par Adrien.

Catulus fit recouvrir la scène d'un théâtre d'un placage d'ébène. Néron, pour régaler Tiridate, fit, dans cette fameuse journée d'or, dorer la scène ainsi que toutes les machines et tous les décors. Il y avait un velarium de pourpre brodé, parsemé d'étoiles d'or, au milieu desquelles était figuré Néron, traîné sur un char et représenté en Apollon.

Le jour de la dédicace d'un théâtre était une grande fête à Rome. On déployait pour cette cérémonie une pompe extraordinaire. Les patrons du théâtre montraient au peuple les choses les plus curieuses pour frapper son imagination et faire durer le souvenir de leur munificence. Scaurus, lors de son théâtre, fit paraître devant le peuple romain deux animaux que l'on n'avait encore jamais vus : un crocodile et un hypopotame amenés à grands frais d'Egypte.

Digitized by Google

XII.

Des Acteurs et des Acrobates chez les Romains.

En Grèce, les acteurs furent de tout temps très considérés. Hommes libres et citoyens, ils étaient aptes aux fonctions publiques, plusieurs furent mêmes nommés ambassadeurs; on leur dressait des statues pour honorer le talent et encourager l'art dramatique.

Il était loin d'en être de même à Rome; les acteurs, les musiciens, les danseurs, recrutés d'ordinaire dans les rangs des esclaves, y furent toujours singulièrement décriés et honnis. Le citoyen qui avait l'infamie de monter sur les planches perdait immédiatement ses droits de citoyen et de suffrage, le censeur le chassait de sa tribu comme indigne, et ce qui était le comble de l'infamie chez ce peuple de soldats, il était privé du droit d'aller à la guerre et de porter les armes. Le légionnaire qui, entraîné par la vocation, se faisait acteur, était puni de mort; la citoyenne romaine qui dansait au théâtre pouvait impunément épouser *un affranchi* ou se lier à un esclave par le contubernium.

On se relâcha un peu de cette sévérité sous les empereurs. Suétone rapporte qu'Auguste employa quelquefois les chevaliers à la représentation des comédies, mais bientôt on s'aperçut des abus qu'entraînait une pareille indulgence, et l'on fit de nouveaux réglemens sur les acteurs. En effet, l'engouement pour les histrions devint tellement exagéré que les magistrats s'en émurent, et qu'on fut obligé de défendre par un édit aux dames romaines de donner le pas aux pantomimes; aux sénateurs de rendre visite aux acteurs chez eux, et aux chevaliers de leur faire *cortège*. Ces édits furent rendus sous Tibère.

Il fut signifié aux acteurs qu'ils ne pourraient jouer que sur un théâtre public. Le sénat, allant plus loin dans les lois de répression, voulut accorder au préteur l'autorisation de châtier les acteurs à coups de verges, mais Noterius Agrippa, tribun, opposa son veto au senatus-consulte, se

Digitized by Google

fondant sur ce qu'Auguste avait exempté du fouet les acteurs, musiciens et danseurs. Quoique sous la république les spectateurs eussent le droit de faire démasquer un acteur qui avait mal rempli son rôle, et de le faire fouetter, Tibère ne voulut pas ou n'osa pas enfreindre les lois établies par Auguste. Ainsi, par une de ces contradictions fréquentes dans l'histoire de l'esprit humain, on honorait un art que la corruption des mœurs avait rendu nécessaire, tandis qu'on vouait à l'opprobre ceux qui s'y exerçaient.

Par des motifs plus sérieux, dans l'intérêt de la morale insolemment outragée sur le théâtre des païens, les premiers chrétiens partagèrent ce mépris pour les acteurs; ils les repoussaient de l'Eglise et ne voulaient pas les admettre à la communion. (CYPRIEN, let. 37.)

Les acteurs étaient plus ou moins rétribués, en proportion de leur talent et de l'importance des rôles qu'ils avaient à remplir. Antonin le philosophe, effrayé des sommes considérables que l'on donnait aux acteurs, décida qu'à l'avenir ils ne pourraient recevoir pour une seule représentation au-delà de *decem aureos* (180 à 200 fr.). Alexandre Sévère nomma des trésoriers spécialement chargés de payer les histrions sur la caisse du fisc. Pendant les *hiscaria*, fêtes qu'on célébrait chaque année au 18 juillet, Plutarque dit qu'on payait les acteurs en représentation avec le produit de la vente qui provenait des coupes de bois. Les cités donnaient aux acteurs des couronnes ou des récompenses en argent pour stimuler leur zèle; dans l'origine, ces couronnes étaient de feuilles et de fleurs entrelacées avec des rubans, on les appelait *struppi*, *strophia*; on les fit en cuivre doré (*corollæ*). Crassus les donna le premier en or. On donnait à ces récompenses le nom générique de *brabeia*.

Quoique le théâtre fut gratuit, il arrivait souvent que les spectateurs, enchantés du jeu d'un acteur, jetaient sur la scène de l'or, de l'argent, des bijoux. Au total, le métier d'acteur était fort lucratif; les faits que nous citerons plus bas en sont une preuve irrécusable.

Il y avait les acteurs tragiques, comiques et satyriques; on appelait

Digitized by Google

ceux qui jouaient les premiers rôles des différens genres de pièces, *actores primarum partium ;* les seconds rôles, *secundarum partium ;* et les troisièmes, *tertiarum.*

Les seconds rôles diminuaient leur voix pour ne pas couvrir la voix des premiers rôles. Les rôles dès tyrans étaient si odieux, qu'ils étaient abandonnés aux acteurs subalternes.

L'action théâtrale était partagée entre la récitation et le geste. Autrefois le même acteur chantait et dansait, mais comme on observa que les mouvemens de la danse nuisaient à la voix et empêchaient la respiration, on jugea plus convenable de partager le chant et la danse. Cette question est très délicate ; on a donné sur cette division de l'action théâtrale chez les anciens différentes explications qui se contredisent presque toutes. Voici celle qui nous a paru la plus vraisemblable. Les flûtes des théâtres qui suivaient la voix de l'acteur pouvaient faire une sorte d'accompagnement sans que la récitation fut un véritable chant ; il suffisait qu'elle en eut les caractères ; elle avait alors quelqu'analogie avec le récitatif de nos opéras. Cette déclamation psalmodiée était une nécessité, car à Rome les acteurs étaient ordinairement des esclaves étrangers ou nés dans l'esclavage. Le latin n'était pas leur langue paternelle, et même ceux qui étaient nés à Rome ne devaient parler qu'un latin altéré par la langue de leurs pères ou de leurs camarades. Il fallait donc que les maîtres qui les dressaient pour le théâtre commençassent par leur donner la vraie prononciation, soit par rapport à la durée des mesures, soit par rapport à l'intonation des accens, et il est probable que, dans les leçons qu'ils leur donnaient à étudier, ils réservaient des notes dont les grammairiens ont parlé. Il est donc à présumer que l'on employait pour la déclamation théâtrale qui avait besoin d'un accompagnement, des notes pour les élévations et abaissemens de voix d'une quantité déterminée par la valeur précise des mesures, pour presser ou ralentir la prononciation, l'interrompre, etc. Les flûtes rappelaient ces notes à l'acteur, et l'empêchaient de sortir du ton.

Digitized by Google

Parmi les acteurs proprement dits qui furent le plus en vogue, nous citerons Livius Andronicus, Roscius et Æsopus.

Livius Andronicus, né en Grèce, affranchi de M. Livius Salinator, précepteur de ses enfans, tenta le premier d'écrire en latin une pièce régulière; ce fut le premier qui attira l'attention des spectateurs sur des sujets tragiques (512 de Rome, une année avant la naissance d'Ennius, 160 ans après la mort de Sophocle et d'Euripide, 52 ans avant celle de Méandre : Aulu-Gelle, 17-21). Ce poète jouait lui-même dans les pièces qu'il avait composées ; les pièces étaient, au dire d'Horace et de Cicéron, fort médiocres, et ne méritaient pas d'être lues. A force d'être redemandé par le public, sa voix s'étant presqu'éteinte, il employa celle d'un chanteur accompagné d'une flûte pour prononcer les paroles, tandis que lui même faisait les gestes en silence.

Roscius (Quintus), gaulois de naissance, jouait la comédie. Cicéron disait en parlant de lui: qu'il plaisait tant sur le théâtre qu'il n'aurait jamais dû en descendre, et qu'il avait tant de vertu et de probité, qu'il n'aurait jamais dû y monter. C'est pour Roscius l'acteur qu'il fit cette fameuse plaidoirie contre Fannius.

La République lui faisait une pension de près de 60,000 fr., et, quoiqu'il fut dix ans sans être payé, il ne cessa de jouer. Il aurait pu tirer un grand parti de son talent, car Cicéron prouve encore dans sa plaidoirie qu'il pouvait gagner par an près d'un million de sesterces (650,000 fr.)

Roscius était l'ami de Sylla et de Pison. Il mourut l'an 61 avant J.-C.

Roscius daignait descendre quelquefois à la pantomime. Macrobe, dans son troisième livre des Saturnales, rapporte qu'il se faisait entre Cicéron et Roscius un défi qui donne la plus haute idée du talent de l'acteur. Le comédien rendait par un jeu muet le sens d'une période, que l'orateur venait de composer. Cicéron en changeait ensuite les mots ou le tour, de manière que le sens n'en était pas changé, et Roscius s'exprimait également par de nouveaux gestes. Æsopus jouait sa tragédie vers l'an 84 avant J.-C.; il était tellement dans son rôle, qu'il tua un acteur un jour

Digitized by Google

qu'il représentait Atrée délibérant sur la mort de son frère. Un autre acteur tragique, qui devait remplir le rôle d'Electre, jouait avec Æsopus ; cherchant à se pénétrer de ce rôle et voulant s'exciter à la douleur, il entra sur la scène portant dans ses bras l'urne renfermant les cendres de son fils, mort depuis peu de jours, au lieu de l'urne qui devait être censée renfermer les cendres d'Oreste.

Æsopus contribua à faire revenir Cicéron de l'exil au moyen de certaines allégories qu'il trouva moyen de placer dans une ancienne pièce d'Accius, intitulée *Talemon exilé*, qu'on avait remise au théâtre. Ce comédien menait une vie des plus fastueuses. Pline raconte de lui qu'il fit dans un festin une dépense si excessive qu'un seul plat, composé de langues d'oiseaux qui imitaient la voix de l'homme, fut estimé revenir à 450,000 sesterces (45,000 fr.). Malgré ces prodigalités, il ne dépensa pas sa fortune, car il eut un fils qui, dans un festin, avalait des perles précieuses pulvérisées.

Outre les acteurs jouant la tragédie et la comédie, il y en avait une autre sorte dont les Romains faisaient grand cas : les pantomimes. Cet art parle la bouche fermée, et fait comprendre par gestes ce que la langue peut à peine exprimer, dit un ancien. Il faut, dit encore Lucien, que le pantomime sache le secret d'exprimer les passions et les mouvemens de l'âme que la rhétorique enseigne, et qu'il emprunte de la sculpture et de la peinture les diverses postures de l'homme.

Au temps de Jules Cæsar, Laberius et Publius Syrus étaient les plus célèbres auteurs de pièces à pantomimes (*mimographi*). Le premier plut tellement à Jules Cæsar, qu'il en obtint le rang de chevalier romain et le droit de porter des anneaux d'or. Il avait l'art de saisir à merveille tous les ridicules, et se faisait redouter par ce talent. Cependant Publius Syrus lui enleva les applaudissemens de la scène, ce qui le détermina à se réfugier à Pouzolles. Un grand nombre de sentences dont Syrus semait ses petites pièces nous sont parvenues isolées dans les écrits d'Aulu-Gelle, de Macrobe et de Sénèque ; elles ont été réunies et souvent imprimées.

Digitized by Google

Démétrius, philosophe cynique, dépréciait un jour la pantomime. Au milieu des beaux de la cour de Néron, il était seul de son avis ; cependant un pantomime de renom, tenant à gloire de le faire revenir de son opinion, l'engagea à assister à une représentation qu'il allait donner. Arrivé au théâtre, il imposa silence à la musique, et représenta devant le philosophe l'adultère de Mars et de Vénus, tableau où paraissaient successivement le Soleil, qui découvrait les coupables, Vulcain préparant son filet, les dieux accourant, alléchés par le scandale, Vénus tout étonnée et suppliante, Mars tout confus, et le reste de la fable avec tant de vérité et de talent, que le philosophe s'écria qu'il lui semblait voir la chose même, et que cet homme avait le corps et les mains parlantes.

On raconte qu'un prince du temps, étant venu faire visite à Néron, il vit le fameux pantomime danser avec tant d'expression que, quoiqu'il n'entendit rien de ce qu'on chantait, il n'en saisissait pas moins toutes les intentions du danseur, si bien qu'il finit par prier l'empereur de lui donner ce pantomime. Néron s'étonnant de cette demande : « C'est que j'ai pour voisins, dit-il, des peuples dont personne n'entend la langue, et celui-ci leur fera comprendre par gestes tout ce qu'il voudra.

D'abord les pantomimes jouaient avec les acteurs des comédies et des tragédies; mais dans la suite ils firent un corps séparé. Ce ne fut, à proprement parler, que sous Auguste que les pantomimes Bathylus et Pylade créèrent la danse italique. Bathylus d'Alexandrie, affranchi de Mécène, qui l'aimait avec passion, se chargea de représenter par la danse des actions gaies, vives et badines; Pylade, né en Cilicie, représentait les actions fortes et pathétiques. Les deux amis, rivaux de talent, ne tardèrent pas à se brouiller ; ils élevèrent chacun un théâtre, et Rome fut divisée en deux factions.

Hylas, élève de Pylade, voulut défier son maître; sa présomption fut punie, il fut vaincu, mais ayant voulu cabaler, Auguste le fit fouetter dans tous les lieux publics de Rome.

Pâris, affranchi de Domitia, concubine de Néron. Ce fut lui qui, par

Digitized by Google

son crédit auprès de Domitia, fit envoyer Juvénal commander une cohorte en Egypte, parce qu'il lui avait déplu.

A Narbonne, il y avait un pantomime d'une grande réputation, nommé Sidonius.

Sous Caracalla, c'était un certain Nestor qui avait la faveur du public. Si, pendant qu'il dansait, quelqu'un faisait le moindre bruit dans le théâtre, l'empereur se faisait amener le coupable et le fustigeait de ses propres mains.

Les pantomimes furent chassés de Rome sous Tibère ; ils le furent encore sous Néron et quelques autres empereurs ; mais leur exil ne durait pas : la politique qui les avait éloignés les rappelait bientôt pour plaire au peuple, ou dans la vue de faire diversion à des factions plus à craindre sous l'empire, tant on accordait d'importance à cette sorte de spectacle.

Puis venaient les *mimes*, bouffons qui, paraissant sur le pulpitum, disaient aux spectateurs tout ce qui leur passait par la tête ; ils improvisaient des farces qui, la plupart du temps, n'avaient ni suite ni dénouement ; pour se tirer d'embarras lorsque les préparatifs d'*une nouvelle* décoration étaient terminés, quelqu'un d'eux s'enfuyait, les autres le poursuivaient, la symphonie se faisait entendre, et le grand spectacle commençait.

Les mimes jouaient sans chaussures, ce qui faisait nommer cette comédie, déchaussée ; ils avaient la tête rasée. Ils paraissaient aussi quelquefois sous des habits magnifiques et des robes de pourpre ; mais c'était pour mieux faire rire le peuple par le contraste d'une robe de sénateur avec leur apparence grotesque.

Un de ces mimes, *Mimus Albus*, a créé un type qui est arrivé jusqu'à nous, le polichinelle. Ce Mimus Albus était un habitant d'Atella, ville du pays des Osques, voisine d'Acera, pays de Polichinelle. On a trouvé dans les fresques de Pompéia, la figure d'un ancien mime ressemblant beaucoup au polichinelle français, ainsi qu'à une figurine de bronze découverte à Rome en 1795 dans une fouille faite près du mont Esquilin.

Digitized by Google

Les *Ridiculi*, sorte de niais, d'imbécille, remplaçant les jocrisses modernes.

Les *Parasiti* jouaient les seconds rôles dans les mimes. Personnages plats et bouffons toujours prêts à recevoir les coups et les dîners qu'on voulait bien leur donner. Ils étaient vêtus d'un costume ridicule, composé de pièces et de morceaux de différentes couleurs, et avaient pour ornement une cruche, une bouteille et une houlette.

L'arlequin du théâtre espagnol et italien ne serait-il pas le fils du parasite ?

Planipedes, acteurs subalternes, chargés de remplir ce que nous appelons les utilités. Ils ne paraissaient sur la scène que nu-pieds.

Il y avait des comparses nommés *Lydii* ; c'étaient des jeunes gens imberbes, portant casques et épées, vêtus d'une robe longue à ceinture, qui tantôt marchaient ou dansaient en chantant. Il ne faut pas les confondre avec cet être collectif qui remplissait un si grand rôle dans les pièces des anciens, je veux parler du *chœur*.

Avant Eschyle, le chœur était le seul et unique acteur, puisque la tragédie ne consistait qu'en danses et hymnes en l'honneur de Bacchus. Thespis introduisit un personnage, Eschyle en ajouta un second, et bientôt Sophocle et Eurypide y mirent un nombre suffisant de personnages pour donner une forme constante à la tragédie. Le chœur devient alors un personnage secondaire et ne chante plus que dans les intervalles ; il reste cependant toujours intéressé à l'action, spectateur attentif de l'intrigue, tantôt nymphe, tantôt furie, quelquefois courtisan, peuple la plupart du temps. Son caractère était toujours moral, il prenait le parti de l'innocence et de la vertu, donnait d'utiles conseils, de salutaires instructions, et défendait énergiquement la religion et les dieux attaqués; en un mot, c'était l'honnête homme de la pièce, l'avocat des bonnes causes, la morale personnifiée.

Outre la part que le chœur avait dans l'action, il chantait dans les intervalles des vers qui exprimaient ses sentimens ou ceux des spectateurs,

Digitized by Google

ses désirs et ses craintes pour préparer les événemens à venir. Ces chants étaient accompagnés de marches graves et majestueuses.

Le chœur se composait d'abord de 50 personnes, mais ce nombre fut réduit à 15, puis à 12. Un personnage principal, nommé *coryphée*, semblait en être le chef; il entrait le premier sur la scène, dirigeait les marches, prenait la parole au nom du chœur entier. Les personnages du chœur s'arrangeaient de manière que, quand ils étaient au nombre de 15, ils paraissaient sur 3 rangs de 5, ou sur 5 de 3, et de même à proportion lorsqu'on les réduisit à douze, car l'arrangement roulait alors sur le nombre trois et quatre. Ils faisaient ensuite diverses évolutions et prenaient des airs différens, soit de joie, soit de tristesse, suivant la direction que leur donnait le coryphée. Les évolutions du chœur avaient un sens mystérieux; elles consistaient à imiter les révolutions des cieux et des astres. Le chœur allait de droite à gauche pour exprimer le cours journalier du firmament d'orient en occident. Ce tour s'appelait *strophe*. Il déclinait ensuite de gauche à droite par égard aux planètes, qui, outre le mouvement commun, ont encore le leur particulier d'occident vers l'orient. C'est l'*antistrophe* ou le retour.

Enfin, le chœur s'arrêtait au centre du théâtre, marquant par là la stabilité de la terre, et chantait l'*épode*.

Ces marches et contre-marches, accompagnées de chants et de danses, variaient à l'infini et devaient présenter un coup-d'œil majestueux.

Le pulpitum n'était jamais vide. Les pantomimes, les mimes remplissaient les entr'actes; à leur défaut c'étaient les acrobates qui venaient faire leurs tours de force. Ils venaient presque tous d'orient et étaient beaucoup plus vigoureux, beaucoup plus adroits que ceux des temps modernes; les auteurs anciens nous en racontent des choses vraiment merveilleuses. Les peintures d'Herculanum nous représentent des funambules déguisés en faunes, dansant sur la corde tendue. Dans cette position périlleuse, l'un joue de la flûte, l'autre de la lyre; l'un se verse à boire, l'autre se promène un thyrse à la main.

Digitized by Google

Les acrobates étaient très nombreux ; on les divisait en plusieurs classes :

Les *Mirifici*, qui mangeaient des étoupes enflammées, touchaient du fer rouge, avalaient des épées, dansaient au milieu des poignards, portaient des charges énormes, et mille autres choses du même genre.

Les *Funambuli*, funambules ou danseurs de cordes. Il y en avait de quatre espèces :

1° Ceux qui voltigeaient autour d'une corde comme une roue autour d'un essieu, et qui se suspendaient par les pieds et par le cou.

2° D'autres qui volaient de haut en bas sur une corde, appuyés sur l'estomac, les bras et les jambes étendus comme s'ils nageaient.

Les 3es, qui couraient sur une corde tendue obliquement ou de haut en bas.

Les 4es étaient ceux qui, non seulement marchaient sur une corde tendue, mais qui faisaient quantité de tours et de sauts comme aurait fait un danseur sur la terre au son de la flûte.

Marc-Aurèle ayant vu un jeune funambule tomber et se tuer sur le coup, fit placer des filets au-dessous des cordes pour empêcher les chûtes dangereuses.

Il paraîtrait qu'il y avait des éléphans funambules. Pline parle avec beaucoup d'admiration d'un certain éléphant qui, portant son cornac sur son dos, parvint à marcher sur une corde tendue, et, ce qu'il y avait de plus extraordinaire, ajoute-t-il gravement, il redescendit à reculons.

Les *Cernuatores*, qui dansaient la tête en bas ou dansaient sur un seul pied, après avoir attaché une outre gonflée d'air et frottée d'huile à l'autre pied ; puis, imitant la démarche d'un homme ivre, ils tombaient par terre au grand ébaudissement du public.

Oscilli, faisaient des exercices de dislocation sur le trapèze.

Acetabularii, prestidigitateurs, escamoteurs, joueurs de gobelets.

Petauristi. Cette sorte d'acrobates montait sur un échafaud où se trouvait un ressort puissant qui, touché du pied, faisait bondir en l'air et faire un saut prodigieux. Le père Paulli, dans son traité sur la Cybis-

Digitized by Google

tique, croit que c'était une roue traversée d'un essieu; que le petauriste ou cybiste, les pieds en haut et les mains sur la circonférence de cette roue, couchée horizontalement, lui donnait le mouvement d'un sabot qui pirouette sur la main d'un enfant, et que cette roue était placée à une hauteur considérable, pour mettre mieux le sauteur en vue et le montrer à tous les spectateurs. Ce qui achevait de rendre le spectacle intéressant, c'est que, pour arriver à cette roue ou à l'échafaud sur lequel elle était placée, il n'y avait d'autre échelle qu'une corde tendue sur laquelle il fallait grimper avec la légèreté de l'oiseau.

Dans les entr'actes, on faisait paraître aussi les *Muriones*, et on les faisait battre ensemble. C'étaient de pauvres diables boiteux, difformes, bossus. C'étaient des nains ou des géans.

Il y avait des bateleurs, dompteurs d'animaux féroces qui paraissaient avec leurs bêtes et jouaient avec elles sur la scène. D'autres maniaient des vipères, des aspics, les excitaient, se faisaient piquer par eux et neutralisaient l'effet du poison en buvant certains breuvages. Elien raconte qu'un jour il vit ainsi un homme se faire mordre au bras par un *aspic, puis cherchant* immédiatement le vase qui contenait le breuvage qu'il devait boire, il le trouva renversé par les spectateurs. L'homme mourut dans les 24 heures.

Enfin, quand le théâtre n'était pas occupé par les grands spectacles, les joueurs de marionnettes y donnaient leurs représentations.

Digitized by Google

PIÈCES

RELATIVES

A L'HISTOIRE DE LA RÉFORME, EN POITOU.

Non nova, sed oblita.

Première partie.

Entre les événemens de l'histoire, l'un des plus considérables a été l'apparition de la Réforme. Eclatant divorce avec le passé, elle ferma l'ère du moyen âge et ouvrit celle des temps modernes : dès sa naissance, elle porta dans ses flancs les tendances auxquelles nous obéissons encore aujourd'hui.

L'Église, victorieuse des hérésies qui l'avaient si longtemps déchirée, avait l'air d'oublier que sa vie doit être militante jusqu'à la fin, et de s'endormir dans la quiétude de la force. Il semblait que la cour de Rome n'eût de souci que pour la politique humaine, que le haut clergé cherchât dans ses dignités plutôt un rang dans le monde que le salut des âmes, et que les corporations religieuses, laissant éteindre le feu sacré de la

Digitized by Google

ferveur et de l'étude, se fussent désormais vouées aux soins de leur temporel. L'ambition des souverains épiait les occasions de relâcher les liens de l'autorité catholique. Cependant, la science s'était échappée des cloîtres dans le monde, et, en se propageant, elle était toute prête à se séparer de la foi. La philosophie grecque, importée par les fugitifs de Constantinople, enseignée dans les chaires, prônée par l'engouement de la mode, était un arsenal tout disposé contre le dogme. La connaissance des auteurs et des monumens de l'antiquité, la plus durable conquête de nos expéditions d'Italie, donnait aux esprits des couleurs toutes payennes. Les savans s'habituaient à des études purement humaines, et ils mettaient au dessus de l'Evangile les brillantes fictions de la Grèce et de Rome. La découverte de l'imprimerie, l'infatigable propagatrice de l'idée, vint se mettre au service des tendances nouvelles qui entraînaient la société. On commençait à secouer le joug des croyances rigides et à déserter le centre commun auquel toute la chrétienté s'était rattachée jusque-là. Au grand principe de l'autorité avaient succédé le scepticisme et une sorte d'anarchie morale : les intelligences se fatiguaient à chercher *la nouvelle* formule qu'elles auraient à proposer aux masses. Au milieu de cette inquiétude de l'attente et de ce bouillonnement des esprits, le souffle de la moindre dispute devait déchaîner la tempête.

Elle ne se fit point attendre : un futile prétexte devint le signal, et le moine d'Erfurth jeta le premier cri de la réforme religieuse, simple hérésie à son berceau, mais dont la force expansive devait aboutir à une révolution sociale. C'est qu'alors se manifesta pour la première fois une tendance malheureusement trop vivace et qui est restée le génie familier des nations. Depuis l'invasion des barbares, le monde, assailli d'effroyables calamités, n'avait pas cessé de pousser des plaintes lugubres dont les siècles s'étaient renvoyé les douloureux échos; mais jusque là l'impatience des esprits s'attaquait à l'Église et à ses dogmes, et nul n'avait encore cherché la cause et le remède du mal dans la constitution et dans les lois de la société; la critique engendrait des hérétiques et non point encore des

Digitized by Google

novateurs économistes ou socialistes. Au XVI^e^ siècle, au contraire, le problème du bonheur céleste a cédé la place au problème de la félicité terrestre; l'inquiétude des esprits se dirige vers les intérêts positifs, demande le bien être matériel aux solutions qu'elle poursuit, et se rejette sur les controverses sociales. Voilà le symptôme qui se dégage de la grande lutte commencée avec la période de la renaissance.

Dès le début, la guerre avait été déclarée à la puissance absolue des papes, aux ordres monastiques, au luxe et aux richesses de l'Eglise; mais l'étrangeté des théories, le paradoxe, le bruit devenaient déjà des titres à l'attention : derrière les auteurs des systèmes, parurent les exagérateurs, suivant la pente ordinaire et irrésistible. L'indépendance de la raison qui n'était revendiquée d'abord que pour les articles de foi, ne pouvait longtemps consentir à abdiquer ses droits devant la puissance temporelle. Du reste, les institutions religieuses plongeaient alors si avant sous la constitution et sous les institutions politiques, que les unes ne pouvaient être mises en question sans que les autres fussent ébranlées. Dans les évolutions des disputes de théologie, la libre critique rencontrait les principes du gouvernement temporel et les confondait dans la vivacité de ses attaques. Les grandes possessions laïques se rattachaient par tant de liens aux dotations religieuses qu'elles ne pouvaient être épargnées par la déclamation. Quelques novateurs vinrent donc, au nom des masses déshéritées, réclamer le droit de posséder le sol : avec quelques réticences, et en se couvrant de certaine obscurité, ils mirent en question le principe de la propriété et de sa transmission. Ainsi tombèrent les vieilles barrières de l'autorité et de la hiérarchie;..... proclamé comme un droit essentiel et inadmissible, le libre examen demanda à chaque institution sa raison d'être.

Les ambitions se hâtèrent de saisir le levier qui se présentait si naturellement. L'autorité royale s'était élevée sur la ruine des grands feudataires : les derniers barons ne pouvaient se résigner à courber la tête sous le niveau. Généralement assez tièdes en matière de dogme, jaloux du crédit et des richesses du clergé, ils ne virent dans la réforme que l'occasion

Digitized by Google

d'affaiblir un rival et qu'un prétexte pour essayer d'arrêter les progrès de la couronne, et de retenir ou de reprendre le pouvoir qui leur échappait; ils ne pressentirent pas qu'ils couraient à leur propre ruine, et que le parti dont ils auraient facilité le triomphe, royauté ou calvinisme, aurait hâte d'abaisser ses avides alliés. Les seigneurs se précipitèrent à l'envi dans les dissensions religieuses. Les uns, jetant une casaque blanche sur leur armure, se mirent au service de la Nouvelle-Opinion; en apparence, disciples soumis des ministres, ils s'inclinèrent devant leurs censures, dans le vain espoir de se faire un marchepied du crédit de ces incommodes protecteurs. D'autres, restant attachés à la foi de leurs pères, se rangèrent du côté de la royauté, mais en marchandant leur dévoûment ou avec la préméditation de le faire payer. Au milieu de l'ardeur des luttes, un parti s'était formé, les Temporiseurs ou Politiques, qui tâchait de profiter des fautes de tous les joûteurs, et qui subordonnant ses préférences au succès, savait toujours se tourner du côté de la victoire et se ménager la voie du retour devant les reviremens de la fortune. Dans le choix de leur bannière, beaucoup de barons obéissent à leur intérêt plutôt qu'aux *inspirations* de leur foi religieuse. Auxiliaires d'occasion, ils ne se donnent qu'à demi; puis, transfuges sans scrupule, ils passent presqu'indifféremment d'un camp dans un autre. C'est ainsi qu'on voit apparaître les Calvinistes royaux. Protestans, catholiques, temporiseurs, tous appellent aux armes, leurs vassaux qui se lèvent encore à leurs voix, restaurent leurs donjons, couvrent le sol de forteresses, engagent des bandes d'aventuriers, donnent souvent le triste spectacle des petites guerres privées et des pillages de partisans, et relèvent une espèce de féodalité. Dans ce pêle-mêle de la trahison et de l'égoïsme, la vue se repose avec bonheur sur quelques *convictions* pures, quelques dévoûmens désintéressés, des fidélités durables ou de magnanimes courages. Au dessus de la foule des ambitieux et des brouillons, se détachent, par un consolant contraste, les grandes figures du duc d'Anjou, de Guise, de Tavannes, de du Lude, de Coligny, du roi de Navarre, de La Noue, de Duplessis-Mornay, vertu vraiment antique.

Digitized by Google

En même temps, se montraient dans la lice des puissances nouvelles avec lesquelles il fallait compter. A l'abri de leurs murailles et des chartes de communes, les habitans des villes avaient fondé, au moyen du commerce, la fortune mobilière, la circulation et le crédit, rivaux heureux de la richese et de l'influence territoriales. Si la liberté générale n'existait pas encore, les bourgeois la trouvaient dans leurs franchises et immunités : organisés en corporations municipales et commerciales, ils pouvaient se réunir spontanément et librement; ils avaient un gouvernement représentatif dans leurs maires, échevins et pairs, un budget, dans leurs octrois et leurs péages, une armée, dans leurs milices; ils exerçaient et ils étendaient sans cesse les droits de justice et de police. Depuis long-temps ils occupaient, dans l'état, les places de la magistrature, de l'administration et de la finance. En possession de la fortune, le tiers-état n'avait pas sur les affaires publiques une influence proportionnée à son importance dans le pays. Cette inégalité inspirait aux bourgeois un esprit de fierté et d'ambition toujours prêt à se traduire en résistance ouverte et en séditions. Les troubles religieux et la guerre civile ouvraient un vaste champ à leurs passions et à leur désir du pouvoir; ils se mêlèrent avec ardeur aux dissensions de l'état et ils surent les faire tourner adroitement au profit de leur considération et de leur puissance. Les villes saisirent l'occasion d'expulser leurs gouverneurs royaux, et, en arborant les couleurs de la fidélité au souverain et de la neutralité, elles conquéraient la décentralisation et l'indépendance. Affranchies de l'autorité suprême, elles deviennent, à vrai dire, de petites républiques, discutent librement les affaires de l'état, réparent leurs enceintes, exercent leurs troupes, soudoyent des soldats, font la guerre et la paix, ferment leurs portes au roi et à ses officiers, ont leurs ambassadeurs, signent des traités, se liguent entre elles et avec l'étranger; enfin elles se créent une individualité et s'isolent au milieu du royaume. Flattées et recherchées tant par le roi que par les seigneurs, leurs anciens ennemis, elles affectent le ton de la hauteur et traitent avec eux sur le pied de l'égalité; fières de peser dans la

Digitized by Google

balance des partis, elles acquièrent l'opinion de leur force, et elles domineront désormais les forteresses et les châteaux.

Pour résister aux prises d'armes générales et aux coalitions des barons et des bourgeois que rendaient si faciles l'état du pays, les rapports des seigneurs aux vassaux et l'organisation municipale, la couronne ne possédait pas une administration centrale et unique; le plus souvent isolée et trahie, elle n'avait à opposer à ses puissans ennemis que les armes de la diplomatie et de la temporisation.

Ainsi les esprits se sont détachés des principes de l'unité, de la foi et de l'autorité royale. L'indépendance a soufflé sur le monde ; toutes les institutions, discutées dans leurs origines et dans leurs effets, dépouillées de leur prestige et mises à nu, ont été traduites aux grandes assises de la critique individuelle; les forces de la société s'isolent, s'éparpillent et semblent tendre à une effroyable anarchie; nul pouvoir n'est resté debout qui paraisse posséder la vertu de rallier ces divergences, car la nouvelle souveraine élevée sur les ruines des vieilles idées, la raison pure, n'a jusqu'alors semé que la division. Et pourtant l'humanité échappera aux menaces de ce cahos, mais je n'ai pas à en indiquer les moyens.

Pendant près d'un siècle, la vie de tous les jours, c'est le combat. Luttes armées sur les champs de bataille, luttes ardentes de la parole dans les assemblées des villes et dans les conférences, synodes des réformés, déclamations passionnées, correspondances, satires, pamphlets, députations, trèves constamment violées, pompes inutiles des voyages des rois, siéges, émancipation des villes, pillages, cruautés, proclamation des droits individuels, réaction contre le spiritualisme du moyen âge, tel est le spectacle dramatique que présente le monde. Là se révèlent en germe et avant d'avoir obtenu un nom, les problèmes orageux qui agitent encore notre siècle et que nous léguerons peut-être à l'avenir : la liberté de la pensée et de sa publication, le droit de réunion, la souveraineté des masses, la séparation de l'Église et de l'État... Que si l'on cherche à pénétrer les causes de ces agitations sanglantes, on reconnait qu'elles couvraient une

Digitized by Google

question sociale, des luttes de caste et l'ambition de l'influence et du pouvoir; l'examen attentif conduit à généraliser le jugement porté par un contemporain sur l'un de ces mille troubles; qu'il y avait *plus de malcontentement que de huguenoterie.* Voici les caractères qui recommandent particulièrement cette époque à nos études.

Le Poitou ne fut que trop souvent le témoin et le théâtre des scènes qui agitèrent le seizième et le dix-septième siècle. Il est du devoir des sociétés savantes de la province de conserver et de faire connaître les titres du rôle qu'elle joua durant cette période. Il existe à la *Bibliothèque poitevine*, formée avec tant de peines et d'intelligente persévérance par M. Ravan, archiviste du département des Deux-Sèvres et notre digne collègue, quelques pièces intéressantes pour l'histoire de la réforme dans notre territoire: ce sont le DISCOURS DE LA BATAILLE DE MONCONTOUR, le RÉSULTAT DE L'ASSEMBLÉE SYNODALE DES ÉGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE A St-MAIXENT, EN JUILLET 1616, la DÉCLARATION DE L'ASSEMBLÉE TENUE A NIORT PAR LES PROTESTANS, en 1621, et la RELATION DE L'ENTRÉE DE LOUIS XIII A NIORT. Ces pièces sont imprimées; mais elles sont devenues rares; la Société de Statistique doit, il me semble, leur donner asile dans ses mémoires et les arracher à l'oubli injuste qui les menace. C'est à ce titre que je vous demande la permission de vous les communiquer. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Ravan, qui non seulement a eu la générosité de me les indiquer, mais encore a bien voulu me laisser le plaisir de les publier.

I.

Relation de la Bataille de Moncontour.

Bien que le nom d'une petite ville du département de la Vienne ait été donné à la victoire remportée en octobre 1569 par le duc d'Anjou sur l'amiral de Coligny, on sait que le combat se livra sur la rive gauche de la Dive,

Digitized by Google

dans les plaines du canton d'Airvault (Deux-Sèvres) (1). Le théatre de l'action est compris dans la circonscription tracée à nos travaux. Un grand nombre d'auteurs contemporains de l'événement (2), puis, d'après eux, plusieurs écrivains de notre époque (3), ont décrit la bataille de Moncontour; mais aucun n'a cité la relation qui fut écrite le lendemain même du combat, par le secrétaire d'état de Neufville (4), et qui fut publiée, peu après, par le commandement du roi; cette pièce ne nous apprend à peu près aucun nouveau détail sur l'action; seulement elle confirme tous ceux recueillis par les historiens. Aussi bien son caractère authentique la rend-il digne d'être conservée.

(1) Voir la notice de feu M. Saint-Hypolite, sur l'emplacement de la bataille de Moncontour. *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, vol. 1844, p. 91-102 et carte.

(2) DAUBIGNÉ, CASTELNAU, LA POPELINIÈRE, TAVANES, BRANTÔME, LA NOUE, MONTLUC, DUBELLAY, DAVILA, etc.

(3) H. BRIQUET, *Histoire de la ville de Niort*, 1832; — SAINT-HYPPOLITE et M. ALLONNEAU, *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, vol. 1843 et 1844.

(4) Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, d'Alincourt, de Magny, etc., conseiller, secrétaire d'état et grand trésorier des ordres du roi, fut le membre le plus célèbre de la famille des Villeroy, annoblie au commencement du XVI^e^ siècle, et qui s'éteignit vers la fin du XVIII^e^. Fait secrétaire d'état dès 1567, à l'âge de 24 ans, Nicolas de Neufville, exerça successivement ces fonctions sous les rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il mourut à Rouen, le 12 novembre 1617, après 56 années de loyaux et importans services rendus pendant quatre règnes. — Le P. ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France, des Pairs, grands Officiers de la Couronne*, etc. — *Dictionnaire universel historique*, etc., t. XII, p. 449, 9^me^ édition, Paris, 1810.

Digitized by Google

DISCOVRS

DE LA BATAIL-LE DV LVNDI TROISIEME JOVR D'OCTO-bre 1569, en laquelle il a pleu à Dieu donner tres-memorable victoire au Roy treschrestien par la bõne, heureuse, et vertueuse conduicte de mõseigneur Duc d'Anjou son frère, et Lieutenãt general de sa Majesté en tous ses Royaume, Pays, terre et seigneuries.

A PARIS,

Par Iean Dallier Libraire, sur le Pont S. Michel, à la Rose Blanche.

Par commandement du Roy, et priuilege de sa Cour de Parlement.

MONSEIGNEVR le Duc d'Anjou ayãt entendu la necessité de la ville de Poitiers, assiegée des rebelles au Roy, faisans to' actes Barbares et surpas-

Digitized by Google

sans toute hostilité, encores que les forces de sa Majesté ne fussent lors assemblées, principalement la Cauallerie Françoise, dont il n'y auoit que trois cens cheuaux.

Cognoissant de quelle importance il estoit de secourir ladicte ville, et ceux qui estoient dedans: Auroit pour cest effect marché droict à Chastellerault, ville que les Rebelles tenoient sur la Vienne, à sept lieües du dict Poictiers, laquelle fut assaillie fort viuement, et la breche faicte, partie des soldats et quelques enseignes, sans attendre que les flancs feussent ostez du tout, ny qu'elle fust bien raisonnable, se desbanderent pour aller à l'assault, duquel lon les feit retirer iusques au lendemain, tant pour faire la breche raisonnable, que pour rompre les dicts flācs. Les dicts Rebelles, tant pour veoir ceste ville perduë, que pour ne se laisser circonuenir deuant la dicte ville, pour aussi tenans la victoire toute certaine, cōgnoissans estre leur armee de beaucoup plus forte, leuerent le siege du dit Poictiers en si grande haste, qu'ils y laisserent deux pieces d'Artillerie, pour venir à la bataille. Mais mondict Seigneur l'ayant tresbien preueu, feit leuer son Artillerie de deuant ladicte ville de Chastellerault auec vne extreme diligence, et se retira iusques oultre

Digitized by Google

la riuiere de Creuse, par le port de Pille, village qui demoura du costé des rebelles. Et neantmoins le feit fort bien garder, auec deux mil harquebuziers, et logea son armée à la Selle, de l'autre costé de ladicte riuiere. Lesdicts Rebelles n'ayant iamais estimé que ceste retraicte se peust faire, marcherent toute la nuict, auec vne biẽ grande diligence, et passerent la riuiere du Clyn, qui passe au long des murailles dudict Poitiers, et vindrent sans s'arrester iusques à ladicte riuiere de Creuse, et au port de Pille. Et là s'attacqua vne grosse Escarmouche, où ils perdirent plusieurs des leurs: entre autres le lieutenant du Seigneur de Briçquemault fauorit de l'Amiral, et fut deffendu ce village, de façon qu'ils furent contraincts loger leur armée à main droicte de là. Et le lendemain allerent chercher le passage de la dicte riuiere de Creuse, audessus d'entre la Haye et le port de Pille, et passerent ladicte riuiere en esperance ou de faire retirer ladicte armée de mondict Seigneur iusques dans la ville de Tours, où estoit le Roy, ou les contraindre au combat. Mais apres auoir tenté tout ce qu'ils peurent iusques sur le derriere de ladicte armée, trouuerent qu'elle estoit logée si à l'auantage, que leur plus court fut de s'en retourner pres dudict Poictiers, qui n'estoit encores enuitaillé. Et se loge

Digitized by Google

rent à Faye la Vineuse pour acheuer de manger les viures, dont ceux dudit Poictiers se pouuoyent prealloir. Quoy voyant mondit Seigneur, vint droict à Chinon, à quatre lieües dudict Faye, sur le passage de ladicte riuiere. Et là apres y auoir seiourné vnze iours, attendant les susdictes forces : desquelles ayant vne partie, sans attendre le surplus, passa la riuiere auecques grande peine, à cause des pluyes, et creüe d'icelle, y ayant faict faire des ponts. Il marcha droict à Lodun (lieu propre pour coupper les viures ausdicts Rebelles) qui demeuroyent entre Poictiers et les villes qu'ils tiennent, comme La Rochelle et autres. Et afin aussi de leur couper chemin s'ils vouloyent retourner en leur vsurpation, qu'ils appellent conqueste. Quoy voyant lesdicts Rebelles, partirent de Faye auecques faincte de vouloir aller du costé de Chatellerault, et se vindrent loger sur la main gauche de Myrebeau : Mais mondict Seigneur se doubtāt bien de ceste faincte, au lieu de les suyure, marcha plus auant, droict audit Myrebeau, en esperance de les trouuer à la trauerse (ce qui aduint :) Car sur les deux heures apres midy le sieur de Byron Mareschal de Camp, māda qu'il auoit descouuert leur armée, qui prenoit le chemin de Mōtcoutour, où passe la riuiere de la Diue, bien peu gayable. Soudain mōdit Seigneur feit

Digitized by Google

haster de marcher l'armee qui venoit à la file, pour la mettre en bataille: Mais ce ne peut estre si tost, q̄ la plus grāde part desdicts Rebelles n'eust trauersé du costé dudit Mōtcoutour. Et néantmoins furēt attacquez par nostre auantgarde, où ledict seigneur de Byrō feit la premiere charge: Et pareillement le seigneur de Martigues et la Vallette: estans soustenuz par monsieur d'Aumalle, auec mil Reistres. Et y demeura tant de coups d'Artillerie, que de main, bien cinq cens hommes sur la place. Et sans vne petite vallée et ruisseau, tresdifficille à passer, aussi que la nuict suruint, la moictié de leur armée eust esté deffaicte. Mondict Seigneur se logea pour ceste cause à S. Cler, pres dudict ruisseau. Et eux ayans gaigné Montcoutour, delibererent de s'y arrester et rassembler leurs forces, pour estre le lieu, tant à cause de la riuiere, que du syt merueilleusement auantageux: Lequel mondit Seigneur feit recognoistre le lendemain matin.

Et trouuant qu'il n'y auoit ordre de les forcer par là, delibera d'aller passer à la source de ladicte riuiere, qui estoit à trois lieües: Et y alla loger le deuxiesme de ce moys, en vn lieu nommé Mazé. Le lendemain feit passer toute son armée dedans les plaines, qui sont belles et grandes de l'autre costé,

Digitized by Google

pour venir audict Montcoutour. Et ayant commencé à marcher quelque peu le long de la plaine, fut aduerty par le sieur de la Vallette, vieux Cappitaine et expérimenté, que les Rebelles estoiēt en campaigne (aucuns vouloient dire qu'ils trauersoient la plaine pour gaigner la riuiere de Toué, pour la passer à Heruault, vn chasteau qu'ils tenoient) celà se pouuoit mal-aisément iuger. Cependant fut ordonné au sieur de Byron Mareschal de Cāp, de dresser les batailles selon l'ordre désigné, durant lequel temps mondit Seigneur alla luy-mesme, accōpagné de Messieurs d'Aumalle, et de Longueuille, Mareschal de Cossé, de Tauannes, Marquis de Villars, à ceste heure Amiral, de la Fayette, de Carnauallet, Lavauguyon, Villequier, et plusieurs autres, tous Cappitaines, qui estoient ordonnez pour combattre à la bataille auec luy, monter sur vn hault pour iuger à plus pres la contenance et deliberation des Rebelles. Et ne l'ayant de là peu bonnement comprendre, le sieur de Tauannes supplia Monseigneur de le laisser aller plus auant pour luy en donner aduis plus certain: lequel tout aussi tost luy r'apporta en ces mots: Mōseigneur, vous estes heureux: car vous estes à la bataille, et si nous faillons à la donner, et les mettre à raison auiourd'huy, ie fay veu de ne porter iamais les armes:

Digitized by Google

Faictes marcher au nom de Dieu, en toute diligẽce, sans rompre l'ordre. Parolle qui fut reçeüe par mondit Seigneur, en loüant nostre Seigneur, auec vne grande et extreme allegresse. Ledit sieur de Tauannes, qui auait recongneu le chemin, luy dict qu'il estoit besoing de retirer les batailles vn peu plus à gauche, tant pour prendre le païs large et aduantageux, que pour leur coupper chemin, s'ils se vouloyent retirer. Soudain mondit Seigneur aduertit monsieur de Montpensier, qui conduisoit l'Auantgarde, la faire marcher. En icelle estoiẽt Messieurs les Prince Daufin, Duc de Guyse, Sieur de Martigues, Cõte de Saincte Fyor, auecques ses trouppes, Messieurs de Chauigny, et la Vallette, et plusieurs autres Cappitaines, tant de Cheual que de pied. Les Regimẽts des Restres, de Lantzgraue, le Comte de Vestambourg, les deux Comtes, Rhingraue, et Bassompierre, montant toutes ses trouppes enuiron deux mille cheuaux: Le Régiment de Suysses, conduict par le Colomnel Clery, qui deuoit estre de quatre mil hõmes, mais reduits à deux, à cause du trauail. Deux Regiments de Harquebuziers pour les flanquer, et l'Artillerie, pour autant que la pleine estoit belle et large, fut departie en deux: à sçauoir huict pieces à l'auantgarde, et sept à la bataille. Et manda audict Sieur

Digitized by Google

Mareschal de Cossé, qui tenoit le costé gauche dubataillō des Suysses de la bataille, de la faire tirer vn peu plus sur la gauche: Ce qu'il executa promptement, entendant fort bien le païs, à cause que c'est sa patrie. Et ayant fort bien faict guider mondit Seigneur, pour trouuer la source de ladite riuiere, commencerent à marcher, tant l'auantgarde que la bataille, droict aux Rebelles, et commanda mondict Seigneur à monsieur d'Aumalle de mener les Reystres du Marquis de Baden, qui estoient à sa main droicte, et sa personne, auecques ses trouppes, entre ledict Marquis et le regiment des Suysses, conduit par le Colomnel Phiffer, flanqué de deux regiments d'arquebuziers. Ledit Mareschal de Cossé sur la main gauche, comme dit est, et le Comte de Manffelt, auec sept cornettes, ledict sieur de Byron sur le derriere au costé de mondit Seigueur, auecques les bādes des autres Mareschaux du Cāp, pour r'allier: et marcha l'auant-garde sur la droicte, et la bataille sur la gauche: ladite auantgarde vn peu plus auant approchant les rebelles: leur artillerie commença à tirer la premiere, qui donnoit dans les Escadrōs, tant de cheual que de pied. Et departoiēt lesdits Rebelles toutes leurs forces en deux. Leurs Regiments de Lansquenets auec des trouppes de Reistres, et des

Digitized by Google

gens de Cheual François: flanqué ledict regiment de grosses trouppes de harquebouziers à leur flanc, au costé, à l'opposite de la bataille, se trouua quatre gros hosts de gens de cheual, tant Reistres que François, flanqué chacun de grande quantité de harquebouzerie. Et ladicte armée des Rebelles tint ferme en sa place, sans bouger, attendant que mondit Seigneur marchast, qui temporisa assez long temps, à cause d'vn petit vallon, qui estoit entre deux. En fin mondict Seigneur, ayant encores enuoyé ledit sieur de Tauannes recongnoistre quand il seroit temps d'aller à la charge, luy r'apporta que c'estoit trop temporisé, et qu'il falloit donner, d'autāt que leur artillerie endommageoit, et là nostre à cause du lieu faisoit peu de mal aux leurs: Que le iour se passoit, qui pourroit empescher d'auoir la victoire entiere. Alors mondict Seigneur commanda expressément à monsieur de Montpensier, qu'il allast resollument à la charge, et que de sa part il s'y en alloit. Ledict sieur de Montpensier tenant fort bien l'ordre designé, le bataillon des Suisses dudict Clery donna à celuy des Lansquenets si vifuement, que combien que celuy des Lansquenets fust en trop plus grād nombre, et le front beaucoup plus large: Neantmoins, les Suisses les renuerserent tous à l'instant. Ledict sieur de

Digitized by Google

Montpensier estant sur la main droicte desdicts Suisses, feit mettre pour la premiere charge et deuant luy le sieur de Martigues, et plus auant encores vne trouppe de gens de cheual, enfans perdus.

Monsieur le Prince Daulphin, accompagné du sieur de Chauigny, estant ledict Comte de Saincte Fyor à sa main droicte le soustenoient. Ledict sieur de Montpensier soustenoit toutes ses trouppes la, ayant à costé de luy les susdicts deux mille Reistres, Les sieurs de Guyse et la Valette, du costé gauche des Suisses: Tout cela alla à la charge: Ils furent tost recueillis par les Rebelles, tant Reistres, que François: Mais en fin fut renuersé toute leur auantgarde, tournans les pieds contremont, et mis en fuite du costé de la bataille: elle marcha tout d'vn front à descouuert de leur artillerie, qui donnoit tant dans l'escadron de Monseigneur, que les autres. Et approchant les rebelles, le Marquis de Baden, conduict par monsieur d'Aumalle, partant de la main droite de mondict Seigneur, se hasta vn peu trop d'aller à la charge. Mondict Seigneur desireux de combattre se hasta aussi si fort, accompagné de monsieur de Longueville, que les Suysses demourerent quelque peu derriere. Monsieur de Carnauallet qui auoit charge de cinquante gentils-hommes, pour seruir

Digitized by Google

d'enfans perdus deuant Monseigneur, s'y trouua. Et approchant mondict Seigneur des Rebelles qui estoient en gros nombre deuant luy, vindrent tout d'vn fais harquebouziers, Reystres, et gens de cheual François, à la charge sur luy, lequel fut porté par terre. Il y eut gros combat et dur: Et furent esbranlez bien fort toutes les trouppes. Neantmoins lesdicts Rebelles se retirerent à cinquante pas de là, où ils feirent teste, et se r'allioient pour faire encores vne charge, qui à dire la vérité, eust peu porter grand dommage, estant les forces de mondict Seigneur fort escartées. Quoy voyant ledict sieur de Tauannes, courut aux Suysses, et les feit mettre au trot, pour venir à la charge: Mārchat en teste le Sieur de Meru, general d'iceulx, qui feit tenir bride ausdicts Rebelles. Ce pendant mondict Seigneur fut remonté à l'ayde de monsieur le Marquis de Villars, et autres gentils-hommes, qui se trouuerent là. Et se r'allierent à le instant les autres trouppes, qui n'auoient point encore chargé.

Estant sur le costé droict des Rebelles, tant Reystres que François, vindrent charger ledict Mareschal de Cossé, et le Comte de Mansfelt, estant sur le costé gauche des Suysses, lesquels les soustindrent fort bien, et y fut fort combattu, tant de lances que de

Digitized by Google

pistolles. En fin les Rebelles se retirerent; et estant r'allié ledict sieur Mareschal, comte de Mansfelt, et Monseigneur de l'autre costé des Suysses. Tout cela retourna à la charge, laquelle les Rebelles ne peurent porter. Encores que leur Artillerie tirast de cent pas dedans les trouppes de mondict Seigneur durant le combat, et se mirent en fuitte: ayant esté le combat aussi furieux que lon en aye veu il y a cent ans. Monsieur d'Aumalle de son costé, auecques le Marquis de Baden, soustint et renuersa tout ce qui vint à luy. Ledit sieur de Byron avec les trouppes des Mareschaulx de Camp, qui estoit ordonné pour r'allier les trouppes (comme dit est) se vint mettre aupres des Suysses, durant que lon remontoit Monseigneur. Et de là alla charger vne trouppe de harquebuziers, desquels lesdits Suysses eurent bon marché apres: Et puis se mit à la chasse, comme aussi feit monsieur d'Aumalle, le sieur de Thoré et plusieurs autres, qui chasserent bien trois lieuës loing. Il y est demouré plus de dix mil hommes des leur sur la place. Tous les Chariots et bagage des Reystres, Vnze pieces d'artillerie, dont il y a cinq Canons, deux longues, et le reste des pieces de Campagne. Toute l'armee desdits Rebelles estoit habillee de blanc, d'autant que leurs Reystres auaient prins des chemises blanches: et tous

Digitized by Google

leurs gens de pied, s'estant determinez, resollus et promis de mourir tous, ou de vaincre. Il ne se peult dire qu'en ceste bataille tout n'ayt combattu, s'il a voulu, depuis le plus petit iusques au plus grand. Car estant la Campagne belle et grande, tout s'aborda presque de vn front. La nation Françoise a essayé à ce coup leurs Reystres, de façon qu'ils ne les ont en tel estime qu'ils auoient. Mondit Seigneur suyuit la victoire auec l'armee pres de deux lieuës : Et se logea où la nuict le print, à S. Seuerou (1) sus ladite Riuiere de Toué. Aussi-tost qu'il fut descendu de cheual, il remercia nostre Seigneur, de la grace qu'il luy auoit faite, d'auoir fait obtenir vne si heureuse et signallee victoire au Roy, sur ses Rebelles. Puis depescha monsieur le Comte de Retz vers sa Maiesté pour l'en aduertir. L'on a opinion qu'il y est mort bien trois cents hommes de notre costé, et entre autres le Comte Dishty, et le Comte Santelle Italien. Fait à Heruaulx le quatriesme Octobre, mil cinq cens soixante neuf.

Signé DE NEVFVILLE.

(1) Saint-Généroux, petit bourg, chef-lieu d'une commune du canton d'Airvault.

Digitized by Google

Extraict des Registres de Parlement.

La Court a permis et permet à Iehan Dallier, Libraire en ceste ville de Paris, imprimer, ou faire imprimer, vendre et débiter le Discours de la bataille, donnee contre les Rebelles de Dieu, du Roy, et son Royaume, le iy. iour d'Octobre 1569. Signé DE NEVFVILLE. Envoyé par le Roy et Monseigneur le Duc d'Anjou son frere, Lieutenant general de sa Majesté en tous ses Royaume, païs, terres, et Seigneuries de son obeïssance. Et deffend ladicte Cour à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ne faire imprimer ledict Discours, sans le commandement du Roy ou de sa Cour de Parlement, sur peine de punition corporelle, et de confiscation de ce qui sera trouué auoir esté imprimé et vendu, d'autre impression que de celle dudict Dallier.

Faict en Parlement le douzieme Octobre, 1569.

Signé, DV TILLET.

LES RÉGIMENS QVI ONT esté deffaictz des Huguenotz tant de leur bataille que de l'Auantgarde.

Celuy de Piles
Celuy de Rouuray
Celuy de Bricquemault
Celuy de Mauuent
De Miscabael (1)
De Montbrun
De Beaudisne
D'Ambres
Du Tallard de Dauphiné
De Verye (2) *de Dauphiné*
Et tous les Lansquenets et leur colonnel tué
Et leur artillerie gaignée

(1) De Mirabel.
(2) De Viricu.

Digitized by Google

Et grand nombre de prisonniers
Entre autres le Seigneur d'Acier et de la Noue
Le Seigneur de Pigefuer (1) *le viel mort*
La Loue mort (2).

La bataille a esté donnée en la plaine de Sainct Chartre et Marc entre Mont-coutour et Heruaulx.

LE NOMBRE DES MORTZ

ET BLESSEZ DV PARTY DV ROY.

Le Marquis de Bade fort blesse

Le Seigneur de Blaru Enseigne du Conte de Rochefort, mort

Plusieurs Soldatz tant de cheual que de pied blessez que mortz de trois à quatre cens

Monsieur de Guise blessé à la iambe

Monsieur le Prince Dauphin a deux coups d'Arbuzades dans son corps de cuirasse sans luy faire mal

Le Seigneur de Mailly gouuerneur de Montreul blessé

Le Seigneur de Talmey de Bourgongne Cappitaine de gens d'armes blessé

(1) De Puygreffier.

(2) La Loue, maréchal des camps et armées du roi, ne fut tué qu'en 1579. — M. BEAUCHET-FILLEAU, notes de la nouvelle édition du *Siége de Poitiers*, etc., par LIBERGE, Poitiers, Létang, 1846, p. 282.

Digitized by Google

Le Seigneur de Racquam guidon de Monsieur de Montpensier blessé

Le Seigneur de Larchan guidon du Baron de Neuf-bourg blessé

Le Seigneur de Mailly Benehard Lieutenant de Linerolles blessé

Le Baron de Senessey guidon de Monsieur de Guise blessé

Le Seigneur de Bourbonne blessé

Le Seigneur de Vatan blessé

Le Seigneur de Vesigny blessé

Le Seigneur de Murat et

Le Cappitaine Charon tous deulx de la suitte de Monseigneur de Mont-pensier

Le Baron de Cause blessé

Le Cappitaine Regis Mareschal des Logis de Bateresse blessé (1). »

(1) M. BEAUCHET-FILLEAU, notes de l'ouvrage cité, donne des détails biographiques sur presque tous les personnages dont le nom figure dans ce discours.

Digitized by Google

II.

Resultat de l'Assemblée synodale des Eglises reformées de France a S. Maixant ce mois de juillet, 1616.

(A LA ROCHELLE.)

Ce titre cache, sous la forme d'une lettre, un pamphlet contre les Protestans. Les deux partis avaient le tort d'oublier la gravité et de solliciter l'opinion par l'attrait de l'ironie. Le dix-neuvième Synode national des Églises réformées de France se tint à Saint-Maixent, du 25 mai au 19 juin 1609; mais aucun des auteurs que j'ai pu consulter ne mentionne cette assemblée de 1616 (1). Cependant ce n'est point à un simple Synode provincial, qu'aurait pu oublier l'histoire, que se rapporte le titre de la brochure. Je suis donc porté à penser que dans cette œuvre tout est supposé, depuis le prétexte de sa composition, jusqu'au lieu de l'impression, indiqué à la Rochelle.

Quoi qu'il en soit, dénuée d'importance historique, cette bluette appelle notre intérêt par de piquans détails de mœurs, par quelques particularités sur la ville de Saint-Maixent et par la verve soutenue de l'imagination et du style.

(1) DUPLESSIS-MORNAY, *Mémoires* etc. — *Hist. de la vie de messire Philippes de Mornay*, etc., in-4°, à Leyde, Bonaventure et Louis Elsevier, 1647. — SOULIER, *Hist. du Calvinisme*, Paris, 1686. — AYMON, *Actes des Synodes nationaux des Églises réformées de France*, à La Haye, 1710. — ARCÈRE, *Hist. de la ville de La Rochelle* etc., La Rochelle, 1756. — THIBAUDEAU, *Hist. du Poitou*, nouv. édit., Robin et Cie, Niort, 1839. — H. BRIQUET, *Hist. de la ville de Niort*, Niort, 1832. — J. GUÉRINIÈRE, *Hist. générale du Poitou*, Poitiers, 1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

RESVLTAT
De l'assemblée synodale des Eglises reformees de France a S. Maixant ce mois de Iuillet, 1616.

A la Rochelle.

Copie d'vne lettre enuoyée au Sieur Esau de la Motte-luyne Baron du dict lieu, contenant le susdict resultat.

MONSIEVR,

A mon retour de la Rochelle i'ay passé par la ville de S. Maixent: ou i'ay veu la tant belle assem-

Digitized by Google

blée pour le Synode que sçauez, et ayant seiourné quelques iours curieux des rares traicts de ces conçiles: Ie serois-digne de blasme si ie ne dōnois aduis à celuy que i'ayme tant de ce qui conçerne nos affaires religieusement irreligieuses. C'est ce qui me meut à vous escrire ces lignes que ie vous supplye tenir secretes aux Catholiques Romains, voir mesmes aux nostres, si ne les cognoissez de nostre humeur Royalement reformée. Car ie loüe Dieu de ce que comme en Allemaigne; il y en à qu'on appelle *Lutherani molles et lutherani rigidi*; ainsi en France il y ayt des Caluinistes royaux, qui mourront pour les lys contre l'Opiniastrise de la rebellio̅ de ceux qui regardent cette fleur d'vn œil plein d'enuie infidelle. Vous et moy nous sommes des premiers, et abhorrons les derniers.

Viue le sang de Frāce, et meure qui l'enuie.

Ie vous diray dōc que tous nos ministres se portent bien, car ils ont comme disoit l'ancien: *animam pro sale*. Ainsi que les animaux de Cerés la Deesse, ils fond grand chere en attendant le ieusne qui se publiera après le Synode, ie vous iure bien que les hostes en rient d'aise, et ne s'ennuieroiēt iamais d'vne bande tant ioyeuse: qui se faict traicter en maniere reformée du meilleur, du plus fres (helas que ie les

Digitized by Google

pleins) dans vne chaleur si grande : à vne escu pour teste les trois Rois les reçoiuent (1).

La Noblesse y est fort galante, mais elle semble se lasser de ses promenades ministrales: qui trop souuent reiterées aduancent (Iuroit par l'Eternel le plus noble de la bande) la ruyne de leurs maisons : Aussi bien que de leur estime, leur credit, leur faueur, leur honneur. La soudaine retraicte de ces Nobles esprits apres trois iours de pourparler faict coniecturer aux clair-uoiants : que pour peu la Noblesse de France aymera desormais beaucoup mieux dire le patenostre en latin qu'en françois, pour moy, disoit vn des premiers de l'assemblée pour ses amis et pour luy, nous sõmes las de porter la marotte aux ministres, c'est trop seruy à leurs folles fantasies, an-

(1) C'était l'écu d'or; l'écu d'argent n'existant pas encore et n'ayant commencé qu'en 1641. De 1615 à 1630, l'écu d'or, au titre de 23 karats, pesait 1/2 gros 27 81/145 grains et valait 3 livres 15 sols. — LEBLANC, *Traité historique des monnoies de France*, Tables. — La valeur intrinsèque de cet écu est, aujourd'hui, de 10 fr. 50 c.

Pour qu'on puisse apprécier, par comparaison, l'importance de l'écot, je crois devoir indiquer quelle était, vers cette époque, la valeur des denrées à La Rochelle.

En 1614, le blé valait de 28 à 29 sols le boisseau, (34 litres 68 centilitres), et « il estoit cher », dit MERLIN.

En 1607, le vin, pris sur tain, valait de 20 à 21 livres le tonneau, (9 hect. 70 litres).

En 1622, le bœuf salé valait 10 livres 10 sols le quintal, et le lard 13 livres 10 sols.

En 1622, la cassonade blanche se vendait 30 livres le quintal, et la grise 20 livres.

Au commencement du siége de 1628, le sucre coûtait 9 à 10 sols la livre. — (M. CALLOT, *Jean Guiton*, p. 117-122.)

Digitized by Google

ciennement ils n'estoient que les organes de nos desseins : maintenant sous pretexte du Seigneur ils veulent faire les maistres.

Ie ne sçay pas comment ils se sont assemblez ; on en parle diuersement, les vns, entre les nostres mesmes : disent que c'est sans permission du Roy, les autres ont soustenu qu'ils auoient permission, *viuæ vocis oraculo*, comme on parle à Rome, c'est à dire de la propre bouche du Roy, les Papistes en murmurent entre leurs dents, quoy qu'il en soit, Ceux là ont fait finement qui dés le premier iour ont pris congé de la compaignee, sur tout celuy qui estant deputé pour aller vers le Roy sortit et se mocqua de leur deputatiō, ie croy que ceux là et entre autres vn vieux routier ont tres sagement faict de ne se trouuer pas à ce pretendu Synode pour ce qu'vn iour etc.

Par permission ou non en matiere de fidelité cela sent tousiours le bouquin de Pline proche du nard Gaulois, toutesfois ie les veux excuser et dire que la peur (ie dis ce que ie pense) et la deffiance les ont congregez plustost que le desir d'edifier les cōsciences, ou mettre ordre aux abus et corruptions, qui sont desia en plus grand nombre parmy nous que nos yeux de chathuant, dit l'Aristote, ne les entreuirent iamais

Digitized by Google

en la Papauté, les vns ont peur de ne pouuoir faire trouuer bonnes beaucoup de fautes commises depuis peu (vous m'entendez bien, à bon entendeur vne chartee de paroles) ils ne sont pas bien asseurez du pardon du non ressouuenir qu'on en à tant promis, ils craignent le ressentiment sur la reformatiõ, Pour moins que cela on en a veu en peine, toutes-fois ie me suis laissé dire qu'on y a mis ordre, et que ceux qui estoient cause des plus grãds excés (quoy que ce fust pour auoir plus soufflé dans les trompettes de Bellone que dans les trompes de Diane) ont esté doucement reprimẽdés en l'assemblee, et renuoyés hors de cour et de procés sans despens, pour cet' instance, car à la premiere recheute, gare le corps disent les crocheteurs de Paris. Peut estre qu'ennuyez de noueauté nos Ministres ont voulu renoueler l'antiquité des Perses, qui fouëttoient le pourpoint pour les espaules, puis renuoyoient le criminel absous. Ainsi le bon fermier de l'Euangile, qui rabatit le quint, le quart, ou la moitié des interests de son maistre, pour prendre la lippée franche en la maison des creanciers, tantost bien, tantost mal, la liberté Euangelique veut qu'on en face ainsi.

Sainct Paul disoit-il pas, *omnes quærunt quæ sua sunt;* en bonne foy quoy qu'ẽ die le Pape, nos mi-

Digitized by Google

nistres practiquent ce dire de l'Apostre, ils craignēt cette assēblée des gens d'Eglise qui a leur dire faict à Thoulouse, car cōme les Astrologues? pronostiquent tousiours des changemēts aux affaires du monde, quand les grands planettes s'assemblent, de mesme nos messieurs prennent pour vn pronostic infaillible de leur mal'heur apparu sur leurs Ephemerides, l'assemblée de ces grāds hommes: ils ont raison, car les prestres et les Curez de France aymeroient mieux entretenir vne armée contre le Turc du reuenu de leurs Decimes que cet' exercite de Pigmées, des petits enfans des Ministres et cette chanaillerie d'Amazones des femmes de nos Pasteurs; Ie sçay bien que les Pigmée ne viuent pas long-tēps, il ne faut que des grües pour les battre les cōbattre et abattre, Ie sçay bien que les Amazones auec leurs faueurs leur aparente et beauté et addresse seront tousiours vaincus par l'imnumerable Achille, toutesfois, *Patientia læsa fit furor*, par trop attendre on s'ennuye. Ces Messieurs pourtant ont tort, quoy nous voudroient-ils charger? Ie dis nos pauures Eglises d'entretenir à nos despens vne fecondité si grande et connaturelle aux femmes de nos Pasteurs?

Des Saincts on n'en parle iamais chez nous, de la mere de Dieu moins, de Dieu fort peu: de peur de

Digitized by Google

se mesprendre, de reformation, d'escriture, d'Euangile, point du tout, cela estoit bon pour le temps que nostre Eglise voloit et couroit militãte, mais maintenant qu'elle ioüist de son lustre et splendeur triomphante on traicte d'autre discours, on quite aysement le Christ, pour tenir cette deuise d'vne aigle qui resistant à tout ne laisse eschapper sa proye, ayant pour inscription glorieuse ce mot de l'ancien Cyprien *tutius est parta tueri quam noua quærere*. Conseruons le present de peur de perdre tout, apres le sommeil on se resueille, mais on a besoin de résueille-matin, nos Ministres dormoyent dans le lict de fleurs d'Heliogabale ï dans la bonne chere dans les pansees d'ambition et de leur propre entretien. Deux Capucins les ont cõtraincts d'esleuer vn peu leurs esprits et de penser à ce à quoy ils songoyent le moins, ie voudrois pour nostre honneur qu'ils eussent sceu la musique de Pytagore et qu'ils eussent esté nourris pres des Catadoupes du Nil pour n'entendre point la voix de ces Moynes rapiecez, car ie vous iure par le certes reformé qu'ils n'ont respondu rien qui vaille, la partie fut liee de deux à deux et se sont rencontrés ce iourd'huy Dimanche 17. de Iuillet entre les quatre et cinq heures du matin en presence de plusieurs honorables personnes qui ont veu et m'ont raconté ce fait, ie dis

Digitized by Google

mesmes de ceux qui sont des nostres qui s'entre-regardoient tous honteux de voir la contenance des Ministres qui n'estās meus du zele du salut des ames, ny de l'aduancement du Royaume de Christ, ny par les coniurations et instantes prieres des leurs, ne voulurent iamais parler à propos ny venir au poinct, dont vn d'entre eux auoient sommé vn Capucin lors preschant, les lettres qui furent leües des le commēcement du rencontre denotoient clairement quel deuoit estre le soustenant et quel seroit l'arguant, ils chiquanent neaumoins la dessus, fuyent, tergiuersent et changeoient autant de diuers discours hors de propos, et hors du poinct que le Cameleon de couleurs, l'impatiēce en vint à vn des nostres et mettant son chappeau de trauers dit que ses Ministres parloient trop de cōuention que le temps s'employoit en leurs fuittes qu'on les attendoit au Synode et que si les Ministres ne soustenoient leur foy contre ces Capucins qu'il l'entreprendroit luy mesme.

La dessus nos gens tournent vers leurs Bibles: (i'entends nos Ministres) ils en auoient porté en toutes lāgues, Hebraïques, Grecques, Latines et Françoises pour faire croire qu'ils sont habilles en Hebreu, en Grec et Latin, mais par ma foy ils firent paroistre qu'en bon françois ils ne sont que des bestes.

Digitized by Google

Il n'estoit question que de monstrer vn seul article de nostre foy reformee en l'Escriture saincte, et cela fait vn de ces Capucins auoit trois mois auparauant protesté qu'il se feroit huguenot si on le luy pouuoit monstrer la victoire eust este belle et ceux là qui dans le fauxbourg crioient victoire gaignée auiourd'huy vous verrez les Capucins au presche auoient bonne raison, car cestuy-cy n'est pas des moindres mais le second qu'il auoit auecques luy à le bruit d'estre des plus beaux, des plus clairs et des plus nets esprits de Frãce l'Hebreu le Grec le Latin leur est assez cõmun, et ie vous asseure qu'vn des Ministres deputez contre ces gens, ne sçait pas decliner son nom, si que ses confreres au ministere en murmurent disant qu'il est plus caressé des richesses de Pluton, que de la sagesse de Minerue, bon homme toutesfois amateur de paix de peur qu'on le surplante il le meriteroit pourtant, car i'ay vne vieille esdentée chez moy qui eust mieux faict que luy, elle n'eust pas si tost ouuert la Bible qu'elle eust mis le doigt dessus les passages demandez, vous diriez que Sainct Hyerosme parloit de son tẽps d'elle; Les pauures gens qu'ilz sont ne pouuoient ils pas leur faire veoir que le Pape est l'Anti-christ, n'est-il pas cette putain empourprée dit le trente et vniesme article

Digitized by Google

de nostre nouuelle confession de foy dont parle l'Apocalipse, toute farcie de passages qui monstrent cela dit nostre bon frere le Roy de la grande Bretaigne, aussi clair que le iour? le Prophete Daniel en à escrit l'histoire, Sainct Paul aux Thessaloniques en a marqué les liurees ils pouuoiont leur monstrer que la Messe est vne abominatiõ, que la priere des Saincts est vne inuention de Satan, pour faire desuoier de la forme de biẽ prier, q̃; le Purgatoire est sorty de la mesme bouticque, qu'on ne prend le corps de Christ que par foy, que les enfans sont sauuez sans baptesme, que nous auons tous le sainct Esprit qui nous fait faire les liures canoniques bons et mauuais comme il nous plaist, que nous sommes asseurez d'estre predestinez, etc. Et cependant en quatre bibles toutes diuerses ils n'en ont sceu trouuer vn mot: Asseures-vous sur mon honneur que ie croy quasi tout ce que croit le Pape, mais ie ne sçaurois pas estre si hõme de bien que luy, si faut-il pourtant soustenir nostre party et ie mestonne fort qu'y ayant dans la Bible de Geneue qui estoit lors sur la table tant de falsifications, sur la Latine ont peu forger milles explications, au grec il y a tant de mots obscurs composez, ambigus, anomaux, en la Bible Hebraique les verbes sont tres copieux en significations et tres

Digitized by Google

difficiles à desraciner, ils n'ont peu toutesfois leur faire veoir rien la dedans pour satisfaire à leur demande; voire ils fermoient les Bibles aussi tost qu'elles estoient ouuertes craignants de rencontrer des passages contraires aux articles de nostre foy: On me l'auoit bien dit que nos Ministres estoient harcelés tous les iours sur ce subject, qu'ils ne vouloient point ioindre auec les Docteurs Catholiques, et qu'ils nous trompoient soubs ce beau pretexte descripture nous donnant pour paroles de Dieu leurs pures fantaisies des songes plus vuides que ceux de Pindare, et des athomes plus minces que ceux de cet autre ancien, ie ne l'auois pas voulu croire, mais ayant veu comme deux pauures besaciers l'ont maintenu hardiment à la barbe de soixãte Ministres, ma foy ie croy qu'il est tres vray, pour moy ie ne lis guere, ie suis Papiste en cela, i'ayme mieux croire que l'aller voir, et vis volontiers en la foy de mon ministerieux curé, il n'est pourtant à croire que s'ils eussent eu vn passage de l'Escriture saincte fauorisant nostre party ils n'eussent pas laissé leur honneur engagé, mais helas sur tout celuy de nostre Synagogue (faute de le monstrer) ie vous prie Monsieur n'entrer point en quelque soupçon qu'ils nous ayent trahy, ils sont fidelles, encore que l'vn d'iceux prenne pl⁹ de plaisir à lire

Digitized by Google

Bellarmin q; non pas Iean Caluin : n'auez vous iamais esté à nostre Dame de Paris voir coniurer vn Demoniacle, le Diable trouue mille inuentions pour ne respondre point à l'exorciste du Pape, il tourne à droit, à gauche, haut et bas comme les ramōneurs de cheminées, ainsi de mesme nos Ministres empressez et pressez des redoublées coniurations (car ils les coniurerent cōme des energumenes) ne manquerent pas d'emploier toutes leurs inuentions pour changer de theze pour rompre la dispute pour esquiuer le coup, mais à bon pied bon œil, ils furent malgré eux arrestez sur ce point sans pouuoir varier, le Diable tant subtil soit-il n'eust sceu faire mieux, n'y mieux respondre à ce que demandoient importunement ces Capucins, s'il ne leur eust troublé la veuë car ils demandoient à voir en la Bible vn des articles de nostre foy : Nos Ministres disoient qu'ils auoient de bons tiltres, les Capucins demandoient à les voir, nos ministres asseuroient qu'ils auoient la parole de Dieu pour eux, les Capucins vouloient lire, les Ministres protestoient que leurs articles estoient *puisez* des liures canoniques, les Capucins demandoient quels estoient ces liures et vouloient voir les Chapitres, les passages, et les versets, en vn mot ces gens la estoient resolus de croire à leurs yeux plustost

Digitized by Google

qu'aux paroles de nos Ministres; resolus de ne se point contenter du bancquet de ce Prince ou on ne seruoit que des mets en peinture, resolus encores vn coup de ne se seruir point des lunettes de nos Ministres qui voyẽt ce qui n'est point, comme faisoit ce Galileen qui voyoit dans la Lune les mõtagnes, les forests, les riuieres, et les bois qui n'y furent iamais, vous auez veu que nos Pasteurs rarement deuiennent poissons muets que s'ils demeurent dans les eaux c'est dans les eaux croupissantes de la maudite Assyrie, d'ou comme d'autres grenoüilles d'Homere ils criaillent, mais si fort qu'ils sont capables d'intimider les souris de la batrachomyomachie du Poëte, de fait le plus ancien d'entr'eux auoit tousiours le doigt sur vn de nos articles de foy par lequel no⁹ protestõs croire qu'il y a vn Dieu, le bon homme ce tenoit sur ce fort mais on l'arresta bien tost, lorsqu'on luy accorda son article puisque non discordant d'auec l'Eglise Romaine, de vray c'est vn article qui est cõmun aux Turcs, aux Iuifs, aux Barbares, et aux Diables encores qui croyẽt tremblotants cõme parle l'Escriture, le plus ieune, mais le plus docte? car l'Escosse et le Bear l'ont tiré d'entre le ligneul et les souliers Poicteuins pour en faire vne offrãde à la Pallas d'Athenes (grãd dommage qu'il luy faille vn Hybou pour deuise) plus

Digitized by Google

raisonnable que l'autre escriuit et puis deschira et rompit ce qu'il auoit dit tout haut que les articles de foy de nostre Eglise reformée ne se trouue point expressement escrits dans l'Escriture saincte, mais ayant esté regardé de trauers par les siens et sur tout repris par vn ieune homme Huguenot qui ne se souuenant plus de la patience Euangelique se picqua de ce qu'on l'appelloit escolier penç̄at qu'on l'appelloit insolent, ce second Ministre neantmoins pour ne desplaire du tout à ceux qui le desaduoüoyent conceda tacitement, escriuit et signa ce qu'il auoit dit clairement : Il signa doncques que nos articles de foy non conuenants auec l'Eglise Romaine ne sont ny en encre, ny en syllabes, ny en mots expres en l'Escriture saincte, vrayement il auoit bien affaire de leur donner cela, ils ne demandoient pas mieux car il n'y a point d'article de foy au monde bonne ou mauuaise qui ne soit en ancre et en sillabes si on l'Escrit, et en mots si on la prononce, Si nos articles de foy ne sont en la Bible ny en ancre, ny en sillabes, ny en mots expres, estce par dire franchement qu'ils n'y sont point du tout, si ce nouueau Ministre (Puisqu'il aporte de nouuelles propositiō̄s) dit vray, que deuiendra nostre cinquiesme Article de foy qui nous fait iurer q̀ ; tout ce qui est du seruice de Dieu et de

Digitized by Google

nostre Salut, est escrit aux liures canoniques, sans qu'il y faille adiouster, diminüer, ny changer? Il faudra retourner à Grenoble, à Nismes, ou á la Rochelle pour raturer cest Article, quant a moy ie n'yray pas craignant que soubs pretexte de reformer la foy diuine on nous voulust encore faire fauser la foy humaine, vn article de foy c'est vne propositiõ touchãt les choses de nostre salut, cette proposition est faite de certains mots rãgez en certain ordre le subject va le premier, la Copule suit, et l'attribut est au troisiesme rang, ce seroit estre rude à pauures gẽs de vouloir que tous les mots de nostre confession de foy se trouuassent dans la Bible à la mesme façõ rangez qu'ils sont dans nostre petit liuret, aussi les Capucins n'en vouloient pas reduire la les Ministres ils desiroient seulemẽt que la proposition si trouuast aux termes qui luy sont necessaires; par exemple le premier Article de nostre foy à des mots qui ne sont point dans l'Escriture voire ne se trouuera pas ainsi qu'il est escript dans icelle; mais suffit que dans le Deut. les *Psal.* Dans S. Paul etc. Il est dit qu'il y a vn Dieu, le mesme demãdẽt ils des autres, aussi sotte seroit larespõce que tous les mots si trouuent par cy par la sans aucun ordre, car ainsi s'y trouueroit la Metamorphose d'Ouide, et les Ama-

Digitized by Google

dis des Gaules: nostre Ministre pençoit auoir paré aux coups en disant que les mots n'y estoient pas mais que les choses signifiées si trouuoiēt: Ie fus tant curieux ce iour la que ie voulus oüir le Sermon du Capucin à propos de la dispute? mais ie puisse mourrir il triompha en sa responce, car dit-il, il faut cōsiderer dans la Bible 1. les mots et les propositions materielement ou literalement 2. ou bien selon leur sens ou intelligence, 3. ou bien selō les choses signifiees par les mots: les mots sont escrits pour simplemēt signifier les choses, et les mots ainsi pris sont dans l'escriture, l'intelligence en est dans l'entendement humain Angelique et Diuin, les choses signifiées sont en soy-mesme et non en l'Escriture ny en la confession de foy, comme assignoit le Ministre, car il s'ensuiueroit que les choses signifiées par ces mots qui sont dans nostre confession de foy, Diable, Enfer, Moynes, Papes, etc. seroit dedans trois ou quatre petites pages ou fueillet de papier, seroit assez pour faire rire les beurieres de Paris, en ce poinct il fist vn pas de clerc et qui merite la *cen*sure, mais il chopa plus lourdement, car iamais vn malheur sans l'autre. Les Capucins l'ayant pris d'vn costé le voulurent sommer de l'autre et voir comment il voudroit prouuer sa foy, ayant cōfessé qu'elle n'est

Digitized by Google

point dans la pure expresse Escriture, nostre Docteur s'offrit auecques vne hardiesse digne de sa grauité de prouuer tous nos articles de foy par consequences necessaires tireés de l'Escriture, il brauoit auec cet offre plus de dix fois reïterée, mais cõme il se vit pris au mot, de Poictou, il court en Normandie se desdit, et sa proposition ayant esté escrite il en biffa de sa propre main ces mots qui suiuoient ce mot (*Des consequences tirées de l'Escriture Saincte*) on n'auoit point encores veu Ministres reculer iusques là, les premiers ont tenu ferme à l'Escriture à l'Escriture (mots s'escria vn Capucin qui ont perdu la France) deboutés de la par les Docteurs Catholiques, il se sont retranchez dedans les conclusions tirées de l'escriture, cettuy cy à quitté la place non tenable, car tout espouuenté de ce que de nouueau on ralumoit la conference, il tira vne ligne dissemblable à celle de Protogene, en cellecy il y auoit de l'honneur, en celle du Ministre du desdit de la honte et du blasme: de vray s'il cõfesse que nostre foy Huguenote n'est point escrite en l'Escriture sainte, s'il a refusé de la prouuer par consequences tirées de l'Escriture, d'ou estce donc qu'il les tirera? le Papiste dit qu'il prouue sa foy Romaine par expresse escriture, quãd il dit qu'il reçoit reelle-

Digitized by Google

mẽt le corps de Iesus Christ en la Cene, pour ce qu'il est escrit, *Cecy est mon corps :* Les anciens Peres prouuoient que Iesus Christ estoit Dieu, contre nos grands perés les heretiques, par consequences tirées de l'Escriture saincte, car le Pere est Dieu, Iesus Christ dit de soy qu'il est vn auecques son Pere. Il s'ensuit donc qu'il est Dieu, que si nous ne prouuons nostre foy par ces deux moiens la, il faudroit donc tirer nos consequences de la medecine des loix, de la Physique, Mathematique, Metaphysique, et pour ce que les consequences se tirent par le moyen de la clef des sciences, qui est la Logique, il faudra que nous soyons tous Logiciens, ma foy i'ayme mieux aller à la chasse ou pour peu me faire Papiste q̃; de retourner à l'eschole, et moy qui suis grand Seigneur en Poictou, tous mes tenãciers sont huguenots s'il faut qu'ils aprennent la Logique ou quelque autre science, de Noble que ie suis il faudroit que ie prince la charüe : fi ie m'y oppose pour les gentils-hõmes : le Ministre pourtãt s'estime excusable et plus clairuoyant que les autres comprit incontinent, ce que dit vn Capucin, Monsieur le Ministre vous estes pris, car si vous n'auez sceu trouuer vne proposition dans l'Escriture Saincte pour prouuer vn seul de vos Articles de foy comment en

Digitized by Google

trouueriez-vous deux, ce qui est pourtãt necessaire à vne bõne consequence qui puisse porter tiltre de pure parole de Dieu, pour vser de vos termes.

Apres trois heures de contraste on brisa la dessus sans autre fruict, pour nous que de la deffiance de nostre religion, les Papistes au contraire sont asseurez que leurs Predicateurs preschent la verité puis qu'ils la deffendent inuinciblement en la presence d'vne si grande assemblee de Ministres, ie croyois que toutes ces tristes mines n'eussent osé dire mot, mais ils sont courageux et de cecy ont pris des aduantages si grands que non seulement eux, mais les moindres esprits deffient desormais les plus braues des nostres, et leurs font ces reproches qu'ils n'oseroient ouurir la Bible en presẽce d'vn homme de lettres, Bible qu'ils exposent si hardiment à la prophanation des Cardeurs et Sauetiers qui n'y entendent rien.

Pour moy ie ne sçay qu'en penser car nostre confession de foy par ce moyen est exposee à la risee du monde, he que sert-il de mentir! elle est tres mal fondee, si les articles d'icelle ne sont escrits en l'Escriture saincte, et qu'vn des premiers des nostres à asseuré qu'elle ne se tiroit point de l'Escriture saincte. Tout le monde ne peut pas auoir toutes les

Digitized by Google

sciences, et à ce conte il faudra qu'vn chascun la fonde sur ce qu'il sçaura, moy sur l'escrime, car i'y suis grand maistre, le Grammarien sur *omne viro soli*, *hæc data*. etc. vn Mathematicien sur les elemens d'Euclide ou sur la quadrature du cercle. Vn Medecin sur l'Aphorisme d'Hipocrate, vn Astrologue sur l'Epycicle de la Lune, vn Musicien sur les quintes de sa teste, le Cordonnier sur la pointe de son alesne, au fort il s'en faudra rapporter à la science du Ministre iusques à tant qu'vn autre plus habille que luy à force d'arguments renuerse sa creãce et qu'vne plus grande lumiere face eclypser la moindre, car à bien dire ce n'est pas vne foy, mais vn opinion que l'on peut changer tous les iours comme on feroit de chemise, hors de la parolle de Dieu ce que nous croyons est humain, et par consequent suject au changement: nos articles de foy ne sont point parole de Dieu, dit nostre Ministre, n'y vn seul mot d'iceux, que poura on donc bastir de ferme la dessus qui ne tombe en ruyne, i'ay grand peur que nostre Religion ne soit vn meur ruyneux, car voila les serpents, les rats et les souris qui en sortent; i'entens ces veneneuses et tant des aduantageuses responses du Ministre: I'ay peur encores vn coup qu'on ne se serue

Digitized by Google

de cette pierre dont parle Pline pour faire reuenir Florimont de Raymōt pour paracheuer la decadēce de nos Eglises, cōme il en auoit parfait la naissāce. Que pensez vous de celuy qui a dit qu'il y auoit telle difference entre les Papistes et nous, comme entre vn sage architecte et vn fol? Les Papistes bastissēt sur le ferme roc de S. Pierre, et nous, nous bastissons sur la mole ceruelle des Ministres, les Papistes viuent dans vne terre ferme d'vne Eglise aussi duitte aux combats qu'elle est tousiours remplie de victoires, et nous sur le sable mouuent de la volubilité d'opiniōs infinies: Les Papistes voguent dans vne mer qui est bien asseuree, puisque le vent du diuin S. Esprit y souffle cōtinuellement, nous autres nous sommes dans vne mer d'inconstance ou les Scyrtes, les Carybdes, les escuils, les abysmes, nous causent vn asseuré nauffrage, c'est la pēsée que i'ai euë depuis cette dispute, il y auoit lon-temps que la Religion ne m'auoit donné de peyne: depuis que ie suis Huguenot, Dieu, le Diable tout m'est bon, consolés-vous pourtant Monsieur considerez que si nostre Religion decline que c'est le sort des choses naturelles, et en leur extraction humaines aussi biē elle est fort vieille, elle a quatre vingt ans, selon Dauid il faut ou qu'elle meure ou bien *amplius eorum*

Digitized by Google

laboret dolor, viuez neantmoins en esperance car on attand quatre Rabins qui en dressent vne nouuelle, cependant croyez moy tousiours,

Monsieur,

Vostre bien affectionné seruiteur,

ISMAEL DES BARRIERES,
Huguenot Polytique.

De Sainct Maixent,

ce 17. Iuillet 1616. »

Digitized by Google

III.

Lettre et déclaration des Protestants assemblés à Niort aux habitants de La Rochelle (1621).

L'Édit de Nantes, tentative de politique et de conciliation, charte des ménagemens réciproques, n'avait point désarmé les passions. Attaqué par les Catholiques zélés comme une concession arrachée à la faiblesse et aux anciennes tendances du roi, par les Calvinistes ardens comme une satisfaction illusoire, il était, à vrai dire, repoussé par les sectateurs extrêmes de chaque opinion parce qu'ils regardaient *la paix de l'Estat comme la ruyne du party*. Les Réformés, par une tactique dont la tradition ne s'est point perdue, et tout en violant cette loi dont ils conspiraient l'anéantissement, accusaient bien haut leurs adversaires de ne la pas exécuter et d'en méditer l'abrogation. Les personnes modérées des deux côtés épuisaient leurs efforts à obtenir la franche exécution de l'Édit, seul moyen de maintenir la paix. L'avénement du nouveau roi ranima les défiances des Protestans. De son gouvernement de Saumur et de son château de la Forêt-sur-Sèvre, Duplessis-Mornay ne cessait de poser sa médiation entre les passions frémissantes, toujours prêtes à reprendre les armes.

Les Protestans avaient obtenu du roi l'autorisation de tenir une assemblée; chaque province élut et députa des gentilshommes, des Ministres et des bourgeois, et la réunion s'ouvrit à Loudun, le 15 septembre 1619. Les intérêts de la religion n'étaient qu'un prétexte que la discussion eut bien vite dépassé. L'assemblée ne se sentait point à l'aise à Loudun; couvrant sa persistance du double motif contradictoire, et de la crainte de la révocation de l'Édit de Nantes, et de la restitution exigée, en Béarn,

Digitized by Google

suivant l'art. 3 de l'Édit, des biens usurpés sur le Clergé romain par la reine Jeanne, elle se transféra, d'autorité, à la Rochelle, foyer permanent de la révolte, et s'y constitua le 25 décembre 1620. Là, bravant ouvertement les ordres du roi, elle se fit sa rivale, exerça les actes de la souveraineté et prit un sceau particulier, attribut du pouvoir suprême. Vainement les avis de Lesdiguières essayèrent-ils de l'arrêter sur cette pente funeste.

Avant de recourir à la répression, la Cour voulut employer les voies de la persuasion; elle chargea La Trémouille, Rohan et Mornay d'engager l'assemblée à rentrer dans le devoir. Pour revêtir ces représentations d'une autorité qui put contrebalancer celle de l'assemblée, une conférence fut indiquée à Niort entre les chefs des Réformés. Le duc de la Trémouille commença par aller à Saumur prendre l'avis de Duplessis Mornay. Au moment de son départ, le 28 février 1621, il en reçut un mémoire sur la marche qu'il devait suivre dans la Conférence et un modèle de l'avis à donner par les Grands de la Religion à l'assemblée de La Rochelle. Le 2 mars, La Trémouille, Rohan et Soubise se réunirent, à Niort, aux commissaires de l'assemblée et aux députés de la ville de La Rochelle. Le lendemain s'écoula en longs pourparlers : Parabère, gouverneur de Niort, zélé calviniste, mais sujet fidèle, y assista par le commandement du roi; mais les rebelles refusèrent de rentrer dans la soumission (1).

Il devenait évident que l'Assemblée de La Rochelle ne voulait pas être convaincue et que tous les avis se briseraient contre son obstination. La conférence de Niort cessa donc de s'adresser à ceux *qui ne vouloient que mettre du trouble en l'estat*; pour essayer d'isoler les *attise-feux et trompettes de guerre*, elle vota une Lettre et Déclaration aux habitans de La Rochelle.

(1) DUPLESSIS-MORNAY, *Lettres et mémoires de messire Philippes de Mornay, seigneur du Plessis-Marly*, etc., t. IV, p. 595-596, in-4°, Amsterdam, Louis Elzevier, 1651. — SOULIER, *ouvrage cité*. — H. BRIQUET, *ouvrage cité*, t. Ier, p. 364-367. — J. GUÉRINIÈRE, *ouvrage cité*, t. II, p. 370-371.

Digitized by Google

Cette pièce, que nous publions, doit être la copie du modèle remis à La Trémouille par Mornay ; elle inspire une haute opinion de la prudence, de l'adresse et de la modération de son auteur. C'était l'argumentation la plus complète et la plus habile pour faire prévaloir les intérêts de la cité sur les passions factieuses de l'assemblée, pour rappeler au devoir des sujets aveuglés par le sophisme, et pour étouffer les germes d'une révolte qui, au bout de sept années, devait être expiée si cruellement.

On avait espéré, dans le temps, un grand effet de cette Lettre, qui paraît avoir été distribuée avec profusion. Précédée d'une petite préface, œuvre d'une plume royaliste qui rehausse l'importance de l'assemblée de Niort, publiée d'abord à Poitiers, elle fut réimprimée à Paris dans la même année (1621). La rapidité des évènemens qui se pressaient alors et qui effacèrent si vite l'opportunité de la brochure nous porte à penser que les deux éditions se suivirent à un court intervalle.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE
ET
DECLARATION

De l'Assemblée nouuellement tenüe en la Uille de Niort en Poictou

Auec la Permission du Roy.

Par Messieurs de la Religion Pretendüe Reformée,

Enuoyée aux Habitans de la Rochelle,

Sur les affaires de ce temps.

A PARIS,

Sur la coppie imprimée à Poyctiers, par la veufue Iean de Marnef, viuant imprimeur du Roy, en laditte ville.

Auec Permission. 1621.

IL est tres necessaire que parmi les peuples il y en ayẽt quelques personnes qui soient plus portés au

Digitized by Google

bien et repos de l'Estat et du Public, les vns que les autres.

Il s'en est donc trouué dans le party de Messieurs de la Religion pretendue reformée, lesquels considerant les mal'heurs que pouroient apporter ceux qui semblent vouloir mettre du trouble en l'Estat, par la rebellion qu'ils ont commise, à l'execution des cõmandemens du Roy.

Lesquels pour manifester le bon zele qu'ils ont au seruice du Roy, seroient venu trouuer sa Majesté à laquelle apres luy auoir hũblement remonstré le mescontentement qu'ils ont des partialités de la Rochelle, qui auoient donné occasion iusque là, à des plus signalés bourgeois et habitans de laditte ville, de se retirer auec leurs familles, tant en la ville de Poyctiers, Niort, Fontenay, Sainct Maixen, et autres villes circonuoisines, requerant humblement qu'il plut à sa Maiesté de leur permettre de faire quelque petite assemblée des-leur en la ville de Niort en Poictou, de laquelle ils esperoient vn si bon succes qu'il feroiẽt dissoudre toutes rebellions, et renger le tout soubs le iouc des commandemens de sa Maiesté à laquelle ils desiroient faire apparoistre la bonne affection qu'ils auoient au seruice et contentement de aditte Maiesté.

Digitized by Google

Laquelle Assemblée leur auroit esté octroyée de par le Roy, et sa Maiesté auroit faict commandement a monsieur de Parabelle, Gouuerneur en ladicte ville de Nior, d'y assister iournellement.

Sasseurant tant sur la fidelité de sa personne (bien qu'il soit de ladicte Religion pretendüe Reformée) qu'il ne permettra iamais qu'il se passe chose quelqu'onque qui soit preiudiciable contre son auctorité et le bien de son Estat.

Ladicte Assemblée estant arrestée, le subiect de laquelle n'est austre chose que pour tascher de rendre toutes sortes de contentement au Roy, et le seruice deu à sa Maiesté, il auroit esté donc necessaire à ses subiects, de rescrire aux Habitans de la Rochellè, tant pour leur faire connoistre que aux suiect de leur rebellion, plusieurs persõnes estoient en danger d'encourir l'indignation du Roy, et la teneur de la lettre estoit telle.

Digitized by Google

MESSIEVRS, Puis qu'il a pleu à Dieu nous establir des Rois, pour nous regir et dominer, soubs leur puissance et authorité, et ce respect nous doit estre si grand, qu'il ne no⁹ est pas permis n'y loysible d'estre rebelle aux commandemens qu'il plaist a leurs Maiestés nous faire : car ce faisant nous pourriõs encourir le titre d'enfans peruers, et ensuite de ce vne punition eternelle.

Saçhez encore que la colere et l'indignation des Rois n'est point semblable a celle des hommes cõmuns, qui ne sont qu'esclairs que feu de chausme, mais celle des Rois est bien autre, elle est comme vn feu Gregeois, et comme vn tõnerre laquelle ne s'esteint iamais que par leur propre et iuste chatimens.

Nous vous supplions comme freres Chrestiens et d'vne mesme religion, que pour euiter celle (que vous pourriès encourir de nostre Roy) au subiect des diuerses practiques qui sont en vostre ville, lesquelles mesmes, comme vous sçaues, ont baillé occasion a vne partie de vostre corps de sortir et s'absenter d'auec vous, auec leur familles, pour se retirer les vns d'vn costé les autres, d'vn autre, ce qui ne vous peut retourner à louãge, ains au contraire à de tres grãd blasme, et reproche à la posterité finisez dõc

Digitized by Google

ces parties, et vous rendez conforme au desir et à la volonté du Roy.

Vous sçauez Messieurs, les grandes obligations que tous generallement nous auons à feu Henry le Grand (d'heureuse memoire) son pere, des grands Priuileges et benefices qu'il luy auroit pleu nous octroyer et maintenir, et encore celle q̄ no⁹ à auōs sa Maiesté pour no⁹ les auoir reconfirmez, et entretenus en iceux, sans auoir esté iamais inquietez n'y troublez, pour toutes les divisions qui auroient peu arriuer, en ce Royaume, cela nous doit tant plus obliger à vous soubmettre a la discretion de sa volonté et a l'execution des cōmandemens de sa Maiesté: et par ce moyen luy manifester vostre fidelité, et le zele de vos affections au bien et seruice de son Estat.

Et par ce que de son authorité et la fermeté de sa Couronne c'est nostre maintien et nostre respos.

Nous nous deuōs encores plus ressentir et obligez à ce deuoir par le lien de nos consciences, et de nostre Religion, laquelle conformement aux sainctes Escritures, qui nous enseigne qu'il nous faut assuiectir aux puissances superieures, et que de leur ressister, c'est s'opposer à l'Ordonnance de Dieu, lequel nous sçauons, l'auoir esleuè et assis sur son Trosne,

Digitized by Google

apres luy auoir mis la Couronne sur la Teste, le Sceptre en la main, et les vertus Royalles au cœur: aussi nous ne deuons reconnoistre apres luy autre Souuerain desur nous que sa Maiesté.

Nostre veritable croyance est qu'entre Dieu, et le Roy, il n'y a point d'entre deux, n'y de milieu, et dercuocquer en doubte c'este verité parmy nous ce seroit vne manifeste heresie, et faire vne question problematique seroit vn crime capital.

Nos Peres ont tousiours serui et obey au deffunt Roy, nostre Seigneur et Maistre, il vous seroit mal seant que maintenant vous declinissiez au deuoir que vous debuez, à celuy qui est antant heritier de ses vertus, que de son Royaume, il faut donc infailliblement vous resoudre d'obeyr à l'execution de ses Edits, et Ordonances, et q'uelles ayent vn tel pouuoir et force dessus vous, que vous obeissiez à l'execution d'iceux, et en tout ce qu'il plaira à sa Maiestè vous commander, n'estant que tres iuste et equitable, car la Iustice qui maintient la puissance et l'auctorité Royalle, sans laquelle les Princes ne peuuent regner en paix, à prouue et confirme les Edits et Ordonnances du Roy.

Sa Iustice et son authoritè doit estre maintenuë et gardée inuiolablement, entre toute chose, estant

Digitized by Google

soutenuë sur les deux ferme Colõnes Royalles de Pieté et Iustice, cõme est celle de Lovys le Ivste nostre Roy, et de qui sa Maiesté nous faict esclater les rayons de sa iuste Iustice, sachant bien recompenser ceux qui demeurent dans les bornes de l'obeissances qu'ils doibuent a sa Maiestè, et chastier ceux qui sont peruers et perturbateurs du repos public.

Pour conclusion Messieurs nous vous supplions de considerer amplement les perils dãs lesquels vous pouriez tumber, s'il faut que sa Maiesté se resente de vostre d'esobeissance, mettez, mettez vous, en vos deuoirs et reconnoissez que nous auons vn Roy à qui il nous faut obeir, n'encourez point son couroux et indignation, faicte en sorte que sa Maiesté oublie le passé, et vous reçoiue à misericorde, en vous rengeant soubs l'obeissãce que vous luy debuez et ce faisant vous acquererez l'amitié de ceux (qui vous sont en seruant et obeissant au Roy) vos seruiteurs.

FIN. »

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Entrée de Louis XIII à Niort (1621).

L'exemple des *partialités* de la Rochelle menaçait d'allumer une sédition générale. Par une déclaration du 24 avril 1621, le roi annonça la ferme résolution de réprimer énergiquement la rébellion des huguenots dans toutes les provinces, mais de prendre sous sa protection et sauvegarde *tous ceux de la Religion qui se contiendraient en son obéissance.* Mornay se hâta d'envoyer Villarnoul, son gendre, à la Rochelle, donner avis de ces dispositions à l'assemblée, et la presser par les raisons les plus puissantes de se dissoudre et de mériter la clémence du roi par une prompte obéissance.

Méprisant ces nouvelles exhortations à la paix, l'Assemblée y répondit par un Réglement pour une prise d'armes par lequel elle pourvut aux commandemens militaires et répartit les contributions à lever sur les provinces. En même temps elle envoyait solliciter des secours en Angleterre, en Suisse et en Hollande. Bientôt après elle obligeait les pères de l'Oratoire, les prêtres et tous les catholiques à sortir de la ville. Le gant était hautainement jeté à la royauté.

Pour appuyer sa Déclaration, Louis XIII était parti de Fontainebleau, le 28 avril, et il marchait sur le Poitou. Oublieux de services incessans, il prive Mornay du gouvernement de Saumur, exercé, depuis 1589, avec une si austère fidélité, s'assure des villes de Loudun, Fontenay, Parthenay, Châtellerault et Saint-Maixent, qui ne font aucune résistance ; il

Digitized by Google

entre à Niort, le dimanche 23 mai 1621, va loger au château et y passe huit jours.

Depuis le commencement des troubles, la ville de Saint-Jean d'Angély avait été l'une des places des rebelles. A l'approche du roi, Rohan et Soubise s'étaient empressés de mettre en état de résistance ce boulevard de La Rochelle.

Par une Déclaration publiée à Niort, le 27 mai, le roi, confirmant toutes les garanties données, le 24 avril, à ses sujets de la religion P. R, condamnait les villes de La Rochelle et de Saint-Jean-d'Angély et leurs habitans comme relaps, désobéissans et criminels de lèse-majesté au premier chef, ordonnait de saisir leurs personnes et leurs biens et prononçait la déchéance de ces villes de leurs franchises et priviléges.

Louis XIII fut rejoint à Niort par le baron de la Haye, ambassadeur d'Angleterre, qui l'assura que le roi, son maître, ne prendrait point parti pour les huguenots qu'il reconnaissait factieux, et qu'il lui prêterait même assistance au besoin. Vaines promesses dont la violation devait rester heureusement inefficace!

Déjà avait commencé l'investissement de Saint Jean-d'Angély. Parti de Niort, le roi arriva, le 3 juin, devant la place, qui se rendit à discrétion, vingt jours après; ses fortifications furent rasées et entièrement détruites (1).

Le séjour de Louis XIII à Niort produisit une brochure dont je vais donner le texte. Son titre : *Entrée du Roy en la ville et Chasteau de Niort, le Dimanche 23. may 1621. Ensemble tout ce qui s'est passé en icelle par ceux de la Religion Pretenduë Reformée*, promet une relation circonstanciée; mais on n'y trouve que des détails assez brefs. C'est que l'auteur, aux gages de la Cour, a voulu moins faire un récit qu'un panégyrique. Dans les attributs de Jupiter et de son trône, il voit la vive image de Louis XIII.

(1) SOULIER, *ouvrage cité*, p. 456-467. — ARCÈRE, *ouvrage cité*, t. II, p. 165. — THIBAUDEAU, *ouvrage cité*, p. 248-250. — H. BRIQUET, *ouvrage cité*, t. I, p. 367-372. — J. GUÉRINIÈRE, *ubi suprà*.

Digitized by Google

Sous sa plume, les Alpes baissent la tête et ploient les genoux devant la grandeur de Sa Majesté. S'il range sous ses ordres la mère et la sœur du roi des dieux, amoureuses des Gaulois et des Lys, il vante au même instant les dons que Jésus-Christ lui réserve par-dessus les autres rois. Il proclame que Dieu l'a toujours rendu victorieux de ceux qui ont voulu apporter du trouble en son royaume, et il cite la soumission de Saumur, de Loudun et de Niort. L'entrée dans nos murs n'intervenant guère qu'à titre d'exemple de la protection divine, la sobriété des détails était obligée, et la relation devait céder la place à l'éloge.

Ce qui ressort de ce laconisme, c'est la froideur du roi devant les assurances de fidélité du loyal Parabère et devant les complimens du Corps de ville; c'est l'absence des pompes et des fêtes qui solennisaient ordinairement l'entrée des souverains; c'est l'emploi de précautions excessives; c'est une contrainte générale, qui jette sur l'arrivée de Louis XIII toute la physionomie de l'occupation d'une ville conquise.

Considérée comme type littéraire de l'époque et comme spécimen du manifeste, cette œuvre a une certaine valeur. Mais là surtout est son prix : destinée à la plus grande publicité, comme les trois pièces précédentes, elle sert à constater qu'on éprouvait déjà le besoin de parler aux esprits et que, suivant l'expérience déjà acquise, on reconnaissait comme égale ou supérieure au glaive des batailles l'arme de l'opinion, cette reine du monde.

Quoiqu'il en soit, du silence gardé par l'historiographe sur la Déclaration du 27 mai, sur l'ambassade d'Angleterre et sur la reddition de Saint-Jean-d'Angély, qui auraient si bien rempli le cadre du panégyrique, il y a lieu d'induire que notre brochure fut écrite à Niort et dans les trois jours qui suivirent l'entrée de Louis XIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTREE
DV ROY.

EN LA VILLE ET
Chasteau de Niort.

Le Dimanche 23. May 1621.

Ensemble tout ce qui s'est passé en icelle par ceux de la Religion Pretenduë Reformée.

A PARIS,
Chez NICOLAS ALEXANDRE,
ruë Boud'-brie, 1621.

LORS que les Antiẽs ont voulu representer la grandeur et l'authorité des Roys faignoient que Iupiter estoit assis en vn Trosne parsemé d'Estoilles, de

Digitized by Google

toutes pars enuironné de lumiere fort resplandissante, ayant la Iustice et la Force à ces costez, l'Aigle qui portoit ces Armes, et son foudre mettoit en ses mains vn Sceptre flamboyant: Puis Themis Mere des Loix, de la Cõcorde et Vnion luy presentoit l'Espée, auec la Proüesse et la Vaillance.

Par cela ils vouloient representer que cest Dieu seul qui esleue les Roys par dessus nous pour nous regir et dominer, et nous obliger tant que nous sommes à leur rendre tous les debuoirs que nous deuons à leurs sacrées personnes.

L'explication de ces fictions Antiennes, nous doibuent representer la viue Image de nostre inuincible Monarque. le plus parfaict Roy de l'Vniuers Lovis XIII. puis que nous voyons à la main droicte de sa Majesté la Iustice, qui permet le licite, et deffend le contraire, recompenses les bons, et punit les coulpables, pardonne aux repentans, et donne à l'indigẽt, et à sa main gauche, nous voyõs la paix assise, laquelle se vante d'estre fille de Dieu, sœur des Anges, mere des Arts et des sciences: C'est vn don que Iesus-Christ luy à reserue en ce monde par dessus les autres Roys de la terre.

Dieu qui est son protecteur et celuy qui preside en ses Conseils, nous fait manifestemẽt apparoistre

Digitized by Google

qu'il tient le Timon et le Gouuernail des affaires de son Estat, l'ayant tousiours iusqu'a maintenant rendu victorieux sur tous ceux qui ont voulu apporter du trouble en son Royaume, et mesme toutes les villes, qui sembloient quasi se souleuer contre ces commandements, se sont rangées soubz le Ioug des volontez de sa Majesté.

Nous auons veu que la pluspart dis-je des villes dans lesquelles mesmes ils auoient des garnisons et des Gouuerneurs à leur discretion, ce sont à l'esclat de son Auguste Majesté mises en toutes sortes de deuoirs pour la receuoir auec tout l'honneur et respect qui est tres legitimemẽt deu à sa Souuerainne Auctorité.

Saumur, Ville dans laquelle commandoit Monsieur du Plessis Mornay de la Religion pretenduë réformée, et qui mesme tenoit vne forte Garnison dans le Chasteau d'icelle, ne sceut si tost que le Roy auoit deliberé d'aler et entrer en icelle qu'il ala aussitost au deuant de sa Majestè auec quantité de noblesse pour lasurer de sa fidelité, et la bõne volontè qu'auoit tout le païs pour son seruice, et incontinent les portes qui iour et nuict estoient fermée furent despenduë à l'entrée de sa Majesté, et le furent tant qu'elle fut en ladite ville.

Digitized by Google

Loudun semblablement c'est comportè dans les bornes de tous les deuoirs qu'elle doit pour le seruice de son Roy, les Habitans d'icelle ayant protesté en corps leur fidelité en laquelle ils desiroient viure et mourir.

La ville de Niort l'vne de celle en laquelle ceux de la Religion pretenduë reformée ont leur libre exercice, et qui est Gouuernée par Monsieur de Parabelles, Seigneur qui n'a iamais receu aucun reproche d'infidelle à son Roy, et continuant ceste louable action, à voulu encore manifester à sa Majesté, que bien qu'il estoit de ladite Religion, et faisoit la mesme profession de ceux qui semblent vouloir apporter du trouble en son Estat, qu'il n'auoit iamais trampé n'y apporté aucun consentement à leurs cõceptions, et qu'aucontraire ils s'estoient tousiours cachez de de luy de peur de luy donner aucune cognoissance de leurs affaires, et que quant à luy il supplioit tres humblement sa Majestè de croire de luy, qu'il ne vouloit point ternir l'honneur que luy auoient acquis ses predecesseurs par leur fidelité au seruice de la Couronne de Frãce, et qu'il desiroit viure et mourir en pareille qualité d'estre fidelle seruiteur à sa Majesté.

Pendant icelle Protestation, le Roy ne laissoit de

Digitized by Google

continuer son chemin vers ladicte ville, prestant toutesfois l'oreille aux parolles que luy faisoit ledit Seigneur de Parabelle auec vn tres-gratieuse et vrayement Royalle action.

Le Roy estant donc arriuè à la porte d'icelle ville, sa Majesté feust receuë par les Iuges et Magistrats de de ladicte ville, et de grandes affluences des Habitãs qui tous c'estoient preparez au meilleur estat qu'il leur auoit esté possible, d'vne et d'autre Religion, qui tous receurent sadicte Majesté auec vne tres grande joye : Laquelle apres auoir receu tous les complimẽs qui luy estoient faits de la part de tout le corps de la ville, elle feust conduitte au Chasteau d'icelle ville, qui le iour d'auparauant luy auoit esté preparé.

Quelque temps auparauant l'arrivée de sa Majestè estoit entré en icelle deux compagnie Frãçoise et deux de Suisses pour auant-garde, qui allerent droict prendre possession du Chasteau et de toutes les clefs des aduenues d'iceluy, ausquelles l'on planta force Corps de gardes, et mesme en dresseret vn de cent à six vingts hommes soubs la Halle de ladicte ville, qui est proche du Chasteau.

Lors que le Roy fut arriué en ladicte ville, ceux de la Religiõ Pretenduë Reformèe qui sont grand

Digitized by Google

nombre en icelle, ont cesse l'exercice de leur Religion, ne voulant parce moyē enfraindre l'execution des articles des Ordonnances qui leur deffendent absoluëment de faire aucune exercice de ladite Religiō pretenduë reformée au lieux où est present sa Majesté, et ny à la suitte de sa Cour, ne voulant aussi encourir vn pareil blasme que resçeurent au dernier voyage du Roy, les Habitans et les Ministres de Sainct Iean d'Angely qui auoiēt fait leur presche et autres Ceremonie pendant que sa Majestè seiourna en ladite ville, et dont elle eut cognoissance, ce qui luy donna sujet de mander quelque principaux Habitans de ladite Religion pretēduë reformée, et mesme les Ministre qui auoiēt fait le presche, lequel pour legitime excuse qu'il peut donner au Roy declara qu'il estoit Escossois, et qu'il ny auoit guere qu'il estoit en France, et n'en sçauoit encore les Ordonnances, qu'il supplioit tres humblement sa Maiesté de luy pardonner.

Toutesfois cela n'empescha pas que lesdits Habitans ne furent reprimendez du Roy de la voir permis, veu le contenu des Edicts et Ordonnances de pacification qui leurs deffendent directement.

C'est à quoy ont voulu obuier ceux de ladicte Religion Pretēduë Reformée habituez en la ville de

Digitized by Google

Niort, de peur de quelque reprimẽde de sa Majesté.

Il est à remarquer que pendãt l'arriuée du Roy en ladite ville, pas vn des habitans d'icelle n'allerẽt en armes comme l'on fait ordinairement aux entrées des Roys, et mesme fut deffendu de tirer pas vne piece d'Artillerie, tant de ladicte ville que du Chasteau, sur peine de la vie.

Voila comme ce sont comportez ceux de ladicte Religiõ Pretenduë à la venuë du Roy, nesont ce pas des faits admirable du Roy des Roys, qui prẽd tellemẽt la cause en main de son fauory, nostre souuerain Prince, fera que tous ces sujets quelques peruers qu'ils soient, seront cõtraincts par la toute puissance Diuine, et par la force de son Authorité, de ce soubsmettre soubs le joug de ses Commandemens.

Ce sont dis-ie les rares perfections que l'on remarque à ce grand Prince, qui font que les Alpes baissent la teste et ployẽt les genoux deuant la grandeur de son esclatante Majesté, cõme Bucephalle cheual d'Alexandre s'humilioit pour receuoir son Maistre: Les neiges et les glaces fondent aux rayons de son authorité: la Mer se dispose en tranquillité et douceur soubs l'aspect de son tranquille esprit.

La Sœur et la mere de Iupiter par le moyen de la-

Digitized by Google

quelle il porte le nom de Gaulois du Ciel, et les lis de la terre, amoureuse des Gaulois et des Lys : Commande à Æollus que s'il a cydeuant deschainé tous les vents pour agiter la Mer cõtre Ænée, qu'il faut maintenãt qu'il les retiennent selon la volonté et le bon plaisir de sa tres-Auguste Majesté:

Bref c'est le plus Victorieux Monarque de l'Vniuers, c'est vn foudre de guerre, et duquel la France se peut bien vanter d'auoir pour son Protecteur et Dominateur le plus iuste Prince qui soit au monde, pendant le viuant duquel elle ne doit auoir aucune crainte ni effroy, ains au cõtraire elle doit esperer que ses limites s'augmẽterõt tousiours de plus en plus, et la foy Catholique Apostolique et Romaine conseruée en sa splendeur.

FIN. »

AVRIL DE LA VERGNÉE.

Digitized by Google

UNE PROMENADE

DE LA MOTHE A BAGNAULT.

La Mothe-Saint-Héray, 22 Mars 1851.

A M. Charles Arnauld.

Mon cher ami,

Je n'ai cessé de me préoccuper de l'aimable lettre que vous m'avez adressée, et je m'estimerais heureux d'en remplir le but. En effet, il y a plus de trois ans que je n'ai rien écrit pour la Société de Statistique : les circonstances politiques et l'absence de sujets à traiter d'une manière digne de mes honorables collègues, ont été la cause d'un silence auquel personne n'a perdu. Je serai toujours très flatté d'avoir été admis autrefois dans vos rangs, et ce qui se rattache à l'association si éclairée dont vous êtes un des fondateurs m'intéresse au premier chef. Ne m'en veuillez donc pas, mon cher camarade, et soyez mon défenseur lorsque l'occasion se présentera de m'excuser.

Plus d'une fois, je vous l'assure, il m'est venu à la pensée de vous dire le peu que je savais relativement à l'ancien bourg de Bagnault, oublié de nos jours, mais considérable il y a deux siècles à peine. Peut-être ne

Digitized by Google

l'avez-vous pas visité ?... Venez ici, et j'éprouverai un vif plaisir à vous y conduire en compagnie de M. Louis Delavault et des autres personnes qui voudraient nous suivre dans cette petite excursion d'archéologues. Il m'arrive souvent de regretter de n'être pas voisin de mes collègues. *Aidé de* votre apport de lumières, nous eussions fait revivre pour nos compatriotes une vieille bourgade qui fut le centre du commerce des farines pendant une longue période d'années et enrichit conséquemment toute la contrée.

On aime bien un manuscrit des âges passés ; on se félicite comme d'une gloire littéraire d'en être l'inventeur ; on l'édite pour la curiosité et l'enseignement de ses contemporains, pourquoi n'aimerions-nous pas le marché où se vendaient autrefois nos farines si renommées ? L'antique Rom, que ne doit-il pas à la science de notre collègue M. Lary ! Je vous avoue ma faiblesse pour le vieil entrepôt de nos minots.

Un chemin solidement empierré mettait Bagnault en communication directe avec Rom, par la plaine de Vanzay : il est facile d'en reconnaître les traces.

Bagnault était traversé par le chemin qui, de Lusignan et Jazeneuil, menait à Mougon, à Niort et enfin à la mer. C'est le chemin du moyen-âge dont il est fréquemment parlé et qui fut, longtemps avant nos routes, la principale voie pour les transports de la province. Il s'appelait aussi, je crois, le chemin des Sauniers. En ces matières j'ai honte de mon ignorance, les pièces à l'appui me manquent, la tradition est incomplète et toute incertaine ; je ne suis armé que de ma bonne volonté.

Dans l'espoir de votre bienvenue, je vais essayer de vous donner un aperçu des lieux que nous parcourrons ensemble. Je suppose que vous m'avez annoncé votre arrivée, je vous reçois aux limites mêmes du territoire communal, en face du château de la Villedieu et sur le beau pont jeté cette année, avec beaucoup d'art, en travers des deux divisions de la rivière de Pamproux. L'amitié ne saurait moins faire.

Que de souvenirs cette route nous rappelle ! à droite la vaste et magnifique prairie *Mothaise*, les bois touffus du Fouilloux assis sur un mamelon

Digitized by Google

de terrain tertiaire, terrain ferrugineux et carrière de silex meuliers. A gauche, le haut dolmen d'Avernant et la pierre levée à échancrure de la garenne ; devant nous, les grandes toitures à tuiles plates et rouges des anciens greniers à blé du château de la Mothe et les tanneries qui se prolongeaient autrefois d'un bout à l'autre du bourg. Vous voyez au-dessus des arbres le clocher de Saint-Héray, élevé dans le quinzième siècle par les Vivonne, seigneurs de la Châteigneraie et de la Mothe : C'est de là que s'échappent les sons qui nous convoquent pour la prière commune et nous servent comme de témoins aériens aux solennelles époques de la vie humaine ; sons alternativement joyeux et lugubres et qui, le soir, nous invitent au recueillement, à la méditation, aux joies pures des réunions de famille.

En pleine féodalité, il y avait à la Mothe trois châteaux, celui de Beauvoir, celui de Saint Héray et celui de la Mothe.

Beauvoir, véritable nid d'aigle, était perché sur la colline de gauche, au lieu appelé aujourd'hui, je ne sais pourquoi, et si disgrâcieusement, le *Barrabas*. Au-dessous, un étroit chemin de ronde se précipitait vers quelques maisons groupées sous la protection immédiate du castel, et qui forment encore le petit quartier nommé le Magnoux. L'expression de *Magnoux* tire évidemment son étymologie de *manere*, mansio, demeurer, demeure, d'où viennent manoir, manant, masure, maison, ménage. On donnait la qualification de *manans* à ceux qui étaient originaires du lieu, et d'*habitans* à ceux qui y étaient venus demeurer.

Il n'existe de Beauvoir qu'une porte et une partie des caves. C'était le lieu d'hébergement *d'honorable homme et sage maître* Jehan de la Fayolle, qui le vendit à de Torsay, en 1408, pour le prix de 300 livres tournois.

La Sèvre, dont l'écoulement n'était pas facilité au moyen des fossés pratiqués depuis aux abords de la prairie de la Mothe par les moines de l'abbaye de Saint-Maixent, couvrait de ses eaux l'ancien tennement qui porte le nom de Brumauderie, des Bourbiers et du Marais. Une maison avec un beffroi et un pignon aigu avait été bâtie au-dessous du logis de

Digitized by Google

Beauvoir et sur la limite habitable des marécages. Elle prit le nom de sa situation même et le donna à une branche de l'ancienne famille Bonneau. En 1738, mademoiselle Marie Bonneau *du Marais*, fille de messire Jacques Bonneau, écuyer, seigneur du Marais, conseiller, maître d'hôtel de son altesse le prince de Condé, premier prince du sang, épousa messire Joseph-Marie Esperon de Beauregard, écuyer, président, trésorier de France au bureau des finances de Poitiers. On distinguait dans cette famille MM. Bonneau du Breuil-Méraud, Bonneau du Colombier, Bonneau, docteur médecin, Bonneau, greffier du marquisat et secrétaire d'Henri de Parabère, gouverneur du Poitou, Bonneau, chanoine de Ménilgoute, Bonneau de la Touche.

Il vous est arrivé plus d'une fois, ainsi qu'à Baugier, de franchir le vieux seuil de la maison du Marais, d'y rencontrer des mains amies, de vous promener dans ses rustiques vergers, et d'y faire, au retour de quelque pélérinage à votre Bougon, de gais et frugals goûters....

La halle du bourg occupe l'emplacement du château de Saint Héray. Il fut acheté, le 9 août 1404, de Charles d'Albret par Jean *de Torsay*, grand personnage de ce temps, et qui ajouta le titre de seigneur de Saint-Héray à celui de la Mothe et de bien d'autres lieux qu'il portait déjà. Jeanne de Torsay, sa fille, épousa André de Beaumont et fut mère de Jacques de Beaumont, un des confidens de la politique de Louis XI.

Il ne reste plus vestige du beau donjon qui dominait de ses gracieuses tourelles, il y a moins de dix années, tout le pays et qui fermait, vis-à-vis le promontoire de Plâmé, la fameuse vallée de Vauclair que vous venez de parcourir en son entier depuis Saint-Maixent.

Les deux coteaux de la Sèvre se resserrent brusquement en face de l'allée du parc, et voici que je vous arrache au charme du site pour parvenir enfin à notre but. Ne faites que regarder les fraîches eaux de la rivière poissonneuse qui coule entre des haies de saules et de vergnes, et comptez seulement les moulins à bonne renommée qui se multiplient sur ses bords; le Moulin-Blanc, le Moulin du Château, de la Chapelle, de

Digitized by Google

Cour-Devant, de Canteau, de Ratier, du Grand-Ratier, de Grand-Vau, des Deux-Izarnay, de Roches, de la Planche, de Crémille, de Moulin-Neuf, de Premier.

Notre très savant et très regrettable collègue, M. de la Fontenelle de Vaudoré, a fait de Saint-Germain-d'Izarnay le siège d'une viguerie en 919. Assurément, c'est une des plus anciennes du Poitou. Aux viguiers succédèrent les prévôts, puis les baillis et les sénéchaux. Izarnay était compris dans le pays de Briou.

Le moulin de Roches, celui de la Planche, tous les moulins du voisinage d'Exoudun ont une existence positive depuis 700 ans. En 1218, Hugues de Rochefort, chevalier, mentionne ces moulins dans un acte de confirmation qu'il fait à l'abbaye des Châtelliers de divers héritages cédés par son père.

Le même Hugues de Rochefort, du consentement de sa nièce, fille de Savary de Rochefort, fait don à l'abbaye des Châtelliers des terrains qu'il avait auprès du moulin de Roches. « *Ego Hugo de Rupeforti dedi Deo et ab-* « *batiæ de Castellariis, dominium et quidquid juris habebam in rivagiis molen-* « *dinorum de Roches, in utrâque parte.* » L'abbaye a possédé ce moulin jusqu'à la révolution. On montre encore la chambre du moine collecteur des redevances.

Exoudun, tout entouré de dunes, est du plus agréable aspect de quelque côté qu'on y descende. Cette localité celtique, aussi vieille que notre nationalité même, siége d'un archiprêtré considérable qui renfermait 27 paroisses, 10 prieurés et 50 chapelles, était heureusement placé à quelques centaines de toises du grand chemin des Sauniers. Son commerce de farine était héréditaire de génération en génération, et ne cessait point d'être lucratif. L'aisance des habitans, le confortable et la propreté des maisons avaient passé à l'état de proverbe. Maintenant Exoudun a presque tout perdu. La route nouvelle de la Mothe à Lezay passe loin de son enceinte, et il reste sans débouché dans une solitude forcée. Si la route de Lezay, au lieu de se développer dans des plaines, eut été faite le long de la Sèvre, sur le versant des coteaux, elle aurait rendu des services

Digitized by Google

très effectifs à tous les riverains, à Exoudun dont la population est de 800 à 1,000 habitans, aux localités de Brieuil et de Bagnault et à ces vénérables moulins qui tournent depuis tant de siècles. Je ne sais quel étroit esprit de localisme voisin ou quelle pauvre économie toute du moment ont amené cet état de choses à peu près irrémédiable. Les abords d'Exoudun sont d'un accès malaisé pour les voitures. Lorsque les chargemens sortaient de ces vallées à dos de mulets, le commerce tenait peu à la largeur et aux autres conditions de viabilité des chemins ; mais tout a changé de face aujourd'hui, les vieilles habitudes des hommes aussi bien que la vieille configuration du sol, et le commerce primitivement concentré à Bagnault et à Exoudun est venu à la Mothe, d'où il s'échappe au bénéfice de Saint-Maixent. Le commerce cherche la grande route.

L'église d'Exoudun, sous le vocable du chef des apôtres, est démolie, il ne reste qu'un pan du clocher. L'administration du département fixa, le 21 floréal an VI, sa mise à prix à 800 francs. En 1096, Hervé, archidiacre de l'église de Poitiers et son frère Pierre, firent don de Saint-Pierre d'Exoudun au monastère de Saint-Cyprien.

Exoudun a conservé ses deux châteaux : la Place-Forte et Boissec.

Voyez-vous, à l'extrémité de la vallée qui se détourne de nouveau, ces larges noyers, ces peupliers, ces frênes, ces arbres fruitiers ; Bagnault repose l'été sous leurs frais ombrages.

L'horison s'étend des deux côtés, c'est presque la plaine. Le sol est excellent, la propriété très découpée, la culture active et variée; peu de riches, peu de malheureux ; chacun vit de son travail dans cette paisible bourgade.

Bagnault est une localité romaine, c'est-à-dire que l'aspect de son nom est latin. *Balneæ, balnearum; Balneum, balnei; Balneolum, balneoli*, bains. Dans un jugement rendu en synode par Frottier II, évêque de Poitiers, contre Doctramme, curé d'Exoudun, 13 mai 917, Bagnault est nommé *Baniolum*. Ce nom vient-il de *Balneolum*? L'analogie et la prononciation inviteraient à le croire, mais y eut-il des bains à Bagnault? L'eau y est

Digitized by Google

très vive, très fraîche et les sources très abondantes, la Sèvre commence à porter bateau. Cette rivière prend, il est vrai, sa principale source à Fontbedoire, commune de Sepvret; après de longs circuits, elle traverse deux fois la route de Saintes au-dessous de Chay, et revient à Bagnault par Brieuil, mais elle demeure à sec une partie de l'année, et la coupe des foins se fait dans son lit même. Elle n'a de cours régulier qu'à partir de Bagnault et du moulin de *Premier*.

Je passe outre aux conjectures sur le nom de notre localité. Si ses belles eaux invitaient à se baigner, de quelle partie du Poitou ne peut-on pas faire le même éloge? Quoi qu'il en soit, trois superbes fontaines sourcent dans Bagnault, les *Fontanelles*, la fontaine de *Thuet*, et celle des *Bancs* ou des *Bains*. Quelle tradition est cachée sous le nom de Thuet à physionomie germanique?... Je laisse aller votre esprit vers quelque divinité de la Gaule, si toutefois il y a ombre de souvenir caché sous ce nom.

La fontaine des Bancs doit tirer son nom du voisinage du marché ; l'arceau qui en soutient la voûte est fort ancien et remonte, disent les connaisseurs, au treizième siècle. Tout près de cette fontaine, la plus remarquable de toutes, et qui est au centre du bourg, le grand chemin se dédouble; d'une part il conduit à Rom, de l'autre à Pamproux, Jazeneuil, Lusignan et Poitiers.

Ce carrefour est incontestablement très ancien, et les auberges (*herbergen, heribergium, herbergamentum*) les plus vieilles en date, qui tiennent l'angle des chemins, étaient fréquentées par les voyageurs de ces temps reculés. La fontaine des Bancs, les habitans en général disent des *Bains*, était plus abondante, il y a sept ou huit siècles et plus, qu'aujourd'hui, et, par la qualité de ses eaux, pouvait inviter aux ablutions. Cette fontaine me semble avoir donné son nom à l'endroit.

Bagnault est placé à l'ouverture de la longue et sinueuse vallée de la Sèvre, sur la limite de la plaine, entre les plateaux de Rom et de Chenay, et les bourgs populeux de la Mothe, de Salles, Pamproux, Exoudun et Bougon ; lieu de repos et gîte commode à moitié chemin de Lusignan à

Digitized by Google

Mougon, il devint, par le fait de son heureuse position géographique, l'entrepôt du commerce des blés et des farines pendant tout le moyen-âge.

Les produits des moulins de la forte rivière de Pamproux, de celle plus petite de Bougon et de la Sèvre depuis la Villedieu, se rendaient à Bagnault. Les minots de cette partie du Poitou n'avaient pas d'autre nom que les *Minots de Bagnault* sur les marchés de La Rochelle, de Saint-Jean-d'Angély, de Saintes et des villes du littoral. A l'exportation ils gardaient leurs honorables étiquettes, et il n'y a pas vingt ans que les farines de la Mothe et du canton étaient expédiées de Rochefort sous le titre de farines de Bagnault. Le pavillon couvrait la marchandise.

On fabrique encore une sorte de gâteau avec du beurre, du sucre et la plus fine fleur du froment, qui porte le nom de fouasse de Bagnault. Je ne sais quel *baignet* ou *merveille*, quelle pâtisserie s'appelait *frisés* de Bagnault. Dans les baux à loyer, on n'oubliait point de stipuler le *suffrage* d'un gâteau pour la fête des Rois. Nos vieux baillis et sénéchaux, les juges et les avocats, recevaient ces mêmes présens à titre d'épices. La truite jouissait dès ce temps de la célébrité qu'elle n'a pas perdue.

Le *minot* était une mesure qui faisait le quart d'un septier de Paris. Il se disait tant de la mesure que de la chose mesurée. On se prêtait un *minot*, et l'on livrait dix, vingt, cent minots. Le minot de sel était de cent livres pesant. D'après l'ordonnance de 1669, le minot à blé devait avoir onze pouces neuf lignes de hauteur sur un pied deux pouces huit lignes de diamètre entre les deux fûts. Le minot était aussi une mesure de terre d'environ un quart d'arpent de Paris.

Ainsi les farines remontaient à Bagnault afin de prendre la route de l'ouest, le chemin, je le répète, des Sauniers qui, chargeant de sacs de minot leurs mulets, revenaient avec du sel.

Le minage de Bagnault fut aussi fréquenté, aussi fourni de grains que l'ont été depuis ceux de Gençay et de Saint-Sauvant. Le minage se tenait devant la fontaine des *Bancs* ou des *Bains*, au point d'intersection des chemins de Rom et de Jazeneuil.

Digitized by Google

Vous serez tout surpris en arrivant à Bagnault d'y trouver l'ensemble d'une petite ville. Les maisons de la *grande rue* sont assises des deux côtés du vieux chemin de la mer, et toutes ont un aspect convenable. On compte un grand nombre de boutiques à fenêtres rondes au rez-de-chaussée avec un large appui en pierre. Plusieurs croisées sont enrichies d'ornemens parfaitement taillés et festonnés; de grands portails, de vastes chambres, des caves solidement voûtées, des cheminées à sculpture, de vieilles vitres dénotant une richesse peu commune.

Ce sont des fermiers et des journaliers qui habitent ces spacieuses demeures des négocians d'autrefois. La place du minage est divisée en jardin. Voici l'hôtellerie de l'Ecu de France, l'hôtellerie du Cheval-Blanc, celle de la Coupe-d'Or, de Saint-Jacques et de La Rochelle. Cette dernière était placée entre les Fontanelles et la source de *Thuet*, sur le chemin de Brieuil. Au-dessous des autres était un abreuvoir très commode dans la Sèvre.

Un affluent de la rivière, appelé le *Courant*, traverse Bagnault dans sa longueur, parallèlement au chemin. Les petits ponts sont si multipliés sur cette rivière d'hiver, qu'on dirait un aqueduc.

C'est sur une élévation située entre l'hôtellerie de La Rochelle, le chemin de Brieuil et le *Courant*, qu'était construite la commanderie de l'ordre des Templiers. Vous vous souvenez que la destruction de cet ordre militaire célèbre fut arrêtée à Poitiers par Philippe-le-Bel, dans le couvent des Jacobins, avec l'assentiment du pape. Les propriétés des chevaliers de Saint-Jean de-Jérusalem passèrent en d'autres mains, et leurs maisons furent abattues. A Bagnault, il n'avait été conservé de la commanderie que la petite église ou plutôt le *temple* qui en dépendait. Le temple et son clocher avaient résisté au temps jusqu'à la fin du dernier siècle, époque où il fut compris dans la vente des biens du clergé.

Tout le coteau, maintenant désert, rappelle l'établissement des gardiens du Temple. Ici c'est le jardin de la chapelle, là le cimetière du Temple, plus loin le champ de la commanderie et la métairie de la citadelle.

Le four banal est encore debout, ainsi que le presbytère, où l'on

Digitized by Google

reconnaît, à l'alignement de quelques pieds de grands buis, l'allée de prière du desservant.

Bagnault n'était pas une paroisse, même aux jours de sa prospérité; il relevait de Saint-Pierre-d'Exoudun.

En face de la commanderie, et de l'autre côté du courant, les regards sont attirés par une haute maison, la plus considérable du bourg: fenêtres à festons, double porte, maillet ciselé, cour d'entrée, vastes cuisines, chambres à alcôves boisées, escalier en pierre, vous êtes à la dernière moitié du seizième siècle. Ce logis se nommait originairement *des Oliviers*, pieux souvenir de l'Orient et de la montagne sanctifiée par la dernière veille et le sacrifice volontaire du fils de l'homme!

Cette qualification de *Maison des Oliviers* au fond de ce village abandonné, m'a profondément intéressé. Elle était proche des bâtimens occupés par les religieux qui avaient fait vœu de défendre le tombeau du Christ. Peut-être avaient-ils essayé la culture de l'olivier dans ces lieux abrités et rocheux? Peut-être y avaient-ils déposé un précieux débris enlevé à la terre sacrée?

Bagnault a été la première source de richesse pour notre pays. La plupart des familles aisées qui y résidaient sont venues se fixer à Exoudun et à la Mothe, émigrant pour ainsi dire avec leur négoce. Ce bourg commença à déchoir au moment où furent achevées les routes de La Rochelle et de Saintes. Le passage par Bagnault n'avait plus sa raison d'être.

Ni Rom, ni Bagnault, ni Exoudun, ni Sainte-Néomaye, ni Pamproux et plusieurs autres localités ne sortiront de leur état actuel, parce qu'elles sont hors des grandes lignes de viabilité où la civilisation et les affaires ont leurs cours.

La Mothe-Saint Héray était un chef-lieu de postes d'où les lettres parvenaient aux différentes paroisses et établissemens monastiques des archiprêtrés d'Exoudun, de Melle, de Rom, de Bouin; cependant il y a deux cents ans on mettait fréquemment: à la Mothe, près Bagnault, en Poitou, our suscription des lettres qui venaient des autres provinces.

Digitized by Google

Je n'ose vous parler du pont de Bagnault, sur la Sèvre ; vous fixerez beaucoup mieux que moi l'époque de sa construction qui, par tous les caractères apparens, remonte fort loin.

La réformation enleva les trois quarts des habitans à la croyance catholique, et nos contrées souffrirent tout particulièrement des guerres séculaires d'abord, et ensuite des mesures de rigueur prises par Louis XIV, soit auparavant, soit après le retrait de l'édit donné à Nantes par Henri IV, en 1598. Bagnault appartient presque entièrement au culte protestant, et la prédication s'y fait sur l'emplacement de la commanderie et du cimetière du Temple.

L'envoi successif de soldats, pendant un espace de près de 70 ans, ne put vaincre la persistance de la population en sa croyance nouvelle. Sur l'appui d'une fenêtre de l'hôtellerie de Saint-Jacques, on lit : « L'an 1752, « les dragons d'Orléans, compagnie de Dulac, le 23 septembre, sont ar- « rivés icy. — Un édit de Louis XV, du mois de février 1745, ordonna « de rebaptiser les enfans et de rebénir les mariages, » et il y eut à ce sujet, dans notre pays, de l'agitation jusqu'en 1753.

Bagnault dut avoir la physionomie d'une commune s'administrant elle-même avec sa charte de liberté dans son enceinte plébéienne.

Cette population s'émut aux grandes secousses de la société en 1791 et 1792. Plusieurs des courageux enfans de Bagnault entrèrent dans les premiers bataillons des Deux-Sèvres, et bientôt après partirent pour la frontière. Quelques rares débris de ce premier enthousiasme militaire existent encore. Un d'eux, le capitaine Mignien, vivait il il y a peu d'années, et le journal la *Chronique* lui a consacré un souvenir de respect et de sympathie.

Le fermier actuel de l'auberge de *La Rochelle*, Guionnet, est un soldat de la vieille garde. Rentré dans sa famille après les événemens de 1814, il quitta de nouveau son foyer au premier bruit de la marche de Napoléon sur Paris, rejoignit ses vaillans frères d'armes, et demeura tout sanglant sur le champ de bataille du 18 juin 1815.

Enfin, Bagnault eut son héroïne. M^lle^ David, qui habitait la maison *des*

Digitized by Google

Oliviers, partit sur sa meilleure jument, au mois d'août 1793, lors de la réquisition de 18 à 25 ans, et guerroya en Vendée auprès du bataillon le Vengeur.

Si ma tente n'était pas toute dressée à la Mothe, si j'étais bien philosophe, bien vieux et mécontent des hommes, j'irais peut-être la placer à Bagnault et tremper le vin clairet de ma vigne avec l'eau historique de la fontaine des *Bains* ou du *Thuet*. Je voudrais y lire un journal qui ne parût que tous les mois; je ne conserverais dans ma bibliothèque que le Recueil de la Vie des Saints, l'ancien Testament et l'Evangile, notre Corneille, Lafontaine, Milton et Shakespeare; loin des querelles de partis et des divisions d'opinion, j'aimerais tout le monde, j'aimerais toute chose de la création, toutes les œuvres de Dieu; l'été, pendant la chaleur, je trouverais le sommeil sous mes pruniers et mes pommiers; l'hiver, je deviserais des temps passés avec les vieux journaliers et les vieux soldats du pays; j'attendrais, les intérêts spirituels étant réglés, et confiant en l'inépuisable bonté du maître de la terre et du ciel, le dernier jour de la vie.

La pacifique et jolie bourgade de Bagnault semble endormie auprès de ses grands arbres par le bruit continuel de ses sources. Sa retraite est toute de paix. La plus haute charge à laquelle puisse atteindre l'orgueil humain est celle de conseiller municipal *in partibus*, car la mairie est à Exoudun et les délibérations se font au chef-lieu.

J'oublie, je le crains bien, des faits qui pourraient vous intéresser, mon cher ami; venez faire en personne des observations qui ne sont pas contenues dans cette longue et ennuyeuse lettre. Notre amitié n'en sera que plus vive, et nous n'en aimerons que davantage, en le connaissant mieux, notre riche et beau pays de Poitou.

Je suis à vous de tout cœur,

JULES RICHARD.

Digitized by Google

DISCOURS DE M. LE PRÉFET

Prononcé à la Séance générale des Sociétés d'Agriculture et de Statistique.

MESSIEURS,

Je n'ai pas voulu laisser échapper la première occasion que je trouvais d'exprimer à la Société d'Agriculture réunie à celle de Statistique toute la sympathie de l'administration pour ces deux institutions.

Dans ces temps, Messieurs, où chaque chef de parti se transforme en apôtre d'un nouveau système social, la statistique, par ses recherches laborieuses, vient vous montrer à chacun le néant de sa vanité et vous dévoile dans l'histoire des temps barbares l'application de ces théories appelées progressives par d'ignorans utopistes ou de perfides démagogues.

Nécessaire à toutes les connaissances humaines, la statistique est le sanctuaire de l'expérience; c'est celle qui conserve aux générations présentes les conquêtes du passé.

Placée sous de tels auspices, la Société d'Agriculture procurera, il faut l'espérer, les avantages que l'on est en droit d'attendre des institutions de ce genre, elle se défiera surtout de la voie ouverte par son aînée.

Les paisibles et incessans travaux de l'agriculture pour obtenir les produits qui font sa richesse seront pour elle l'exemple comme la mesure du

Digitized by Google

labeur et de la persévérance toujours nécessaires pour recueillir la récolte qu'elle peut désirer.

Tout ce qui nous entoure, Messieurs, fruit des libéralités du gouvernement ou du conseil général, de la ville ou de généreux citoyens, témoigne les espérances attachées à vos études.

Poursuivez donc la tâche laborieuse que vous avez acceptée, la sympathie que vous avez acquise ne peut jamais manquer à des travaux qui sont une source de gloire et de prospérité pour le département.

Digitized by Google

RAPPORT

Sur les Travaux de la Société de Statistique, pendant l'Année 1851.

Par M. Charles ARNAULD.

Messieurs,

La Société de Statisque est bien jeune, et cependant, grâce à des efforts incessans, les salles réparées par ses soins renferment des objets bien précieux, des médailles, de jolis oiseaux, des coquilles de toutes les formes, des collections géologiques, des tableaux, de gracieuses sculptures, de curieux manuscrits, de nombreux volumes et une Bibliothèque poitevine dont le Catalogue, qui s'imprime en ce moment, est une nouvelle preuve de tout le dévouement que la Société de Statistique consacre à l'accomplissement des devoirs qu'elle s'impose. Ce Catalogue sera, pour les hommes d'étude, une source féconde; il fera connaître les documens les plus utiles, les pièces les plus rares. Si, cette année, cette collection s'est trouvée plus complète, nous le devons à MM. Proust, Beaulieu, Plasse, Henri Lafosse, Favre, Robin et tant d'autres qui tous n'ont pas craint de se dépouiller pour elle.

En dehors de la Collection poitevine, nous avons reçu plusieurs ouvrages précieux pour la science, précieux pour les études historiques.

Digitized by Google

M. de Saint-Georges, qui se souvient du pays qui fut longtemps le sien, nous a envoyé le Recueil des principaux alphabets des langues de l'Orient et de l'Europe, un Recueil d'inscriptions cunéiformes, et les savantes recherches de saint Martin sur les Arsacides. Le gouvernement lui-*même*, toujours prêt à seconder les efforts de ceux qui marchent et grandissent, nous a généreusement envoyé les volumes publiés par les élèves de l'Ecole des Chartes, les importantes archives du Muséum d'Histoire naturelle, le Bulletin de Thérapeutique, le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du roi, et surtout les volumes publiés par les différens comités. Ces dons ne sont pas les seuls; bientôt nous aurons de nombreux objets d'histoire naturelle, bientôt nous allons recevoir deux tableaux distingués, le Port du Hâvre, par Petit, des Cavaliers traversant un gué, par Fiévée. Heureux les hommes qui, par une influence justement méritée, peuvent, comme M. David, appeler ainsi sur les Sociétés qu'ils président les preuves d'une haute bienveillance. Nos collections scientifiques n'ont pas été oubliées : MM. Lambert et Chavonet nous ont enrichi de plusieurs échantillons provenant de la mine argentifère de Melle, de plusieurs débris de mosaïque recueillis dans la cathédrale de Montréal, près Palerme, d'un boulet trouvé à Niort, et d'une statuette qui sera pour les archéologues, suivant leurs études et leurs inspirations, une Isis ou une *Vierge*. M. Grelet, que nous avons le regret de ne pas compter dans nos rangs, a bien voulu nous envoyer des fragmens d'une mosaïque romaine et une pierre lithographique qui conserve une élégante empreinte, curieuse production des époques primitives. Parmi les dons faits à la société, nous devons citer le buste de M. David, par le jeune Beaujault; le portrait que nous possédons dénote des progrès incontestables, la ressemblance est très grande; cependant que le jeune Beaujault ne se laisse pas enivrer par ces premiers succès, il lui faut encore bien des jours de travail.

A toutes ces choses, nous avons pu réunir un objet qui remonte aux temps les plus anciens, c'est un collier ou bracelet celtique, enfoui depuis longtemps dans les champs de Saint-Laurs, il y gisait perdu par un chef

Digitized by Google

puissant de la Gaule, enseveli peut-être avec lui, car les notions grossières et mal dirigées des Celtes sur l'immortalité de l'âme les portaient à enterrer avec les morts une partie de ce qui leur avait appartenu. Le collier ou bracelet celtique que nous sommes fiers de posséder a été découvert par la pioche d'un laboureur ; il est d'or pur, il est composé d'une seule pièce, recourbée de manière à former un cercle, mais la flexibilité du métal permettait d'écarter les extrémités de l'anneau, dont la partie intérieure est parée de dessins qui ressemblent aux ornemens que l'on voit sur les vases découverts dans le tumulus de Bougon.

Continuant, cette année, les recherches déjà commencées, la Société a pu acquérir les plus beaux types des médailles frappées à Melle, où se trouvait, au IX^e^ siècle, l'atelier monétaire le plus important de l'époque. Les pièces que nous avons achetées remontent à l'empereur Louis-le-Débonnaire. Ce sont : le rare denier à la tête, qui porte au revers les marteaux et les billots servant dans ces temps à frapper la monnaie ; l'obole répondant à ce dernier ; le denier et l'obole aux légendes circulaires de chaque côté de la pièce, et le denier avec le nom de Melle inscrit dans le champ. Toutes ces pièces sont parfaitement conservées ; leur rencontre a été une bonne fortune dont la Société s'est empressée de profiter. On a réuni en outre plusieurs pièces émises en Aquitaine, parmi lesquelles on doit remarquer des deniers variés d'Alphonse, comte de Poitou, et des deniers des comtes de Bordeaux, d'Angoulême et de la Marche. La Société a fait en outre l'acquisition de sept pièces baronales en argent des ducs de Bretagne, des rois de Navarre et des princes souverains de Dombes. MM. Taury, de Grandmay, Boscal de Réal et Jaudon ont bien voulu ajouter à ces richesses en donnant à nos collections plusieurs monnaies des rois Charles VIII, Henri II et Louis XIV, deux très jolis blancs de Charles VII, deux moutons d'or du roi Jean, et deux blancs aux ogives de Louis XIV. Toutes ces pièces ont été classées par M. de la Vergnée avec un soin que rien ne saurait égaler.

La Société, qui s'occupe de tout ce qui peut intéresser, non seulement

Digitized by Google

la science, mais les arts, n'a pas manqué l'occasion d'acquérir l'une des pages les plus poétiques du peintre Bernard, de cet artiste si distingué. Elle a été surtout heureuse de commencer un musée de sculpture, d'après l'antique. Les plâtres qui sont déjà réunis dans l'une des salles du musée, y produisent le plus brillant effet. Dans la Joueuse aux Osselets, que de grâce et de naïveté! Quoi de plus beau que le Tireur d'Epine! quelle étonnante vérité, quelle délicatesse dans les contours, quelle finesse dans les détails! Le Faune Borghèse n'est pas moins accompli; on ne saurait trop admirer la pureté des formes, le caractère de la tête est charmant, l'exécution en est parfaite. Tant qu'à la Vénus représentée au moment où elle aborde le rivage de Cythère, c'est vraiment à ravir, c'est le comble de l'art. Pour continuer son œuvre, la Société s'est procuré plusieurs bustes, le Bacchus indien, l'Auguste, l'Antinoüs, l'Apollon et plusieurs autres qui tous rappellent des chefs-d'œuvre ou de grands souvenirs. Ce n'est pas tout encore, la Société a commencé des moulages, elle veut réunir dans son musée la poétique image des principales inspirations laissées par nos pères. Cette collection archéologique sera de la plus grande utilité pour les jeunes gens qui se destinent aux professions basées sur les arts du dessin. Ils pourront voir et revoir à toute heure les œuvres si remarquables de l'école poitevine. Ce n'est pas seulement dans la statuaire, mais c'est encore et principalement dans l'ornementation et les combinaisons architectoniques que l'on retrouve parmi nous un sentiment pur et vrai de l'art antique. Nos monumens si nombreux des XI^e^ et XII^e^ siècles en sont des types dont l'étude doit être rendue populaire, car en dévoilant leurs beautés aux classes laborieuses, on les intéressera plus vivement à la conservation de ces vieilles et poétiques existences. La jeunesse apprendra de bonne heure à respecter les travaux du passé, elle prendra plus vite et d'une manière plus sûre le goût du beau, du bien et du vrai, sentimens dont la culture, surtout dans les temps où nous vivons, ne saurait être négligé. Arracher l'ouvrier aux préoccupations, aux agitations d'une politique funeste, le ramener aux idées d'ordre, à l'exercice de ses facultés

Digitized by Google

intellectuelles doit être le but persévérant de tous les hommes qui, comme vous, se sont groupés pour se dévouer ensemble à la science, à l'humanité. Ce commencement de moulage que nous avons pu vous montrer, et dont le succès nous promet l'avenir, ces bracelets antiques, ces médailles, ces collections de tous les genres, si nous avons pu les avoir, si tant de choses depuis peu d'années ont été acquises, ont été faites, nous le devons à l'appui de l'administration municipale. Nous le devons au puissant concours de ces hommes d'élite qui viennent, chaque année, consacrer au pays leur dévouement, leur haute intelligence. Grâces leur soient rendues à tous. Par les fonds qu'ils nous accordent, ils ont doté leur pays d'un musée qui n'est pas sans mérite.

Cependant les collections n'ont pas été le seul objet de nos soins, de nos études. Nos séances ont été souvent remplies par la lecture d'intéressans mémoires. M. de Lastic-St-Jal nous a peint avec une élégante rapidité les premiers temps de l'histoire littéraire dans la circonscription territoriale qui forme le département des Deux-Sèvres. Parmi les villes privilégiées de ces contrées, il met au premier rang Thouars et Saint-Maixent, anciennes cités sur lesquelles a relui si longtemps le docte flambeau de l'école bénédictine. Dans ces premières pages malheureusement restées jusqu'à ce jour sans suite et sans compagnes, M. de Lastic-St-Jal nous a fait connaître les travaux de Radulphe Ardent, de cet orateur distingué, de cet écrivain recommandable qui savait tout : l'hébreu, le grec, le latin, et dont nous n'avons plus que les homélies, faibles restes de tant d'écrits.

Dans un mémoire élaboré avec beaucoup de soin, M. de Sainte-Suzanne nous a entretenu du théâtre et des acteurs chez les Romains. Le sujet traité par le collègue dont nous avons vivement regretté la perte, est rempli d'intérêt, car les spectacles jouèrent un grand rôle dans l'antiquité. Les Grecs et les Romains les placèrent au nombre des choses les plus sérieuses, voire même les plus saintes. Les spectacles faisaient partie de la religion, on les célébrait pour apaiser le courroux des Dieux ou mériter leurs faveurs.

Digitized by Google

Si la patrie était en danger, on donnait des jeux pour calmer les colères divines. S'il survenait un événement favorable, si les armées victorieuses rentraient à Rome chargées des dépouilles des vaincus, le peuple tout entier courait au Capitole rendre grâce aux dieux, et l'on donnait des spectacles pour en perpétuer le souvenir. Leur célébration était enregistrée dans les actes publics, l'on y marquait avec quelle munificence ils avaient été célébrés, et quelle somme on avait dépensée.

M. Jules Richard, dans une promenade de la Mothe à Bagnault, nous décrit avec entraînement cette belle vallée de Vauclair où s'établirent, il y a tant d'années, les moines de Saint-Maixent. Après avoir dit que la Mothe possédait autrefois trois châteaux : celui de Saint-Héray, celui de Beauvoir, véritable nid d'aigle, dont il n'y a plus que de faibles restes, il jette un douloureux regard sur les grâcieuses tourelles qui dominèrent pendant longtemps le beau pays d'alentour. Du côté d'Exoudun, quelle jolie contrée! Là, des arbres splendides, ici des rochers agrestes, plus loin des sentiers pittoresques qui nous descendent sur les bords d'un joli ruisseau qui commence la Sèvre. Exoudun, chef-lieu d'archiprêtré, fut pendant longtemps l'une de nos localités les plus importantes, mais tout change, tout finit; Exoudun n'est plus rien qu'un hameau solitaire, où l'on entend seulement la voix des bergers, les murmures des flots. Bagnault, localité voisine, a partagé les vicissitudes d'Exoudun. Dans les spacieuses demeures des négocians d'autrefois, on trouve aujourd'hui pour unique parure la pelle du journalier, la charrue du laboureur.

La notice de M. Monet sur le capitaine de Jouslard est un tableau rempli d'intérêt; le jeune écrivain, par l'émotion qu'il éprouve, par le charme qu'il a su répandre sur son drame, se montre l'égal du vaillant soldat qui disparut si vite. M. Monet nous montre une à une toutes les phases de cette courte et brillante carrière. Après les gloires de l'Afrique, après le voyage de quelques jours au foyer de sa mère, après les travaux accomplis dans le port de Toulon, une occasion magnifique se présente, de Jouslard la saisit et il part. Les premières journées du siége de Rome

Digitized by Google

furent belles de patience, belles de courage ; de plus en plus enthousiaste, il brigue bientôt l'honneur de laisser les travaux du génie pour prendre la direction de l'une des colonnes qui, les premières, doivent monter à l'assaut. Toujours il marche, toujours, le sabre à la main, il devance les siens, jusqu'au moment où la mort vient saisir sa trop jeune existence.

M. Charles Arnauld a payé son tribut en racontant la vie des La Trimoille, de cette famille illustre qui porte dans les chartes la dénomination de vaillans chefs de guerre. Parmi eux il faut distinguer Louis II nommé par Guichardin le premier capitaine de son siècle. Parmi ses successeurs il faut remarquer ensuite le jeune prince de Talmont qui, condamné par son courage à porter sa tête sur l'échafaud des révolutions, adressa à l'un de ceux qui le tuaient ces mémorables paroles : « Fais ton métier, j'ai fait mon devoir. »

Nous ne devons pas oublier non plus l'allocution qui nous a été adressée, le 1er avril 1851, par M. le préfet des Deux-Sèvres. En parcourant d'un pas rapide les travaux accomplis et ceux qui nous restent, cet honorable magistrat a bien voulu nous adresser des paroles encourageantes. Ces encouragemens, la Société les accepte, elle promet d'y répondre.

Le vénérable pasteur de Notre-Dame nous a donné une grande partie de l'histoire de la paroisse à laquelle il consacre avec tant d'ardeur son talent et ses veilles. Grâce à lui, nous voyons pour ainsi dire s'élever les murailles qui furent, dès 785, l'église de Notre-Dame, le prieuré de Niort. Avec lui, nous voyons une à une se fonder, s'élever les églises de Saint-Florent, de Saint-André, de Crissé, de Prahecq ; nous parcourons avec lui les actes publics qui nous révèlent les lois auxquelles obéissaient les pieux cénobites qui desservaient ces anciennes chapelles. Avec lui nous connaissons les devoirs auxquels était soumis le prieuré de Niort, et qu'il devait à l'évêque de Poitiers son suzerain, à l'abbaye de Charroux sa communauté mère.

A côté des savans bénédictins qui, dans la ville de Niort, veillaient en-

Digitized by Google

semble aux intérêts de la religion et de la science, on voit s'élever plusieurs établissemens de charité et de piété ; les abbayes de Saint-Maixent, de Maillezais, de Saint-Liguaire formèrent dans notre ville de pieuses colonies. Ces hommes ne s'occupèrent pas seulement des choses de Dieu, *ils* s'occupèrent de celles de ce monde, ils avaient des pilotes, ils avaient des vaisseaux qui faisaient dans ces temps éloignés et sans transbordement le voyage de Niort vers les ports de la Hollande. Aujourd'hui quand, autour de nous, tout a marché, tout a grandi, nous n'entendons plus la voix des lointains matelots ; seuls nous restons, seuls nous allons en arrière, et cependant les sources de la Sèvre ne se sont pas taries, les ruisseaux qui la formaient lui portent encore leurs eaux, la pente jusqu'à la mer ne s'est pas relevée.

A côté des fondations religieuses que nous venons de citer, notre laborieux collègue nous montre l'établissement de plusieurs institutions de bienfaisance ; il nous fait assister à la naissance des aumôneries de Saint-Jacques, de Saint-Georges et à celle du Saint-Esprit, destinées aux pauvres voyageurs, aux malades, aux lépreux ; les titres curieux de ces anciennes fondations sont analysés ou copiés, leurs fondateurs sont indiqués, les lieux où leurs sièges furent successivement établis sont déterminés, les actes les plus importans de la vie de nos ayeux ou de leur langage sont rappelés. Après avoir indiqué plusieurs fondations de chapelles et de services religieux, M. l'abbé Taury termine la première partie de son travail par la reproduction littérale d'un acte très curieux, qui nous fait connaître l'époque de plusieurs constructions.

M. de la Vergnée a dessiné à grands traits l'histoire du protestantisme, de ce formidable parti qui divisa la France et surtout les chefs de la noblesse. Dans ces temps à jamais mémorables, partout la plus effroyable anarchie. Pendant longtemps, la vie de tous les jours c'est la lutte sur le champ de bataille, la lutte dans les synodes, la lutte dans les assemblées du peuple, puis d'effroyables pillages, des cruautés sans fin, des hommes qui meurent, des églises qui tombent, de poétiques abbayes

Digitized by Google

qui disparaissent pour ne plus revenir. Le Poitou fut souvent le théâtre de ces désastres ; aussi M. de la Vergnée ne pouvait mieux faire que de livrer à la publicité les pièces que renferment les archives de la préfecture ; ce sont le Discours de la bataille de Moncontour ; le Résultat de l'Assemblée synodale des églises réformées de France, à Saint-Maixent ; le Récit d'une Assemblée tenue à Niort, et l'entrée de Louis XIII dans la ville qui devait être un jour le chef-lieu du département des Deux-Sèvres.

Nous ne terminerons pas sans parler de l'Annuaire, à qui nous avons fait subir de nombreux changemens, et qui va recevoir des modifications nouvelles. Le travail pour 1852 sera bientôt complet, et par conséquent l'impression plus rapide. Nous n'oublierons pas non plus le congrès tenu au Luxembourg par les représentans des sociétés savantes ; MM. Charles Lafosse et Beaulieu, nos délégués, ont partagé pendant plusieurs jours les travaux des hommes distingués dont les efforts ont pour but de développer de la manière la plus efficace et la plus féconde le mouvement intellectuel de la province.

Ainsi, les travaux que nous avons rendus cette année, les mémoires que nous avons publiés, les collections que nous avons agrandies, tout prouve que la Société a religieusement accompli son œuvre accoutumée ; cette œuvre est déjà belle, elle saura la poursuivre.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Liste nominative des Membres de la Société de Statistique.. 5

Mort du Capitaine de Jouslard (Siége de Rome), par M. Alfred Monnet. 9

Du Théâtre et des Acteurs chez les Romains, par M. E. de Royer de Sainte-Suzanne. 25

Pièces relatives à l'Histoire de la Réforme en Poitou, par M. Avril de la Vergnée. 73

Une Promenade de la Mothe à Bagnault, par M. Jules Richard 145

Discours de M. le Préfet à la Séance générale des Sociétés de Statistique et d'Agriculture.. 157

Rapport sur les Travaux de la Société de Statistique pendant l'année 1851, par M. Charles Arnauld.. 159

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 100 899 442

Digitized by Google